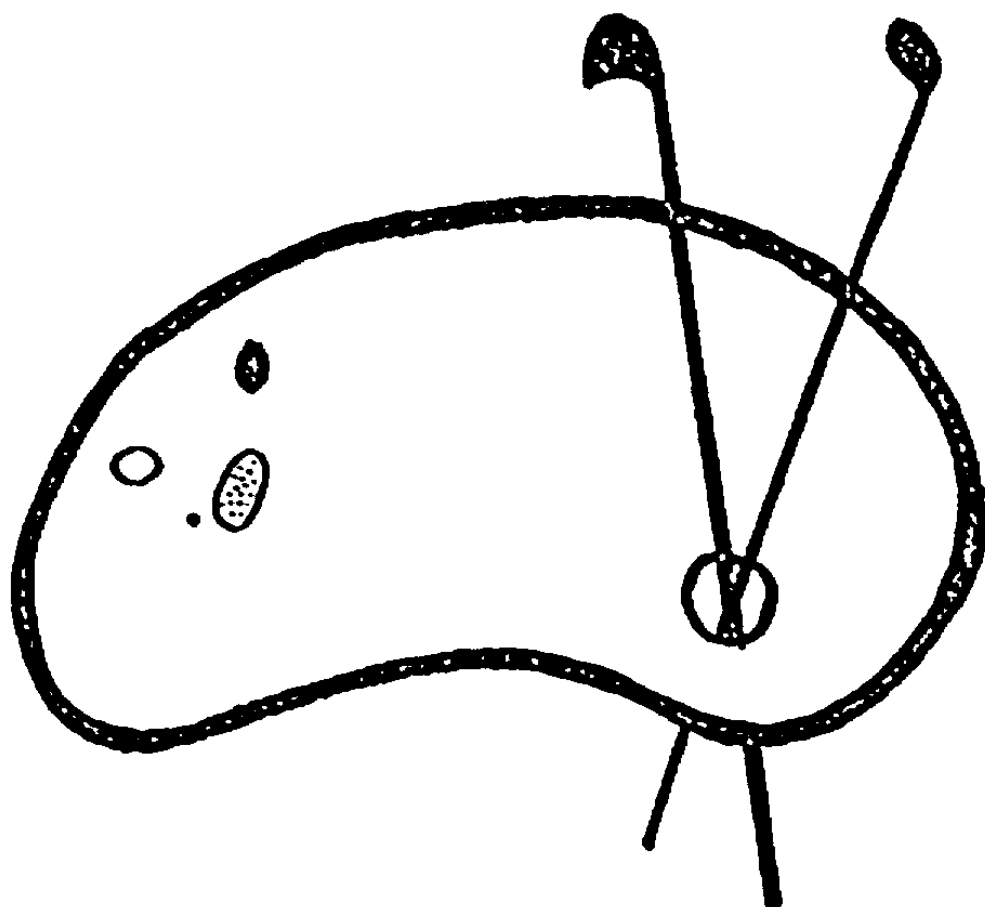
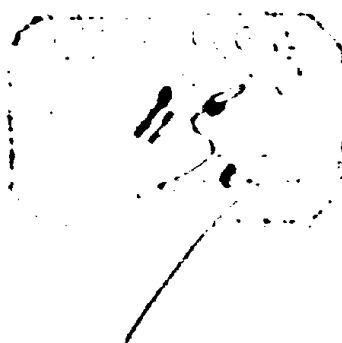




**COUVERTURE SUPERIEURE ET INFERIEURE
EN COULEUR**



LES

LAVANDIÈRES



8° V²
886

A LA MÊME LIBRAIRIE :

BIBLIOTHÈQUE DES JEUNES FILLES D. S. G.

MADemoiselle MONNIOT.

- Le Journal de Marguerite**, 2^e éd.
2 vol. ornés de 20 gravures. . . 5 »
Marguerite à vingt ans, 15^e édition.
2 vol. ornés de 20 gravures. . . 5 »
Madame Rosély, 16^e édition. 2 beaux
volumes. . . 6 »
Raphaëla de Mérens, 7^e édition.
1 volume. . . 3 »
Le But de la vie, Caméléona,
Flavie, Gertrude. 3^e éd. 1 vol. 2 50
La Chambre de la Grand'mère.
7^e édition. 1 vol. . . 2 50
Les Semeuses de bon grain. 3^e éd.
2 vol. . . 6 »
Anne Pigard ou le N^o 202 de la rue
de la Félicité. 3^e éd. 1 vol. . . 2 50
Coralie Delmont. 4^e éd. 1 vol. 2 50

M^{lle} GABRIELLE D'ÉTHAMPES.

- La Main de velours**. 1 vol. . . 2 50
Bruyères bretonnes. 1 vol. . . 2 50
La Petite Reine des Korrigans.
1 volume. . . 2 50
Emillienne. 1 volume. . . 2 50
Les Colombes de La Forlière.
1 volume. . . 2 50
Portraits de jeunes filles. 1 vo-
lume. . . 2 50
Rome et Italie, souvenirs de
voyage. . . 2 50

M. HERVÉ DU PONTRAI.

- Paul de Corlay**. 1 vol. . . 2 50
Thérèse Bourell. 1 vol. . . 2 50
Perles vraies. 1 volume. . . 2 50
Marcel Laville. 1 beau vol. . . 2 50
Sous les pommiers, par MARIE
PIERRE. 1 vol. . . 2 50
Valentine, par M^{lle} DE STOLZ. 1 beau
volume. . . 2 50
Marguerite de Brillao, ou *Un An de
la vie d'une jeune fille*, par mademoi-
selle DE ROSENDAL. 1 beau vol. 3 »

Le Retour, par EMILE DELAUNAY.
1 joli volume. . . 2 »

Le Trappiste de Staouëli, par le
même. 1 joli volume. . . 2 »

Marie, par VALENTINE BENOIT. 1 joli
volume. . . 2 50

Élisabeth, par DOROTHÉE DE BODEN.
1 volume. . . 2 50

Le Chalet des Miroirs, par le PÈRE
ANTOINE. 1 volume. . . 2 50

Dionis, ou *les Premières Lueurs de
l'aube*, traduit de l'anglais par ma-
dame LÉONTINE ROUSSEAU. . . 2 50

Les Jeunes Filles, par M^{lle} BRISSE
DES NOS. . . 2 »

La Jeune Fille modèle, par la com-
tesse DROHOJOWSKA. . . 2 »

Les Roses de Noël, par LA
MÈME. . . 2 »

Le Secret du bonheur, par LA
MÈME. . . 2 »

Marie-Rose, par REINE GARDE. Ou-
vrage couronné par l'Académie fran-
çaise. . . »

L'Art de la conversation, par le
P. HUGUER. 4^e édition. . . 1 50

La Charité dans la conversation,
du MÊME. 3^e édition. . . 1 50

Clotilde, ou *Nouvelle Civilité*, par
M^{lle} TARBÉ DES SABLONS. . . 2 »

Inexpérience et Dévouement. 1 vo-
lume. . . 2 »

**Galerie chrétienne des femmes
célèbres**.
Nouvelle édition ornée de 12 magni-
fiques lithographies.
Un volume grand in-8, glacé. 8 »

Leçons d'astronomie, par DE BEAU-
FORT. in-8, avec figures. . . 5 »

**Modèles de vertu et de piété offerts
aux jeunes personnes**. 2 gros vol.
in-12. . . 3 »

POUR LES JEUNES ENFANTS

- Une Journée du petit Alfred**.
Charmant volume orné de nombreu-
ses grav., par M^{lle} MONNIOT, auteur
du *Journal de Marguerite*. Br. . . 3 »
Premières Lectures, pour enfants
de six à dix ans, par le PÈRE AN-
TOINE. 1 joli volume orné de nom-
breuses vignettes. Broché. . . 2 »

Nina l'incorrigible, par M^{lle} MON-
NIOT. Charming volume orné de 15 bel-
les gravures sur bois. Broché. 2 50

La Première Aube, ou le Nouveau
et l'Ancien Testament racontés aux
enfants, par M^{lle} DELPHIN BAILEY-
GUIER. 1 beau volume orné de nom-
breuses vignettes. Broché. . . 2 »

POUR JEUNES GARÇONS DE 10 A 16 ANS

Le Journal de Gaston. 2 beaux
volumes in-12. . . 5 »

Dix-Huit Ans chez les sauvages,
1 vol. . . 3 »

La Bretagne, souvenirs et récits.
1 vol. . . 1 50

Causeries du soir, par ALPHONSE
DE MILLY. 1 beau vol. . . 3 »

La Vendée. 1 magn. vol. in-8. . . 3 »

BIBLIOTHÈQUE DES JEUNES FILLES D. S. G.

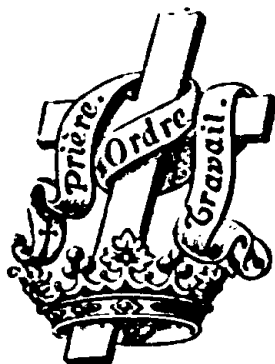
LES
LAVANDIÈRES

LÉGENDE BRETONNE

PAR

GABRIELLE D'ÉTHAMPES

NOUVELLE ÉDITION



LIBRAIRIE CATHOLIQUE
PERISSE FRÈRES

Nouvelle Maison à PARIS, rue Saint-Sulpice, 38
BOURGUET-CALAS ET C^{ie}, SUCCESSEURS

Propriété.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LA ROBE DE LA VIERGE.	1 vol.
LA ROUE QUI TOURNE.	1 vol.
LA PUPILLE DU DOCTEUR, 3 ^e édition.	1 vol.
LES ENFANTS NANTAIS.	1 vol.
MARIE-LA-MUETTE.	1 vol.
L'HÉRITAGE DU CROISÉ, 2 ^e édition.	1 vol.
YVA ET YVETTE.	1 vol.
ISABELLE AUX BLANCHES MAINS.	1 vol.
BRUYÈRES BRETONNES.	1 vol.
LA MAIN DE VELOURS, 3 ^e édition.	1 vol.
BRETONS ET VENDÉENS : AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI.	1 vol.
LES COLOMBES DE LA FORLIÈRE.	1 vol.
LA PETITE REINE DES KORRIGANS.	1 vol.
ÉMILIENNE.	1 vol.
ROME ET ITALIE.	1 vol.
PORTRAITS DE JEUNES FILLES.	1 vol.
ÉVEN-LE-MONADIEH.	1 vol.
MADemoiselle BRISE-FER.	1 vol.

LES LAVANDIÈRES

I

LE RETOUR AU PAYS

Par une après-midi du mois de juin 1714, deux hommes chevauchaient sur la route qui conduit de la Roche-Bernard à Guérande.

Il pouvait être trois heures alors, mais le temps était si sombre qu'on eût vraiment cru qu'il était beaucoup plus tard. A l'horizon, de gros nuages s'amoncelaient, promettant une rude averse ; la brise venait, froide, du côté de la mer, faisant frissonner les feuilles et les plantes, et mettant

partout je ne sais quel cachet lugubre dont vous eussiez été attristé.

Toutefois, un seul de nos cavaliers paraissait subir l'impression morose que le temps pluvieux fait naître. C'était un tout jeune homme, presque un enfant. Il avait vingt-cinq ans et on ne lui en eût pas donné vingt, tant il était mince, fluet, délicat. Sa perruque blonde, poudrée à blanc, entourait une petite figure rose ; n'eût été la moustache naissante qui se dessinait autour de sa lèvre, on eût dit un minois de femme.

Il regardait avec inquiétude les gros nuages sombres et pressait le pas de sa monture.

— J'attraperai ce grain, grommelait-il, oui, je l'attraperai, c'est bien sûr.

L'autre cavalier, qui portait la petite tenue d'un lieutenant de vaisseau sous Louis XIV, était sans doute peu soucieux du temps, car il laissait son cheval marcher à sa guise, et il chantait à tue-tête un des plus gais refrains du pays.

— Holà ! monsieur, lui cria le petit jeune

homme blond, qui était à quelques pas derrière lui, arrivons-nous bientôt ?

Le cavalier interpellé se retourna.

— Nous avons encore plus de deux lieues avant d'être à Guérande, monsieur, répliqua-t-il.

Le petit blondin rejoignit son devancier.

— Deux lieues ! Mais nous serons trempés jusqu'aux os. Il pleut déjà, voyez !

L'officier de marine se mit à rire et continua de fredonner.

— Morbleu ! monsieur, il faut que vous ayez le cœur fameusement gai pour chanter d'un temps pareil !

— Je suis bien gai, en effet ; je reviens dans mon pays après dix ans d'absence.

— Ah ! vous êtes de la Bretagne ?

— Oui, monsieur.

— Pays de diables ! murmura le petit jeune homme.

— Hein ? fit le Breton étonné.

— Ah ! monsieur, je n'aime pas votre pays, allez ! Voici la seconde fois seulement que j'y

viens, et je n'y ai eu que de l'ennui. Il y a deux ans, mon cheval me jeta dans un fossé d'où l'on me retira à moitié mort, puis... Bon ! voilà qu'il pleut à verse!... Vous riez, monsieur, c'est par ma foi ! très-divertissant.

— Que voulez-vous, monsieur ! les marins ne craignent pas l'eau, répondit le lieutenant, qui eut beaucoup de peine à s'empêcher de rire de la mine piteuse de son compagnon.

— Mais, moi, je ne suis pas marin ; c'est à peine si j'ai mis deux fois le pied sur un navire, aussi je hais d'instinct la mer, les marins et même l'eau douce... la pluie surtout. Allons, voilà mes habits tout mouillés. Heureusement j'ai fait prendre les devants à mon valet de pied et à ma valise, et je pourrai changer en arrivant. Vive Dieu ! quel temps ! quel horrible temps ! méchant pays, va !

— Vous en voulez donc bien à cette pauvre Bretagne, monsieur, dit en souriant l'officier de marine ?

— Croyez-vous donc que ce soit bien amusant pour moi, jusqu'alors habitué à l'existence heu-

reuse et facile de Paris, de venir m'enfermer dans un trou comme Guérande ?

— Ah ! vous allez habiter Guérande ?

— Bah ! ne m'en parlez pas ! rien que d'y penser, voyez-vous ; j'en suis malade, mais malade !... Figurez-vous que j'avais dans ces parages un vieux bonhomme d'oncle, à je ne sais quel degré, par exemple, que ceci ne nous préoccupe pas. Ce vieil oncle s'est avisé de mourir, il y a quatre ans, laissant à mon père des biens considérables. Vous jugez si cet héritage fut bien accueilli d'un homme que dame Fortune avait peu gâté jusqu'alors. Ce fut chez nous une véritable fête. Mon père vint se fixer à Guérande et il me laissa à Paris, afin que je pusse me divertir à mon aise. Hélas ! mes quatre ans de liberté ont passé comme un songe ; aujourd'hui, monsieur mon père, las de vivre seul en son manoir de province, m'enjoint de quitter Paris et de venir au plus tôt m'y enterrer avec lui. J'ai dû obéir, bon gré mal gré, à l'injonction paternelle, mais il ne vous semblera pas maintenant extraordinaire que je déteste votre

Bretagne, où vont tristement se consumer mes plus beaux jours.

— Bah ! bah ! je vous trouve très-heureux, au contraire, vous êtes jeune, riche, on s'amuse en la bonne ville de Guérande, vous y serez le roi des fêtes ; ce n'est pas là un sort si fâcheux.

— En attendant, je gèle ici, car la pluie ne cesse décidément pas.

— Mon cher monsieur, prenez courage. Nous allons voir tout à l'heure la ferme d'une brave famille de paysans qui sont de mes amis, ils se feront un vrai plaisir de nous donner l'hospitalité. Près d'un bon feu, nous sècherons nos habits, et si la pluie cesse, nous continuerons notre route ; dans le cas contraire, nous passerons la nuit aux Beaux-Pins. Cela vous va-t-il ?

— Je le crois parbleu bien ! Je vous en aurai un gré infini, quoique... je n'aime pas à me commettre avec ces paysans.

— Oh ! ceux que vous allez voir sont de bonnes gens qui n'ont jamais manqué de respect à un

gentilhomme, répliqua le marin en réprimant un sourire.

A un coude de la route, il désigna à son compagnon de voyage une maisonnette au toit de chaume, située à l'entrée d'une vaste sapinière.

— C'est là, dit-il. Nous sommes rendus.

— Tant mieux ! fit le jeune homme blond avec un soupir d'allègement.

Le lieutenant de vaisseau sauta à bas de son cheval et alla frapper à la porte de la chaumière en fredonnant le refrain d'une petite chansonnette bretonne que tout le monde connaît :

Marguerite, ma mie,
A de bien blonds cheveux,
La main fine et jolie,
Les yeux doux et si bleus !

La porte s'ouvrit doucement ; un vieillard apparut sur le seuil.

— Père Glénic, y a-t-il bon feu chez vous ? demanda l'officier breton tout en aidant son compagnon à mettre pied à terre.

Le bonhomme ne répondit pas. Il considérait le marin avec stupéfaction, presque avec frayeur ; puis deux larmes coulèrent le long de ses joues creuses.

— Sainte Vierge ! je ne rêve-t'y point ? Est-ce bien vous, monsieur Olivier ?

— Pauvre vieil ami, vous ne me reconnaissez point ?

Olivier et le vieillard se tinrent longtemps embrassés. Glénic pleurait de bonheur.

Le petit blondin grelottait sur le seuil et maugréait tout bas contre la pluie, la Bretagne et les Bretons. Olivier le conduisit enfin près de l'âtre immense où flambait un feu passable ; tous deux s'y assirent sur des escabeaux.

Glénic quitta la chambre, mais il ne tarda pas à y reparaitre. Il entra suivi d'un autre vieillard et de deux enfants chargés de javelles et d'ajoncs qu'ils jetèrent dans le foyer.

— Vous voilà donc de retour parmi nous, monsieur Olivier ? dit le second vieillard au jeune homme dont il serrait les mains avec attendris-

sement. Ah ! nous n'espérions plus vous voir, car depuis bien longtemps l'on disait que vous étiez mort.

— C'est que je l'ai vue de bien près, la mort, mes chers amis ! Ainsi que vous l'avez appris peut-être, la frégate sur laquelle j'étais embarqué a sombré par une nuit de tempête ; je n'ai dû mon salut qu'à un concours de circonstances que je vous raconterai à loisir ; l'important, c'est que me voilà, sain et sauf, vieilli de dix ans, sans doute, mais avec le même cœur qu'autrefois.

— Et les mêmes traits, aussi, saint Jésus ! s'écria Glénie, regardant avec admiration celui qui était parti enfant et qui revenait homme. Comme vous ressemblez à votre digne père !... Cher monsieur Olivier, quelle joie votre arrivée nous cause !... Quand je vous ai entendu chanter à ma porte, je me suis senti tout saisi, car j'avais bien reconnu votre chanson, mais je ne pouvais croire que c'était vous.

— Mes bons amis, vous m'aimez toujours, j'en suis bien heureux ! Ça, Glénie, donne-nous des

habits, mon vieux, pour que nous puissions faire sécher les nôtres qui sont, comme tu vois, dans un pitoux état.

— Va, Reine, chercher les habits de tes frères pour nos messieurs. Tu prendras les plus beaux, ajouta-t-il tout bas.

La jeune fille s'éloigna souriante, et revint peu après un paquet sous le bras.

— Laissons nos messieurs s'habiller, dit Glénie, ils nous rappelleront quand ce sera fait.

En moins de cinq minutes, Olivier et son compagnon furent métamorphosés en paysans guérandais, et ce costume allait à merveille au jeune officier : les braies de toile, la veste brune laissant apercevoir sur la poitrine les trois gilets de diverses couleurs, le grand chapeau de forme si étrange orné d'un velours et de quatre rangs de chenilles.

Quant au petit blondin, il se trouvait à faire peur sous cet accoutrement, qu'il portait fort mal du reste.

Les deux vieillards rentrèrent dans la grande pièce de la chaumière et, sur un signe d'Olivier, ils vinrent s'asseoir à ses côtés.

— Voyons, mes amis, dit le jeune lieutenant en se penchant sur le foyer dans lequel Glénie venait de jeter une nouvelle provision d'ajones, qu'allez-vous me dire du pays? il a dû s'y passer bien des événements durant ma longue absence. Dix ans! dix ans se sont écoulés depuis que j'ai quitté ma Bretagne!... pauvre bien-aimée Bretagne!

— Et vous dites vrai, monsieur Olivier, il s'est passé bien des événements parmi nous! répondit Glénie, dont la voix tremblante dénotait une émotion mal déguisée : vous trouverez bien du changement ici.

Le jeune homme, surpris, presque inquiet, allait faire une question, mais un immense éclat de rire qui retentit à quelque distance vint arrêter la parole sur ses lèvres. Il se retourna vivement pour savoir d'où provenait ce rire irrévérencieux et aperçut Yaumi, le plus jeune frère de Reine, qui

se pâmaît d'aise à l'entrée de la pièce qu'on nommait l'arrière-cuisine.

— Comment, mauvais gars, c'est toi qui as le toupet de venir rire comme ça au nez de nos messieurs ! s'écria Glénic indigné.

— Mon père, c'est que...

Yaumi n'acheva pas, mais, du doigt, il désigna le chapeau du jeune homme blond.

— Vrai Dieu ! mon cher monsieur, on voit que vous n'êtes pas du pays, dit gaiement Olivier ; vous placez votre chapeau comme un veuf désolé. Allons ! mettez-moi cette pointe sur l'oreille, un peu en tapageur, comme doit le faire tout franc gars du pays guérandais. Là donc ! Ah ! dame, je ne m'étonne plus si Yaumi riait de si bon cœur.

Le blondin avait rougi comme une pensionnaire prise en faute ; ce ne fut que l'affaire d'une seconde, il retrouva bientôt son assurance.

— Ma foi, il est bien permis à un Parisien d'ignorer les usages des Bretons, dit-il non sans un peu de suffisance. Bah ! je m'y mettrai.

— Yaumi, que je t'y reprenne ! dit Glénic me-

naçant son fils du doigt. Va-t'en voir sur le clocher de Saint-Aubin si j'y suis, et tu regarderas si par hasard il n'y pousse point des champignons. File vite.

Yaumi sortit l'oreille basse.

— Glénie, Mervan, mes bons amis, dit Olivier pressé de reprendre la conversation si malencontreusement interrompue par les rires d'Yaumi, apprenez-moi ce que devient mon vieil oncle.

Glénie et Mervan ôtèrent leur bonnet de laine avec un pieux respect.

— Il est allé là-haut recevoir la récompense due à ses œuvres, monsieur Olivier.

— Il est mort, lui, mon oncle, mon second père? oh!...

Olivier voulut parler, il ne le put, tant son émotion était forte. Après quelques instant d'un pénible silence, il attacha sur les deux fidèles paysans un regard navré, leur prit les mains et demanda avec effort :

— Et... Marguerite?...

Les vieillards ne dégagèrent pas leurs mains de

la pression d'Olivier, mais ils baissèrent la tête sans répondre.

— Elle est mariée, n'est-ce pas ?

Glénic et Mervan firent un geste négatif.

— Elle aussi est morte, monsieur Olivier.

— Morte !... Marguerite est morte, dites-vous ?...

Il se leva pâle, le regard égaré, l'âme en proie à une douleur poignante, terrible ; puis il retomba comme une masse sur son escabeau, cachant son front dans ses mains, et pleurant à faire pitié.

— Monsieur Olivier... dit Glénic, qui ne savait quelles consolations apporter à ce désespoir qu'il voulait calmer cependant ; monsieur Olivier, votre digne oncle est mort en bon chrétien, comme il avait vécu, et les prières ne lui ont pas manqué ! Hélas ! il n'en est pas ainsi pour mademoiselle Marguerite. Si ce n'est nous, bien peu de gens prient ici pour cette pauvre chère enfant tant aimée et tant regrettée !

— Marguerite a-t-elle donc tant besoin de prières ? dit Olivier avec un amer sourire ; cette tendresse qu'on lui portait, ces regrets qu'elle laisse

après elle, ne disent-ils pas assez que, jeune fille, elle avait conservé cette bonté naïve et touchante qui, dès ses plus jeunes années, la faisait aimer et bénir?

— Hélas ! c'est que vous ne savez pas tout, notre monsieur !

— Mais si, mon Dieu ! fit Olivier avec un nouvel élan de douleur, ne viens-tu pas de me dire à moi, qui me faisais une fête de revoir cette compagne de mes jeunes années, que je ne la retrouverai plus ? Chère Marguerite, si jeune, si charmante et déjà moissonnée ! Eh bien ! non, je ne puis le croire ! alors seulement que j'aurai vu le salon désert, alors que j'aurai vu sa place vide à la table de famille, je dirai : Oui, elle n'est plus ! d'ici là ! oh ! laissez-moi espérer !

— Pourquoi espérer ce qui n'est pas, monsieur Olivier ? dit Glénic avec tristesse ; nous vous aimons trop, tous, pour vouloir vous tromper. Ne vous livrez pas, mon jeune maître, à une illusion dont la perte vous serait plus amère ; et, au lieu de vous laisser emporter par la fougue de votre

désespoir, écoutez ce que nous allons vous apprendre, car un devoir vous reste à remplir envers celle qui n'est plus.

« Monsieur Olivier, vous paraissez croire que mademoiselle Marguerite n'a aucun besoin de prières, hélas ! nous dirions volontiers comme vous, car elle était si douce et si pure !... Mais voici le bruit qui s'est répandu dans tout le pays, le jour fatal où les cloches de Saint-Aubin et de Notre-Dame-la-Blanche nous ont appris son trépas. La vieille Gothon, la sorcière de la Chaise-au-Diable, avait, à ce qu'il paraît, jeté un sort sur notre petite demoiselle Marguerite lorsqu'elle était encore enfant ; aussi, après sa mort, au lieu de s'envoler comme un bel ange, dans le Paradis du bon Dieu, elle a été prendre place parmi les Lavandières qui viennent laver leur suaire à l'Étang-du-Diable. Vous ne voudriez pas aller là, notre monsieur ! Mais vous ferez dire à l'intention de votre cousine des messes et des prières qui délivreront sa pauvre âme. »

Olivier, absorbé dans sa douleur, n'avait prêté

que peu d'attention aux paroles du vieillard. Après dix ans d'absence, il revenait au pays natal, le cœur joyeux et plein d'espoir, et voilà qu'au lieu du bonheur qu'il avait rêvé, il ne trouvait que deuil et affliction ! C'était à en mourir !

— Que me parles-tu de l'Étang-du-Diable, Glénic?... demanda-t-il.

— Oh ! l'Étang-du-Diable ! répéta le petit jeune homme blond avec un frisson d'effroi. Savez-vous, ajouta-t-il avec un geste dramatique qui, dans toute autre circonstance eût fait sourire ceux qui l'entouraient ; savez-vous que moi, qui vous parle, j'en ai vu des Lavandières ?

Les deux vieillards se signèrent précipitamment.

— Vous en avez vu, vous, monsieur ? Vous en avez vu et vous n'êtes pas mort ?

— Il est à croire que je l'ai échappé belle, répliqua naïvement le jeune étranger.

— Dame ! vous pouvez sûrement dire que la bonne Vierge et saint Aubin vous protégeaient, mon gentilhomme, car tous ceux qui sont allés

la nuit à l'Étang-du-Diable n'en sont point revenus. Ce sont de si méchantes filles que les Lavandières !...

— L'une d'elles — il me semble que je vois encore sa grande taille et sa figure sauvage — l'une d'elles m'a dit...

— Jésus-Dieu ! elle vous a parlé ?...

Les deux vieillards redoublèrent leurs signes de croix.

« — ... Malheureux, que viens-tu faire ici ? Fuis, ou crains ma colère ! » Puis elle a disparu traînant après elle quelque chose comme un linceul. Je ne suis pas poltron, mais, je l'avoue, j'eus peur et je m'enfuis à la hâte.

Glénic et Mervan étaient tout pâles.

Olivier entendait à peine ce qui se disait autour de lui.

Après l'étrange confidence de son compagnon, le silence régna dans la chaumière ; ce fut le jeune marin qui le rompit le premier.

— Ainsi, dit-il, je ne vais retrouver que ma

pauvre tante au château ? Combien elle doit être affligéo, mon Dieu ?

— Vous ne la retrouverez pas, monsieur Olivier.

— Quoi ! morte, elle aussi ? Oh ! mais c'est trop de malheurs ! Oui, c'est trop !

Le jeune homme se leva brusquement et se mit à arpenter la chambre à grands pas.

II

LE MANOIR DE KÉROULAN

II

LE MANOIR DE KÉROULAN

— Eh bien ! oui, s'écria Olivier avec une déchirante explosion de chagrin, je devais apprendre quelque funeste catastrophe ! j'avais le cœur trop joyeux en venant ici, je formais de trop merveilleux projets, je m'abandonnais à de trop délicieux rêves. Oh ! la mort, la mort partout !... Ma vie entière va donc se passer à regretter ceux que j'aime !

Glénic et Mervan, assis au coin de l'âtre, pleuraient silencieusement : le désespoir du jeune homme faisait un mal affreux à ces braves cœurs.

— Et qui donc habite Kéroulan maintenant ? demanda Olivier en se rapprochant d'eux.

— Kéroulan ! s'écria le petit jeune homme blond en faisant un bond sur son escabeau, parle ! mon cher monsieur, je puis vous renseigner là-dessus mieux que personne ; c'est ma famille depuis quatre ans, ce sera moi dans quelques heures.

— Faites excuse, monsieur, dit Glénic en portant la main à son bonnet de laine, vous êtes donc M. de Charvignay ?

— Jo suis le chevalier Hector de Charvignay, oui, mon brave.

— Voici une plaisante rencontre, reprit le lieutenant de vaisseau en essayant de sourire. Certes, je ne me doutais pas que c'était à mon cousin que j'offrais l'hospitalité chez mon ami Glénic. Monsieur le chevalier, mon nom est Olivier de Kéroulan.

— Ah !... eh bien ! embrassons-nous ; tout Breton que vous êtes, je suis charmé d'être votre cousin.

Hector et Olivier se donnèrent l'accolado.

— Je vois, monsieur le chevalier, que vous êtes tout à fait prévenu contre nous, dit Olivier ; en apprenant à les connaître, ces pauvres Bretons, vous les jugerez plus favorablement. Et puis, ne dites pas trop de mal de mon pays et de mes compatriotes devant moi, hein ?

Hector de Charvignay sourit, serra la main à Olivier et ne répondit pas autrement.

— Allons ! pensa Olivier, le fils vaut, je crois, mieux que le père. Voici que la pluie a cessé, ajouta le jeune gentilhomme après avoir ouvert la porte de la chaumière ; nous nous remettrons en route, s'il vous plaît. La nuit vient, vous arriverez tard à Kéroulan, je vous en avertis. Reprenons nos dépouilles qui ont eu le temps de sécher et de déteindre.

— Je vais être joli garçon ! Je suis sûr que ma sœur rira de moi pendant une heure, si elle me voit dans cet équipage.

— Bah ! fit Olivier, le malheur ne sera pas grand.

— Si nos messieurs veulent bien le permettre, jo les accompagnerai, dit Mervan ; je retourne chez nous ce soir.

— A ton aise, mon vieil ami, répondit Olivier prêt à monter à cheval, jo n'ai aucune permission à te donner. Adieu, Glénie, à bientôt !

— Bonjour à vous, monsieur Olivier, dit une petite voix flûtée à quelque distance. Vous ne me reconnaissez donc pas, quo vous ne m'avez rien dit de la soiréo ? Vous êtes quasi plus fier *ann'hui* qu'autrefois.

— Ah ! c'est toi, Roinetto ? Quand je revien-drai aux Beaux-Pins, je t'apporterai une belle croix d'or pour porter aux grandes fêtes carillon-nées.

— A la bonne heure ! Vous ne ferez pas comme mon cousin André. Ah ! dame, il ne se fait pas prier pour promettre de belles choses, mais, à tout coup, on ne voit rien arriver.

— Sois tranquille, ma belle Reine, moi, je ne t'oublierai pas. Sans adieux, mes bons amis.

Reine Glénie était la sœur de lait de cette

blonde Marguerite dont la mort avait fait tant de mal à Olivier.

Les chevaux des jeunes gens partirent au galop ; Morvan, qui avait à cœur de ne pas trop se laisser devancer , cribla de coups de houssine son malheureux bidet.

Le chevalier Hector de Charvignay avait grande hâte d'être rendu ; pour Olivier, la route ne lui semblait plus longue désormais. Que lui importait, en effet, d'arriver, puisqu'aucun cœur ami ne saluerait son retour ! Que lui importait de se retrouver sous le toit paternel puisqu'il était occupé par une famille étrangère. Par instants, il regrettait que l'Océan ne l'eût pas englouti avec un grand nombre de ses compagnons d'infortuné.

Pauvre Olivier ! après tant de beaux rêves caressés pendant sa longue absence, qu'elle était pénible cette pensée d'abandon, d'isolement au sein de son pays.

— Enfin voici Guérande ! s'écria Hector avec un élan de gaieté. Ah ! c'est bien heureux, en vérité !

Le cœur d'Olivier battit bien fort lorsque la petite ville bretonne se montra avec sa ceinture de murailles ! C'était là son pays !

Il se détourna pour essuyer deux larmes qui, malgré lui, perlaient à ses cils.

Ah ! c'est qu'il aime tant son pays, le Breton !

Si parfois il s'en trouve exilé, un mot, un rien qui se rapporte à sa Bretagne lui procure des heures d'ineffables jouissances.

Demandez-lui s'il aime son pays, il vous répondra : Je suis Breton !

La pensée qu'un Breton n'aime pas son pays ne peut venir à l'enfant de la vieille Armorique.

— Ah ! c'est diantrement laid, votre Guérande, dit dédaigneusement M. de Charvignay.

— C'est beau de souvenirs, répondit Olivier.

— Bien parlé, monsieur Olivier, approuva Mervan qui avait jeté un regard indigné sur Hector en l'entendant parler si légèrement de sa ville natale.

Elle est bien loin d'être ce qu'elle fut au temps si éloigné de sa splendeur première ; mais Gué-

rande, néanmoins, enfermée dans ses vieilles murailles, garde une apparence de majesté dont le voyageur qui vient pour la première fois la visiter demeure tout surpris.

Guérande, plus qu'aucune ville bretonne, attache un prix infini à tout ce qui lui rappelle son passé historique, elle est restée ferme dans ses croyances et elle a gardé les usages de ses pères avec le même respect qu'elle en a conservé le séculaire costume.

Ne passez pas devant les murs de Guérande sans pénétrer dans la ville, car il y a au sein de la vieille cité bretonne un joyau digne d'être admiré : la collégiale Saint-Aubin.

En sortant de l'antique église, le Guérandais que vous aurez pris pour guide vous montrera sur la place Saint-Aubin une vieille petite maison de sombre et triste apparence, et il vous dira avec un sourire et un geste d'orgueil :

— Ici habita madame Anne, la bonne duchesse.

— Monsieur mon cousin, dit Hector avec cour-

toisie, vous me ferez certainement le plaisir d'accepter l'hospitalité au château de Kéroulan. Aussi bien, vous me rendrez service, car je ne serai pas forcé de faire seul la route jusqu'à mon manoir.

Ces dernières paroles amenèrent un sourire sur les lèvres d'Olivier, qui le réprima aussitôt.

— Je ne vous ferai pas l'injure de refuser votre offre bienveillante, répliqua le jeune marin sur le même ton de politesse, d'autant que je désire fortement présenter mes respects à M. le baron de Charvignay... Tu nous quittes ici, mon brave Mervan, ajouta Olivier en serrant la main du paysan. Adieu, j'irai te voir... et tu me diras tout ce qui s'est passé.

Ce fut à voix basse qu'Olivier prononça ces dernières paroles. Le paysan salua et partit.

— Nous n'avons que faire d'entrer dans la ville, monsieur le chevalier, reprit le lieutenant de vaisseau s'adressant à Hector; il nous faudrait répondre aux bonjours des allants et des venants et nous arrêter peut-être devant plus d'une porte.

Tout cela nous retarderait ; nous gagnerons, s'il vous plaît, le faubourg Saillé.

— Je suis entièrement à vos ordres.

Les deux cousins atteignirent le faubourg en question et le traversèrent rapidement.

Après un quart d'heure de marche, le château de Kéroulan leur montra ses flèches et ses petites tourelles.

Il faisait tout à fait nuit, mais une nuit d'été claire et belle ; les gros nuages sombres s'étaient fondus en eau, il n'en restait plus aucune trace sur le ciel dont la sérénité émotionnait l'âme. Les étoiles étaient nombreuses et brillantes, on eût dit des milliers de diamants parsemés sur un manteau royal.

La campagne était déserte et calme : non loin, on entendait le murmure d'une petite rivière qui coulait entre deux prairies, et le chant naïf d'un jeune pâtre ralliant autour de lui ses brebis.

A la vue de son *manoir*, Hector se sentit pris d'un élan d'excessive gaieté. Il riait, gesticulait, babillait ; on eût dit un écolier en vacances. Oli-

vier ne paraissait ni le voir ni l'entendre ; il était tout à ses pensées et, machinalement, ses regards se perdaient dans la direction de l'Étang-du-Diable. Il songeait à Marguerite, à Marguerite qui aurait à peine vingt ans, et qui, enfant, promettait d'être si bonne et si belle.

— Ne regardez donc pas sans cesse de ce côté, monsieur mon cousin, dit Hector ; ce lieu-là, voyez-vous, me donne des idées sinistres. Oh ! quand je me rappelle !... Hou ! hou ! hou ! je ne suis pas poltron, mais j'ai eu une fière peur.

Olivier ne répondit rien, peut-être même n'avait-il pas entendu.

— Vivat ! nous sommes au port ! cria le chevalier en sautant à bas de son cheval.

Olivier tressaillit, passa la main sur son front où la sueur perlait et suivit l'exemple de son cousin. Hector carillonnait déjà à la grille d'entrée de la cour d'honneur.

On conduisit les deux jeunes gens dans un petit salon où M. le baron de Charvignay feuille-

tait des papiers, une paire de besicles sur le nez et une boîte d'or à la main.

— Tiens ! c'est vous, Hector ?

Le père et le fils s'embrassèrent.

— Dans quel état vous êtes, chevalier ?

— Je crois bien ! du temps qu'il a fait. Tout à l'heure, mon cher père, vous me permettrez d'aller changer d'habits ; auparavant, laissez-moi vous présenter M. Olivier de Kéroulan, notre cousin, un bien aimable gentilhomme, avec lequel j'ai eu l'honneur de faire une partie du voyage.

— Olivier de Kéroulan ! répéta le baron qui se troubla légèrement et, dans son trouble, ôta et remit deux ou trois fois ses besicles afin d'examiner le jeune homme. Eh ! soyez le bienvenu céans, monsieur mon neveu ; je suis heureux, bien heureux de vous voir, car un bruit funeste qui courait sur votre compte nous avait tous plongés dans la désolation ; mais ce bruit n'était qu'une fausse alarme, vous êtes encore, grâce à Dieu, du nombre des vivants. Du diable si je

m'attendais à cette visite ! ajouta tout bas le baron de Charvignay.

Olivier de Kéroulan fit un salut profond et respectueux, mais plein de froideur.

— Où donc est mademoiselle de Charvignay ? demanda Hector. Quand j'aurai changé d'habits, je vous prierai, monsieur, de la faire appeler.

— Mais tout de suite si vous le désirez, mon fils ; elle sera ravie de vous voir.

— Non, attendez, je vous prie ; en nous voyant dans un semblable équipage, elle rirait aux larmes, ce qui ne serait agréable ni pour notre cousin ni pour moi... Eh bien ! ce n'est tout de même pas trop laid, ces gentilshommières de Bretagne, ajouta M. le chevalier en inspectant du regard le salon de *son manoir*.

On soupa à sept heures au château de Kéroulan. Au premier coup de cloche, une grande jeune fille de dix-huit à vingt ans accourut dans la salle à manger où le baron de Charvignay venait d'introduire ses hôtes. A la vue de ces derniers,

elle s'arrêta, étonnée, sur le seuil, se demandant qui étaient ces étrangers.

— Eh bien, ma sœur? lui cria le chevalier.

— Ah! c'est vous, mon frère, dit mademoiselle de Charvignay reconnaissant Hector, et s'avancant souriante et la main tendue. Nous ne vous attendions plus aujourd'hui, bien que votre valet de chambre nous eût annoncé votre arrivée, mais il nous paraissait impossible que par ce mauvais temps vous vous missiez en route.

— Par exemple, Hélène! vous me prenez toujours pour une femmelette qui a peur de tout.

Un malicieux sourire passa sur les lèvres de la jeune fille, mais elle ne répliqua rien.

— Ma chère enfant, je vous présente notre cousin M. le comte de Kéroulan, dit le baron de Charvignay désignant Olivier. — Ma fille, ajouta-t-il se tournant vers Olivier et montrant Hélène avec une expression d'orgueil paternel satisfait.

Le jeune lieutenant s'inclina profondément; Hélène lui rendit son salut en arrêtant sur lui ses grands yeux noirs qu'on eût voulu plus timides.

Ce fut la réflexion que se fit naturellement Olivier en se rappelant la douceur du regard de Marguerite : certes, mademoiselle de Charvignay était une admirable personne, mais, il en était certain, Marguerite aurait été plus charmante; et dire, mon Dieu, qu'elle était morte !

A dix heures, la famille se sépara. Olivier fut conduit dans un grand appartement qui avait dû rester fermé durant de longues années, car la porte avait peine à s'ouvrir.

A l'intérieur, il régnait une tristesse qui enveloppait l'âme et lui inspirait je ne sais quelle terreur mêlée de respect, ce qui fait que l'on n'osait à peine y élever la voix. Les portraits des Kéroulan, placés à la file, semblaient eux-mêmes s'entre-regarder avec effroi. S'était-il donc passé là quelque scène mystérieuse et terrible ? Ou bien était-ce le rendez-vous des esprits de Kéroulan ? Car il faut que vous le sachiez, comme tous les manoirs bretons, Kéroulan était supposé hanté par un grand nombre de revenants, farfadets, *gobelins* et autres personnages plus ou moins fantastiques.

Resté seul, Olivier de Kéroulan était tombé à genoux, et il pleurait, car cette chambre, lieu de terreur pour tout autre, ne réveillait en lui que de purs souvenirs. C'était celle de la vertueuse femme qui lui avait servi de mère, à lui, pauvre orphelin privé de la sienne dès l'heure de sa naissance ; aussi, en la retrouvant déserte, il pleurait d'émotion et de douleur.

D'émotion, car tout parlait d'elle dans cette chambre qu'elle avait habitée ; de douleur, car elle n'était plus, sa seconde mère, et c'était là qu'elle avait dû mourir.

Olivier se leva, s'approcha d'une fenêtre, l'ouvrit et s'y accouda.

C'était une belle soirée ; la lune glissait entre de légers nuages, et éclairait doucement la campagne ; une brise molle, tout imprégnée des senteurs du genêt, arrivait jusqu'à Olivier, qui éprouvait, malgré sa tristesse, je ne sais quel bien-être ineffable à plonger dans l'air du pays sa tête brûlante. On entendait ces murmures indistincts que l'habitant de nos campagnes nomme *les voix du*

paradis ou *les voix des âmes en peine*, selon qu'elles lui semblent porter le cachet de la félicité ou de la douleur. Ça et là se dessinaient de grandes ombres qui eussent porté l'effroi au cœur du paysan, et devant lesquelles il se fût enfui en invoquant un nom béni.

Le château de Kéroulan, placé sur une élévation, voyait se dérouler devant lui toutes les campagnes environnantes ; au loin, le paysage était bordé par une ligne argentée qui le séparait de l'horizon : c'était la mer.

Bâti par Jean de Kéroulan au quinzième siècle, le château était un monument du style Renaissance le plus pur ; dans le pays, il passait pour une petite merveille. On prétendait que la bonne duchesse Anne, lors de son séjour à Guérande, avait assuré qu'après « son bien chier chasteau de la Tour-Neuve, en la ville de Nantes, elle n'aimait rien autant que ce joli chastel de Kéroulan ».

A peu de distance, une tour qui gardait encore sa couronne de créneaux et s'abritait sous un manteau de lierre s'élevait imposante et fière au

milieu d'un monceau de ruines. C'était l'ancien manoir de Kéroulan, manoir fortifié, celui-là, et qui avait soutenu plus d'un siège contre les Normands, contre les Anglais, contre les Français même ; car alors la Bretagne était Bretagne, et elle ne voulait être ni Normandie, ni Angleterre, ni France, elle voulait demeurer Bretagne.

Du château-fort de Kéroulan, il ne restait plus que la vieille tour qui menaçait ruine, mais les annales du pays étaient toutes remplies des souvenirs glorieux de l'antique castel. La tour portait le nom de Tour-des-Jehan, et voici, selon la tradition, à quelle occasion ce nom lui avait été donné :

Un soir de l'année 1342, quatre cavaliers, dont l'un portait un petit enfant, vinrent frapper à la porte du castel de Kéroulan. Ils demandèrent à être introduits devant le sire du lieu, et on les mena aussitôt dans une vaste pièce où le comte Mériadec II de Kéroulan était seul, occupé à visiter ses armes.

Mériadec II de Kéroulan était un noble vieillard

dont la chevelure blanche commandait le respect et la figure bienveillante la confiance et l'estime.

Les quatre arrivants s'inclinèrent devant lui.

— Sires chevaliers, que demandez-vous de moi ? questionna le vieillard promenant de l'un à l'autre son beau regard assuré.

— L'hospitalité, au nom de Dieu, repartit l'un des chevaliers, l'hospitalité pour nous tous, mais surtout pour cet enfant.

Et il montrait le petit garçon qu'il tenait sur ses bras, et qui y sommeillait à demi.

Celui qui venait de parler était plus jeune que les autres ; ses traits avaient une grande délicatesse, bien que l'énergie brillât sur son front et dans ses yeux. Le timbre de sa voix surtout était si harmonieux et si pur que Mériadec de Kéroulan tressaillit en l'entendant, et qu'il y eut au fond de son âme comme une révélation intime que cet étranger n'était point ce qu'il semblait être.

Ce dernier reprit :

— Nous sommes gens de noble lignée et

combattant pour la cause de la Bretagne ; mes compagnons sont Jehan d'Arci et Jehan de Kergouët ; cet enfant que vous voyez est le petit Jehan de Bretagne qui, s'il plaît à Dieu, sera duc un jour au lieu et place de son seigneur et père, maintenant déloyalement détenu en la tour du Louvre, et moi je suis...

Le vieux comte de Kéroulan ne le laissa pas achever, il tomba à genoux devant ce jeune homme, cet enfant on pourrait dire, qui avait à la fois l'air si décidé et si doux.

— Ah ! madame, s'écria-t-il tandis que les chevaliers le considéraient, pleins d'étonnement, laissez à un vieux et dévoué serviteur la joie d'avoir deviné sa suzeraine : vous êtes Jeanne de Montfort !

C'était Jeanne de Montfort, en effet, qui, courant de château en château, de chaumière en chaumière, demandait du secours en montrant son fils, et soulevait en sa faveur les populations touchées de son courage et de son intrépidité.

En quittant le château de Kéroulan, elle dit au

vieux comte, en lui montrant la tour qu'elle et ses compagnons avaient occupée :

— Messire, vous plaît-il désormais de donner à ce donjon tel nom que je m'en vais lui octroyer?

— Certes, madame, il n'en portera jamais aucun autre, je vous en fais le serment.

— Adonques il se nommera *tour des Jehan*, et chacun, en entendant prononcer ce nom, se rappellera qu'il fut donné à l'abri du malheur et au fief de la fidélité.

Mais pendant que je vous raconte cette tradition de la vieille tour de Kéroulan, nous ne songeons guère à notre pauvre Olivier. Que devenait-il?

Toujours penché à la fenêtre vers laquelle nous l'avons vu se diriger, il y demeurait absorbé dans une profonde rêverie. Peut-être, en contemplant la tour des Jehan, dont la lune blanchissait les épaisses murailles, se rappelait-il ce que je viens de vous dire; je ne sais, mais parfois un éclair

d'orgueil remplaçait son mélancolique sourire ; puis cet éclair s'éteignait à son tour dans une larme.

S'il s'était dit d'abord : « Comme les Kéroulan étaient grands ! » il avait pensé ensuite : « Et je suis seul pour représenter cette race d'hommes forts et de cœurs fidèles ! » Pauvre Olivier ! sans cesse l'image de la solitude, se dressant devant ses yeux, lui retirait toute joie dans le passé, tout espoir dans l'avenir, toute consolation enfin dans le présent.

Soudain un bruit étrange vint frapper ses oreilles et l'arracher à sa méditation. C'étaient des coups réguliers, se succédant rapides et retentissants. On eût cru entendre le battoir de quelque femme lavant à un étang voisin. Il était bien tard pourtant.

Les histoires dont avait été bercée son enfance revinrent à l'esprit d'Olivier.

Le château était proche de l'Étang-du-Diable : n'était-ce point le battoir d'une des laveuses de

nuît qui se faisait entendre, et cette laveuse n'était-elle point Marguerite ?

Le bruit cessa. Onze heures sonnèrent à l'horloge du château. Olivier referma la fenêtre. Peu d'instants après, tout dormait au manoir.

III

LES KÉROULAN

III

LES KÉROULAN

Olivier, orphelin dès sa plus tendre enfance, avait été recueilli par le comte Mériadec de Kéroulan, son oncle, auquel appartenait le château du même nom. Or, tandis que le comte Mériadec lui servait de père, il retrouvait une mère dans madame Yolande de Kéroulan, sa tante, qui était la belle-sœur de Mériadec, et il ne s'apercevait pas que le Seigneur lui avait repris ceux qui auraient dû être ses protecteurs naturels : son père, sa mère.

Les Kéroulan avaient été jadis au nombre de

trois frères : Charles, Mériadec et Tanneguy. Mériadec seul devait vivre jusque dans un âge avancé. Sur son lit de mort, Charles lui avait dit en lui montrant Olivier :

— Qu'il soit ton fils !

Peu d'années après, Tanneguy, serrant dans une dernière étreinte la petite Marguerite qui venait de naître, avait murmuré d'une voix mourante à l'oreille de son frère ces paroles que Mériadec écoutait avec un religieux respect :

— Prends-la pour ta fille !

Et Mériadec, craignant de partager son cœur entre les enfants de son adoption et ceux que le ciel pourrait lui envoyer, prit une résolution digne de son grand cœur. Depuis longtemps il était veuf, il jura de ne jamais se remarier, et il tint parole : Olivier et Marguerite furent vraiment ses enfants.

Madame Yolande, comme Mériadec, n'avait d'autre bien qui l'attachât à la vie que sa fille et son neveu. Elle avait eu une sœur, qui avait épousé le comte et était morte quelques années après ; elle avait un frère, mais il était passé à

l'étranger et on n'avait plus entendu parler de lui. Beaucoup disaient qu'il était mort.

Avec le temps, les plaies les plus profondes se referment, les plus grandes douleurs s'apaisent ; c'était plaisir d'être témoin du calme bonheur de la famille de Kéroulan et de l'union parfaite qui régnait entre tous ses membres.

Olivier et Marguerite bannissaient du château les pensées amères et la tristesse. Ils étaient si bons, si joyeux ! ils s'aimaient tant !

En voyant Marguerite glisser, légère, dans les prairies avec sa robe blanche et sa chevelure blonde dont la brise soulevait follement les boucles, vous eussiez cru voir l'une de ces gentilles fées dont parlent nos légendes. En la voyant s'arrêter, toute sérieuse, devant l'infortune, s'asseoir déjà au chevet du malade, et trouver sur ses lèvres un mot de consolation pour chaque douleur, vous eussiez admiré cette raison précoco, et vous eussiez dit que ceux à qui appartenait cette délicieuse enfant possédaient un trésor. Oh ! ils le

savaient bien, Mériadac et Yolande : aussi, comme ils en étaient fiers !

Certes, l'enfance ne peut être parfaite, puisque l'âge mûr souvent ne l'est pas ; mais quand Marguerite avait commis une faute, elle en était si fâchée, si honteuse, elle s'appliquait avec tant d'ardeur à la réparer, qu'il était impossible de lui en vouloir et de ne pas lui pardonner.

Olivier l'aimait bien, Marguerite, et souvent il disait en l'embrassant :

— Petite Marguerite, quand nous serons grands tous deux, tu seras ma femme. Je n'en veux pas d'autre que toi.

— Moi non plus, je ne veux pas d'autre mari que toi ! répondait la petite fille avec un gai sourire. Il y en a qui battent leur femme, à ce qu'on dit ; nous nous entendrons toujours bien tous les deux, n'est-ce pas ?

— Que tu es drôle, Marguerite ! s'écriait Olivier qui, plus âgé de cinq ans que Marguerite, ne négligeait jamais l'occasion de lui prouver qu'il comprenait et raisonnait mieux qu'elle ; les paysans,

peut-être, battent leur femme, mais moi, qui suis un gentilhomme, je ne songerai qu'à te rendre heureuse. Je te mènerai dans les réunions, dans les bals, je te présenterai à la cour, au roi, aux princes. Tu verras.

Marguerite ouvrait de grands yeux et écoutait, émerveillée ; puis, bientôt, secouant sa tête blonde :

— Si tu le veux, disait-elle, nous resterons ici. J'aime mieux mon château de Kéroulan, mes prairies, les grands bois où nous courons, et où, méchant, tu déniches toujours les merles et les pauvres pies ; j'aime mieux les jolis bluets dont je fais des couronnes, les genêts qu'on effeuille le jour de la Fête-Dieu et les grandes laudes où nous allons chercher des bruyères roses ; j'aime mieux ma Bretagne, où l'on vit si tranquille, que le Paris du roi, où ceux qui aiment le repos sont forcés de s'agiter.

Olivier, à part lui, était forcé de convenir que sa petite amie ne raisonnait pas si mal qu'il voulait bien le dire ; il n'en témoignait rien. mais

quand Marguerite avait ainsi « bien parlé », il en était tout fier.

Au bord d'une jolie rivière qui coulait gaie-ment dans la prairie, il y avait un vieux saule ; Olivier et Marguerite avaient pour cette rivière et pour ce saule une affection particulière, et pas un seul jour ne s'écoulait sans qu'ils allassent lui rendre une longue visite.

Marguerite s'asseyait sur le gazon et jouait avec les fleurettes qui s'épanouissaient autour d'elle. Olivier traçait, à l'aide de son couteau, son nom et celui de sa petite compagne sur l'écorce du saule dont ils faisaient tous deux leur ami et leur confident. Que de douces causeries ! que de projets aussitôt oubliés que conçus ! que de pensées folles abandonnées, puis reprises ! que de rires, que de joie ! Hélas ! pourquoi l'enfance dure-t-elle si peu ?

Un jour, Olivier eut quinze ans ; on lui dit qu'il ne pouvait plus passer sa vie à courir du matin au soir, comme un petit vagabond, dans les bois et dans les campagnes. On lui fit quitter les braies

de toile et la veste qu'il avait portées jusqu'à ce jour, et on lui donna des habits de velours, en lui rappelant qu'il était gentilhomme et le seul rejeton de la lignée de Kéroulan.

Puis le comte Mériadec ajouta :

— Olivier, tu dois maintenant choisir une carrière ; tu n'es pas tout à fait un ignorant, grâce aux leçons de notre vénérable chapelain, dont tu as su profiter.

« Je n'ai pas, d'ailleurs, envie de faire de toi un savant ; je tiens seulement à ce que tu sois en état de soutenir un jour venant l'honneur de ta famille. Pour les Kéroulan, il n'y a guère que deux états possibles : celui où l'on sert Dieu, celui où l'on sert le roi. Ta vocation ne t'appelle pas à l'état ecclésiastique ; tu te dois, au reste, à ton nom qui par toi seul peut revivre : veux-tu être soldat ? veux-tu être marin ?

— Je veux être marin ! repartit Olivier, dont l'œil noir s'enflamma.

— Bien, mon fils ; plusieurs de nos ancêtres se sont illustrés dans l'armée navale, tu marcheras

sur leurs traces. Notre devise est : *Tout honneur!* n'en ternis pas l'éclat.

Olivier fut confié à un vieux marin, ami de la famille, qui promit de le faire avancer rapidement, et il partit.

Il partit comblé des bénédictions de son second père. Il partit bien chagrin, car il laissait derrière lui des cœurs brisés par cette séparation, la première.

On eût dit qu'ils présageaient qu'elle serait éternelle.

Marguerite, surtout, était bien triste; elle perdait un compagnon de jeux bien complaisant, bien dévoué, et qui sait quand elle le reverrait !

Parfois elle se prenait à sourire au souvenir des dernières paroles adressées par son oncle à Olivier au moment du départ :

« Quand tu nous reviendras, ma fille Marguerite sera grande; si tu veux que je te la donne pour femme, montre-toi digne d'elle en toute occasion. »

— Je ne suis qu'une petite fille, il m'oubliera

disait-elle ; il y a de si belles demoiselles dans les grandes villes !

Et Marguerite, se tenant d'une main au tronc de son vieux saule, avançait doucement la tête et se penchait sur la rivière. Peut-être croyez-vous qu'elle cherchait à apercevoir au fond de l'eau transparente le lit de cailloux blancs et jaunes ? Non, c'était une pensée de coquetterie qui guidait la fillette ; ce qu'elle voulait voir, c'était son image. Et comme elle riait de tout son cœur quand, sur la surface unie de son grand miroir avait apparu une petite figure toute blanche, toute rose, éclairée par deux grands yeux bleus espiègles et encadrée par une profusion de boucles dont la brise seule se chargeait de former les anneaux ! Elle pensait alors que la petite Marguerite valait bien les belles demoiselles des villes et qu'Ol'vier eût été bien difficile s'il ne l'eût trouvée de son goût.

Rassurée de ce côté, elle se sauvait bien vite, car elle avait ouï dire par les anciens du pays que les jeunes filles coquettes qui se regardent longtemps

dans les miroirs ou dans les fontaines y voient le diable en personne ; or elle n'avait nulle envie de faire connaissance avec ce laid personnage, qui lui inspirait une grande frayeur.

Pour expier son mouvement de vanité, elle cueillait les plus jolies fleurs de la prairie, et elle allait les déposer au pied d'un petit calvaire voisin, élevé par la piété de son aïeule, et là, les mains jointes, la tête pieusement inclinée, elle faisait cette prière :

— Mon Dieu, faites que je sois bonne ; mon Dieu, protégez Olivier !

Mais ce n'était pas assez du chagrin de l'absence, la mort vint s'abattre sur Kéroulan : le comte tomba malade.

— Ma sœur, dit-il un matin à madame Yolande, écrivez, je vous prie, au baron de Charvignay, mon cousin ; je ne veux point mourir sans m'être réconcilié avec lui.

Madame de Kéroulan frissonna. Le baron de Charvignay avait jadis demandé sa main ; elle la lui avait refusée, parce qu'elle le méprisait de

toute son âme. Néanmoins elle ne voulut pas désobéir à son frère mourant.

M. de Charvignay arriva à Kéroulan au moment où Mériadec, entouré de ses amis et de ses nombreux serviteurs, leur faisait ses adieux. Chose étrange ! lui qui, depuis le commencement de sa maladie, désirait l'arrivée du baron, tressaillit en l'apercevant et se sentit pris de je ne sais quel effroi.

Il voulut parler, il ne put que murmurer quelques mots inintelligibles, mais son regard demeurait obstinément fixé sur son parent, et dans ce regard il y avait toute une phrase de douleur et de colère.

Le mourant avait-il pu, à cette heure suprême, lire une page du grand livre d'avenir ?

Son œil irrité s'adoucit par degrés ; il dit quelques paroles à l'oreille de Marguerite qui pleurait à son chevet, puis ses lèvres laissèrent échapper ces deux mots :

— Je pardonne !

Et il mourut.

A qui donc s'adressait ce pardon du comte? Qui donc l'avait offensé parmi ceux qui sanglotaient autour de son lit mortuaire?

C'est ce que le cours de ce récit nous apprendra peut-être, mais que nous ne saurions dire.

Madame Yolande ne tarda pas à suivre son beau-frère dans la tombe; Marguerite, la pauvre petite Marguerite demeura seule, brisée de douleur. Elle écrivit à son cousin :

« Olivier, notre bon oncle est mort, ma mère n'est plus; reviens, j'ai peur de mourir aussi. »

L'enfant n'eut pas le temps de recevoir une réponse à sa courte missive. Le feu prit un soir dans la partie du château qu'elle habitait, et elle périt dans l'incendie; son corps fut retrouvé à demi consumé et déposé dans le caveau de la famille.

Depuis quelque temps déjà le bruit courait qu'Olivier avait péri dans le naufrage de la frégate sur laquelle il était embarqué : lui et Marguerite étaient les derniers Kéroulan. Par leur mort, M. de Charvignay devenait le légitime héri-

tier des domaines du comte Mériadec; il vint en prendre possession.

Jugez quels furent son désapointement et sa colère à l'apparition d'Olivier ! Ces biens immenses dont il s'était habitué à se regarder comme le propriétaire absolu, il allait être obligé de les céder à un autre avant d'en avoir à peine joui.

L'opulence qu'il avait rêvée pour ses enfants allait leur échapper, et ils allaient être replongés dans l'existence de gêne dont tant de morts successives les avaient fait si heureusement sortir. Ces pensées étaient navrantes.

Autant la famille de Kéroulan était chérie et respectée dans le pays, autant on haïssait les Charvignay. On causait d'eux dans les longues veillées d'hiver; et comme on en disait !

Mais sur les Kéroulan, il n'y avait qu'une voix : « De si bons seigneurs ! »

Les vieillards regrettaient le comte pour eux-mêmes; pour leurs fils, ils regrettaient ses avis si pleins de sagesse; les femmes pleuraient madame Yolande; les jeunes filles s'apitoyaient sur le sort

de Marguerite, cette belle et douce Marguerite que Gothon la Sorcière avait ensorcelée.

Comme on la maudissait, Gothon la Sorcière ! mais bien bas, car on la craignait ; ce n'était pas sans raison, Marguerite de Kéroulan en était la preuve.

Ce qui est bien certain, c'est qu'il fallait au moins être sorcière ou huguenote pour oser fixer sa résidence en un lieu comme la Chaise-au-Diable.

IV

LA VOIX QUI CHANTE

IV

LA VIOX QUI CHANTE

Le lendemain de son arrivée, Olivier voulut rendre visite à son vieil ami Mervan, mais ce ne fut que dans la soirée qu'il put échapper aux obséquieuses politesses de MM. de Charvignay père et fils.

Mervan était seul lorsque le jeune officier pénétra dans sa maisonnette du faubourg Saint-Michel.

— Bonsoir, père Mervan ! Comment va la santé ? dit-il en entrant.

— Et la vôtre, monsieur Olivier ? répondit le

bonhomme en se découvrant respectueusement.

— Mervan, je suis bien aise de te trouver seul, dit Olivier sans répondre autrement au bonhomme, et s'asseyant sur le siège qu'il lui présentait ; car j'attends de toi un récit complet des malheurs de ma famille.

— Ce ne sera pas long, monsieur, repartit Mervan.

Le vieillard se recueillit quelques instants, soupira et parla ainsi :

— Cinq ans après votre départ, notre digne monsieur le comte tomba malade et fit venir son parent de la grand'ville, à seule fin de se raccommoder avec lui avant de mourir ; une heure après l'arrivée de ce Parisien, M. le comte n'était plus. Quelques mois se passèrent et ce fut le tour de madame Yolande, puis, bientôt après, celui de notre petite demoiselle...

— La pauvre enfant !... Tant de chagrins l'ont tuée ! interrompit Olivier avec un geste de profonde douleur.

— C'est vrai qu'elle était bien changée, mon-

sieur Olivier, mais ce n'est point de chagrin qu'elle est morte. Une nuit, le feu a pris à Kéroulan...

— Le feu ! répéta Olivier se levant les traits contractés par l'épouvante, le feu, dis-tu, Mervan !... Oh ! ma douce Marguerite ! une mort si affreuse !...

Olivier cacha son front dans ses mains et le bruit d'un sanglot mal étouffé parvint aux oreilles du paysan qui, plein d'attendrissement pour une douleur qu'il partageait, attendait que le jeune homme eût repris un peu de calme, afin d'achever son récit.

— Peu de temps après la triste fin de mademoiselle Marguerite, M. de Charvignay vint demeurer à Kéroulan avec sa fille ; ils ne l'ont pas quitté depuis. On disait que vous aussi, notre monsieur, vous étiez mort, mais nous ne l'avions guère cru, nous autres, parce que ça nous paraissait impossible que Kéroulan finisse comme ça tout d'un coup. Et vous êtes le dernier du nom, monsieur Olivier ; faut pas le laisser périr, nous en aurions trop de chagrin tertous.

Olivier allait répliquer, mais une petite voix aigrelette qui s'éleva à quelque distance vint arrêter la parole sur ses lèvres. Elle chantait un refrain du pays et approchait de la chaumière.

— Ah ! ah ! voici ma belle Rinette, dit Olivier. Elle a le cœur gai, la fillette.

— Ah ! dame, c'est jeune. La v'là qui fait endiabler son cousin Drio ; le pauvre gars n'est pas toujours le plus fort, allez.

La porte s'ouvrit à demi et dans l'entrebâillement Reine Glénic montra son œil noir et mutin.

— A qui en as-tu là, Rinette ? demanda Mervan.

— A Drio, donc ! Pourquoi qu'il me promet de me conduire à l'assemblée, puis qu'il me laisse en plan comme la mariée du pays de Retz ? As-tu vu ce méchant gars ?

— Fallait que tu y ailles avec Yaumi, puisque je ne pouvais pas te conduire, répliqua André Mervan qui se montrait derrière sa cousine.

— Yaumi ! un beau morveux, ma fine, pour me mener à la danse ! Si Hubert et Ronan avaient

tant seulement été là ! Mais c'est des travailleurs qui ne perdent pas une minute !

Et Rinette haussa les épaules, en faisant une petite moue très-gentille.

— Rinette, viens çà que je te parle, lui cria Olivier.

— Oui bien, notre monsieur.

Mais Rinette prit le temps d'appliquer un magnifique soufflet au brave Drio, lequel riposta par un vigoureux coup de poing, ce qui les fit éclater de rire tous les deux. Puis André repoussa sa cousine, afin de parvenir jusqu'à Olivier, qui était son frère de lait et auquel il était dévoué corps et âme.

Les deux jeunes gens s'embrassèrent fraternellement, et après quelques questions de part et d'autre Drio revint vers Rinette.

— Je vais tout de même aller m'ajuster un brin, glissa-t-il à l'oreille de la jeune fille. Tout à l'heure, je reviendrai te prendre. Tiens-toi toute prête.

— Quelle joie ! dit Reine frappant des mains.

— Mon ami Mervan, laisse-moi, je te prie, cau-

ser un peu avec ta nièce Rinette. J'ai tant, tant de choses à lui dire que je ne sais en vérité par laquelle commencer.

— Causez donc, dit Mervan s'éloignant avec André.

— Écoute un peu ici, petite Rinette, dit Olivier lorsqu'il fut seul avec la jeune paysanne ; te souviens-tu encore de mademoiselle Marguerite ?

— Sainte Vierge ! si je me souviens de mademoiselle Marguerite !... pouvez-vous me faire une question pareille, monsieur Olivier ? Oh ! oui bien, je m'en souviens !... Pauvre demoiselle, qui était si bonne et si belle !

— Elle était bien belle, n'est-ce pas ?

— Ah ! dame oui, par exemple. Parmi toutes les demoiselles du pays, je n'en connais pas une seule qu'on eût pu lui comparer.

— Je l'ai quittée si enfant qu'on ne pouvait trop savoir ce qu'elle serait devenue.

— Oh ! elle avait bien toujours sa figure douce et gentille, ses beaux cheveux blonds tout bouclés ; vous l'eussiez reconnue, monsieur Olivier.

— Chère Marguerite!...

— Ah! oui, chère Marguerite! vous dites bien vrai, monsieur. Mon doux Jésus! que je l'aimais donc!

Reine se mit à pleurer, comme à toutes les fois qu'on lui parlait de Marguerite.

— Un soir, monsieur Olivier, — c'était peu de temps après la mort de madame Yolande, — nous avons été nous asseoir au bord de la rivière près de laquelle est le saule où vous avez écrit vos deux noms.

— Écoute, Rinette, me dit-elle, ma mère est morte, Olivier n'est plus, — on vous disait mort, notre monsieur, — je vais aussi mourir bientôt, car je suis bien isolée, bien malheureuse. Tu viendras ici le soir, si le bon Dieu me laisse revenir sur la terre, c'est là que tu me reverras. »

« J'y vais presque tous les jours, monsieur Olivier, — quoique mon père dise que c'est mal de chercher à voir les morts, — je ne l'ai pas encore revue. C'est Gothon la Sorcière qui est cause que mademoiselle Marguerite est maintenant parmi

les méchantes Lavandières, elle qui était si bonne ! Vous connaissez Gothon, notre monsieur ?

— Je l'ai vue autrefois, mais il y a bien longtemps.

— Oh ! elle est joliment laide, allez ! Laide et méchante comme une fée qu'elle est, la vieille sorcière !

— Allons, Rinette, viens-tu à la danse ? s'écria de loin André.

— Non fait, vraiment, je ne suis plus en train de danser. Quand je pense à mademoiselle Marguerite, toute ma gaieté s'envole.

— Tu es une bonne enfant, Rinette, dit Olivier avec émotion. C'est bien à toi de ne pas oublier ta pauvre sœur de lait.

Il était près de huit heures lorsque Olivier prit congé de la famille Mervan. Il vit de loin les jeunes gens qui dansaient à qui mieux mieux, au son du biniou, car c'était jour d'assemblée.

Rien n'est plus divertissant à voir que les danses guérandaises, mais il faut pour les danser une véritable habitude ; car, outre que les pas en sont

assez difficiles, elles vous donnent le vertige. C'est un tournolement perpétuel; en avant, en arrière, il faut toujours tourner; souvent l'on vous disloque tant soit peu les membres, mais c'est là le plaisir. Olivier ne s'arrêta point à regarder les danseurs, il craignait d'être reconnu, et, comme il était déjà en retard, il gagna prestement le faubourg Saillé.

— Eh! arrivez donc, mon cher cousin, lui cria Hector du plus loin qu'il l'aperçut, vous nous faites mourir de faim, car nous vous attendons pour souper.

— Oh! j'en suis réellement désolé, monsieur le chevalier; j'ai été retardé, et ne supposais pas d'ailleurs, qu'à cause de moi, vous eussiez changé l'heure du souper.

— Certes, c'était la moindre des choses, répliqua gracieusement Hector passant son bras sous celui d'Olivier pour le conduire à la salle à manger.

A dix heures, lorsque la famille se sépara, Olivier, au lieu de se rendre à sa chambre, sortit

furtivement du château, et prit le chemin de la petite rivière chérie de Marguerite.

Il entendit bientôt son gai murmure, et il vit ses zigzags argentés à travers les saules. Son cœur battit avec force, ses jambes plièrent sous lui, il s'arrêta. Il venait d'apercevoir une ombre immobile au pied de l'arbre de sa fiancée.

— Marguerite ! cria-t-il.

Et, malgré lui, sa voix tremblait.

L'ombre se retourna : c'était Reine.

— Ah ! monsieur Olivier, dit-elle, vous aussi vous espériez la revoir ici, mais elle n'y viendra plus.

Reine étendit la main dans la direction de l'Étang-du-Diable.

— Là ! fit-elle en pleurant ; mais qui oserait y aller ?

Olivier serra doucement les mains de la jeune fille.

— Reine, nous reviendrons souvent ici pour parler d'elle ; le veux-tu ?

— Oh ! je ne demande pas mieux, monsieur

Olivier ; j'aimais tant notre pauvre demoiselle !
Et dire qu'elle est morte, mon Dieu ! mon
Dieu !...

Reine cacha son visage dans ses mains et éclata en sanglots. Olivier, appuyé contre le saule, attachait un fiévreux regard sur la petite rivière ; il lui semblait que de cette eau limpide qui avait tant de fois reflété l'image de Marguerite la pauvre morte allait surgir ; il lui semblait que c'était sa voix chérie qui parlait dans le murmure du ruisseau ou dans les frémissements de la brise. Il la revoyait, non pas enfant folâtre et rieuse telle qu'il l'avait laissée, mais grande, élancée, belle à ravir, telle qu'il croyait la retrouver.

— Hélas ! hélas ! ce ne sera plus qu'en rêve que je la reverrai ! pensa-t-il tout haut.

Reine leva la tête et essuya ses yeux du revers de sa main.

— Oui, dit-elle, car un bon chrétien ne peut pas aller...

Olivier l'interrompit.

— Tu crois à cette fable des Lavandières, ma pauvre Rinette ! dit-il avec un amer sourire.

— Certes, oui, j'y crois, monsieur Olivier. Les anciens savent plus de choses que nous, et ils parlent tous des Lavandières. Dieu me préserve de douter de leurs paroles, et surtout de voir ces méchantes filles qui tordent le cou aux voyageurs.

— Tais-toi, Reine, supposer que Marguerite est au nombre des laveuses de nuit, si tant est qu'il en existe, c'est profaner sa mémoire. Ne me dis plus cela dorénavant ; cette fable, tout absurde qu'elle soit, me navre le cœur. Adieu, Rinette, adieu, chère enfant, reviens parfois près de ce saule, tu m'y trouveras.

Olivier et Reine se séparèrent, celle-ci revint chez son oncle, qui commençait à s'inquiéter un peu de son absence. Olivier rentra au château.

.

Minuit sonnait.

Olivier venait de s'éveiller en sursaut ; il lui

avait semblé entendre le refrain de sa petite chansonnette :

Marguerite, ma mie,
A de bien blonds cheveux.

— Marguerite ! oh ! Marguerite ! cria-t-il.

Et il courut vers sa fenêtre qu'il ouvrit.

Tout était calme. Aucune ombre ne glissait sous les arbres ni dans les prairies. Il referma la fenêtre avec un geste de cruel désappointement.

La voix ne tarda point à se faire entendre de nouveau. Cette fois, elle était langoureuse et chagrine, et elle disait ces paroles d'une vieille complainte bretonne :

J'ai grand chagrin au cœur qui me rend pâle et triste ;
Je suis fille le jour, la nuit la blanche biche.

— Marguerite ! mais c'est Marguerite ! répéta Olivier.

Et assis sur le bord de son lit, l'oreille tendue,

le cœur plein d'un espoir auquel il n'osait pas entièrement se livrer encore, il tâchait de recueillir chaque parole de cette voix mystérieuse qui retentissait dans le silence de la nuit.

Elle paraissait plus lointaine, et Olivier devina plutôt qu'il n'entendit la suite de la complainte.

La voix disait toujours sur le même ton plaintif, particulier aux chants bretons :

Et de tous ces chasseurs le père, ma mère, ma mie,
C'est mon frère René, vite, allez, qu'on lui *die*,
Qu'il arrête ses chiens jusqu'à demain rescie.

— Marguerite ! dit pour la troisième fois Olivier ; est-ce toi ?... Oh ! par grâce, parle !

Arrête tes chiens, René ! c'est ta sœur Marguerite !
Marguerite le jour, la nuit la blanche biche.

Ce fut tout ce qu'Olivier put entendre. La voix était trop éloignée pour qu'il fût possible de distinguer les dernières strophes de la complainte. Bientôt le chant cessa et le château fut replongé dans le silence.

Le lendemain, à son réveil, Olivier chercha à se persuader qu'il avait fait un rêve.

— Que je suis fou ! pensa-t-il ; toutes les jeunes filles de Guérande savent les chansons de Marguerite, mademoiselle de Charvignay les aura apprises, et c'est elle que j'ai entendue cette nuit.

Dans la journée, Olivier trouva l'occasion de demander à Hélène si elle chantait parfois.

— Ah ! ah ! dit-elle en riant, est-ce que vous avez entendu la *voix qui chante* ?

— J'ai entendu une voix, en effet, une voix délicieuse... répliqua Olivier avec mélancolie, car il songeait à Marguerite.

— Délicieuse est le mot, reprit Hélène ; je l'ai entendue deux ou trois fois, et j'avoue qu'elle m'a charmée.

— Qui donc chante ainsi ? demanda encore Olivier.

— Qui ?... c'est une question difficile à résoudre. Personne ne peut dire avoir jamais vu celle qui possède cette voix merveilleuse. Ceci ne doit

pas vous étonner, monsieur mon cousin, ajouta mademoiselle de Charvignay avec un malicieux sourire ; il y a des choses si étranges dans votre Bretagne !

Peu satisfait des renseignements que lui avait donnés Hélène, Olivier prit d'autres informations sur la chanteuse nocturne. Les serviteurs, se signant avec effroi, disaient :

— Si la voix a chanté cette nuit, M. le baron sera de bien mauvaise humeur aujourd'hui.

L'officier de marine put remarquer qu'il fut en effet tout le jour sombre, brusque, hargneux.

C'était pourtant une voix bien douce, bien pure que celle qui était venue troubler le silence de la nuit ; elle ne pouvait, ce semble, que charmer l'oreille et attendrir le cœur.

Si celui d'Olivier en avait été profondément attristé, c'est que cette voix harmonieuse et jeune lui avait rappelé Marguerite, Marguerite, sa fiancée, qui chantait si gentiment autrefois et qui reposait maintenant, froide et inanimée, dans un cercueil !

M. de Charvignay eut un long entretien avec son jeune parent. Avec la finesse qui le caractérisait, le baron fit comprendre à Olivier la joie qu'il éprouverait de voir se resserrer les liens de parenté qui les unissaient déjà ; Olivier lui ôta de prime abord toute espérance.

— Je devais épouser Marguerite de Kéroulan, dit-il, et je l'aimais de toute la force de mon âme ; je l'aimais trop peut-être, puisque Dieu n'a pas permis la réalisation d'un projet qui était le plus cher vœu de ma famille et de moi-même. Marguerite est morte, je veux rester fidèle à son souvenir et ne contracter de ma vie une autre union. Lorsque je ne serai plus, les biens dont vous vous étiez cru le maître légitime retourneront à vos enfants : ce n'est donc pas un héritage que je leur enlève, ajouta Olivier avec un sourire, j'en retarde seulement pour eux la possession. Mais je crois que je mourrai jeune... Monsieur le baron, veuillez, en attendant, disposer de ma demeure comme de la vôtre ; restez-y tant qu'il vous plaira.

M. de Charvignay remercia Olivier avec de

grandes démonstrations d'amitié, et il ne refusa point l'offre toute cordiale que lui faisait le jeune homme.

Celui-ci demeurait le moins possible dans la société de la famille de Charvignay, qu'il n'eût certes point engagée à rester s'il l'eût osé, et si, surtout, il n'eût été affecté de l'infortune où elle se retrouverait plongée en quittant Kéroulan. Il employait son temps à visiter les paysans des alentours, tous dévoués à sa famille; il passait de longues heures penché sur la tombe de Marguerite; de là, il se dirigeait vers la prairie et il regardait mélancoliquement couler la petite rivière sur laquelle s'inclinaient les branches pleureuses des saules. Marguerite, c'était là son unique pensée.

— Mon cousin de Kéroulan est un bien beau gentilhomme, se disait parfois mademoiselle Hélène, mais qu'il est ennuyeux avec sa tristesse ! On dirait qu'il ne s'aperçoit pas seulement de ma présence, car il ne me fait jamais le moindre compliment ni la plus petite prévenance ; c'est

tout juste s'il est poli. Je ne suis pourtant pas plus laide qu'une autre, ce me semble.

Le miroir d'Hélène, plus galant qu'Olivier, se chargeait de la réponse ; il assurait à la jeune fille qu'elle avait d'admirables cheveux noirs, des traits parfaitement réguliers, des yeux pleins d'esprit et de malice, une bouche un peu dédaigneuse, mais c'était un charme de plus ; et un sourire fier laissant voir parfois deux rangées de dents blanches.

Oui, certes, Hélène de Charvignay était belle ; mais elle ignorait que pour Olivier il n'y avait qu'une Marguerite.

V

MYSTÈRES

V

MYSTÈRES

Le retour du jeune comte de Kéroulan avait réjoui tout le pays.

— Un si charmant jeune homme que M. Olivier, si affable, si bon et si peu fier !

Mais on se demandait pourquoi les étrangers résidaient encore à Kéroulan : du moment qu'il était bien reconnu que ce domaine ne leur appartenait point, de quel droit l'habitaient-ils comme par le passé ? C'était fort étrange.

Le baron de Charvignay ne trouvait pas le moins du monde que ce fût étrange : Olivier lui

avait dit : Demeurez ; et il demeurerait. Comparativement à son existence d'autrefois, il était si heureux à Kéroulan !

Hector s'était pris, de son côté, d'une belle amitié pour Olivier ; aussi le quittait-il le moins possible, au grand déplaisir de ce dernier, qui voulait bien supporter ses parents et adoucir leur sort, mais ne pouvait éprouver à leur égard aucune sympathie.

Le soir, quand il était libre, avec quel bonheur il venait s'appuyer au balcon de sa fenêtre, et, privé de toutes les jouissances du présent, avec quelle joie il se plongeait dans le passé et faisait revivre ses souvenirs !

Mais le moindre bruit rompait le charme et le ramenait à la réalité amère et triste : il était orphelin, il était seul !

— A quelle existence m'avez-vous condamné, mon Dieu ! murmurait-il laissant tomber avec découragement son front sur ses deux mains.

Cet instant de faiblesse était court. En relevant la tête, Olivier fixait un long regard sur la voûte

toute parsemée d'étoiles ; les *fleurs du ciel*, ainsi que les nomment nos bonnes gens des campagnes, semblaient lui sourire et l'espoir chrétien venait illuminer ses traits.

Parfois, dans le lointain, retentissait ce bruit singulier qui avait pour ainsi dire salué son arrivée dans le domaine de ses pères.

— Le battoir des Lavandières ! disait-il avec un sourire incrédule.

Et pourtant, par un intérêt dont il n'eût pu se rendre compte, tant que le bruit du battoir enchanté troublait le mélancolique silence de la campagne, Olivier demeurait à sa fenêtre.

Une nuit, oh ! quel beau rêve faisait Olivier ! il se voyait parcourant la campagne, Marguerite cheminait à son bras ; elle avait une robe blanche sur laquelle se nouait une ceinture longue ; ses beaux cheveux, retenus seulement par une guirlande de pâquerettes, flottaient en boucles sur son cou. Qu'elle était belle, Marguerite ! Il n'eût jamais cru que cette gentille enfant qu'il avait laissée si petite et si frêle fût devenue, en quelques an-

nées, cette ravissante jeune fille. On ne peut jamais croire que ceux que l'on quitte petits deviendront grands pendant l'absence ; que ceux que l'on a laissés au printemps de la vie prendront l'âge mûr.

Soudain, sur la blanche robe de Marguerite fut jetée une écharpe de deuil ; les pâquerettes qui émaillaient ses cheveux blonds tombèrent ; son front, si rayonnant tout à l'heure, devint pâle et triste ; ses yeux si brillants furent noyés de larmes.

— Olivier, pourquoi as-tu tant tardé à venir ? dit-elle d'une voix douce dont il reconnut l'accent ; je vivrais encore si tu étais venu.

— Ma pauvre Marguerite ! murmura-t-il.

— Oui, Marguerite... Tu me reconnais, n'est-ce pas ?

— Marguerite ! Marguerite ! répéta Olivier.

— Adieu, Olivier, adieu ! Marguerite priera pour toi !

La vision disparut.

— Je ne dors pas ! dit Olivier en se dressant sur son lit.

Il explora la chambre du regard, mais il était seul, complètement seul.

A la lueur vacillante de la veilleuse, il lui sembla que les portraits de famille souriaient dans leurs cadres dorés.

Il sauta à bas de son lit, il alluma un flambeau et parcourut plusieurs appartements voisins. Tout y était morne, silencieux, lugubre.

Olivier vint se recoucher et ce fut à grand'peine qu'il parvint à se rendormir. Jusqu'au jour, son sommeil fut péniblement agité.

A son réveil, sentant le besoin de respirer l'air frais du matin, il s'habilla à la hâte et sortit du château.

Certes, jamais plus qu'en ce moment il n'avait désiré faire seul sa promenade ; il comptait sans Hector. D'une fenêtre, celui-ci l'avait aperçu se dirigeant vers la tour des Jehan, et il s'empressa d'aller le rejoindre.

— Ah ! mon cher comte, quelle aventure surprenante il m'est arrivé cette nuit !...

— Vraiment ? dit Olivier avec distraction.

— Mais oui. Figurez-vous que, ne pouvant réussir à m'endormir, l'idée m'est venue d'aller prendre dans la bibliothèque un de ces bons vieux bouquins qui sont, à mon avis, un excellent soporifique... Ça, m'entendez-vous, mon cousin?

— Parfaitement. Vous avez dit : soporifique.

— Or, si vous saviez ce que j'ai vu en y entrant ! En vérité, mon cher, moi qui ne suis pas poltron, j'en frissonne encore. — Un grand revenant blanc avec des yeux qui jetaient des flammes ! Oh ! je l'ai vu comme je vous vois, aussi ai-je laissé les livres où ils étaient et me suis-je enfui à toutes jambes. Ah ! votre Bretagne, quel atroce pays !... Mais, tenez, si je me mets quelque jour aux trousses de tous ces maudits lutins, ils verront beau jeu et certes, vous...

Un éclat de rire joyeux et moqueur vint interrompre M. le chevalier au beau milieu de sa tirade. Il resta tout ébahi à la même place. Revenu enfin de son étonnement, il regarda autour de lui et — vous ne le croirez pas peut-être, — mais

nos deux cousins étaient parfaitement seuls, seuls en rase campagne.

— En voici, parbleu ! bien d'une autre, s'écria Hector, et, à moins que ce ne soit ce buisson, ces ajoncs, comme vous appelez ces vilaines fleurs jaunes entourées de leurs menaçants piquants, je ne sais qui a pu rire ici.

Un nouvel éclat de rire plus bruyant et plus moqueur que le premier vint répondre à la question d'Hector.

Olivier, forcément arraché à ses pensées, considéra pendant un instant la mine effarée de son cousin et contint, à son tour et à grand'peine, une furieuse envie de rire.

— Eh quoi ! vaillant Hector, vous tremblez en plein jour ! Que diable ! quand on porte un nom comme le vôtre, on ne doit pas avoir peur. Et puis, aussi, pourquoi vous avisez-vous d'appeler « vilaines fleurs » les fleurs charmantes de nos ajoncs ? Évidemment, vous avez irrité les oreilles susceptibles du *poulpiquet* ou du *kouril* qui a élu résidence dans ce buisson.

— Bah ! je me moque bien de tous vos poulpiquets et kourils, repartit Hector avec un ton bien marqué de mauvaise humeur ; dans votre maudite Bretagne, on ne peut pas vivre tranquille. Rentrons, je vous prie, mon cher Olivier, ajouta-t-il un peu plus rassis, voici l'heure où M. le baron a coutume de faire sa partie d'échecs.

Hector prit le bras d'Olivier et s'éloigna en jetant un regard de rancune à la haie d'ajoncs.

A peine les deux jeunes gens, abandonnant la prairie déserte, s'étaient-ils enfoncés dans les ruines du vieux castel de Kéroulan, qu'un rose et mutin visage se montra au-dessus du buisson rieur. Si c'était là le poulpiquet de la haie, il n'avait rien de bien effrayant : c'était une jeune fille d'environ vingt ans, portant le costume des paysannes de Saillé ; des bandeaux blonds encadraient son front, que le hâle n'avait pas terni ; des yeux bleus, malicieux et doux à la fois, éclairaient sa physionomie plus gracieuse que régulièrement belle : c'était une charmante petite Bretonne.

— C'est bien dommage, dit-elle gaiement, que je n'aie pu voir la figure de ce brave gentilhomme qui veut faire la guerre aux diables de la Bretagne et qui a peur d'un éclat de rire.

Et la jeune fille se mit à rire de plus belle à ce souvenir.

Puis, reprenant un panier qu'elle avait déposé à ses côtés, derrière la haie, où elle s'était blottie en entendant venir Olivier et Hector, elle s'enfuit en courant dans la direction d'un taillis voisin.

De retour au château, Olivier de Kéroulan traversa, pour se rendre à sa chambre, une longue galerie sur laquelle ouvraient les appartements du baron.

Le bruit confus de deux voix partant de cette direction frappa l'oreille du jeune homme ; quelques mots qu'il saisit le firent écouter avec attention.

M. de Charvignay s'entretenait avec l'un de ses domestiques, une sorte d'intendant nommé Jérôme, en qui le baron paraissait avoir une confiance absolue, si tant est qu'un homme de la



trempe de M. de Charvignay pût avoir confiance en quelqu'un.

— Il faut en finir, disait le baron, je te donne un mois, Jérôme, et si tu ne me secondes pas selon ta promesse, souviens-toi de Michel.

Olivier entendit le serviteur balbutier quelques mots de dévouement et de fidélité.

Que voulait dire le baron ? Olivier ne put le savoir, car un bruit qui se fit dans la pièce où s'entretenaient les deux interlocuteurs effraya Olivier, et, ne voulant pas être trouvé aux écoutes, il s'éloigna précipitamment.

En venant prendre possession du domaine de Kéroulan, M. de Charvignay avait fait maison nette, aussi Olivier, lors de son retour, avait vainement cherché, parmi les nombreux domestiques de son cousin, la figure connue, la figure aimée, d'un des vieux et fidèles serviteurs du comte Mériadec ! Ils avaient tous disparu. Mais, parmi les nouveaux, aucun, depuis les filles de chambre jusqu'aux garçons d'écurie, ne lui avait plus profondément déplu que maître Jé-

rôme, le confident ordinaire de M. le baron.

Dans sa précipitation à quitter la galerie, Olivier ne s'était pas aperçu qu'il s'était trompé de porte, et qu'au lieu de se diriger vers l'ancien appartement de madame Yolande, il avait pris par un passage conduisant à la chapelle. Mais Olivier continua d'avancer. Il n'était pas fâché de revoir cette chère petite chapelle de Kéroulan où, tout enfant, sa mère adoptive l'avait si souvent fait prier!

Après être demeuré quelques instants pieusement incliné sur le pavé où tant de Kéroulan s'étaient agenouillés avant lui, Olivier pénétra dans le sanctuaire et, ouvrant une porte masquée par l'autel, il pénétra dans le caveau funéraire de sa famille.

Une lampe, suspendue à la voûte, éclairait d'une lueur blafarde et douteuse les tombes de marbre ou de pierre où les Kéroulan dormaient dans l'attente du suprême réveil.

Qui donc prenait soin d'allumer chaque jour cette lampe funèbre? Telle fut la question que se posa Olivier.

· Était-ce le baron qui en donnait l'ordre ?

Nous pourrions l'affirmer sans crainte d'être taxée de mensonge, le baron n'avait pas une seule fois mis le pied dans ce lieu mortuaire et il n'avait jamais songé à remplir, à l'égard de son cousin, aucun de ces devoirs pieux que les morts attendent de nous.

Était-ce Reine Glénie qui venait prier sur la tombe de sa sœur de lait et qui entretenait cette lampe funèbre ?

Non, depuis la mort de Marguerite — Reine l'avait dit elle-même — elle n'avait point pénétré au château.

— Étrange mystère ! pensa Olivier.

Presque en face de la lampe, il y avait une tombe de marbre blanc : une croix la surmontait ; sur la croix brillait en lettres dorées cette simple inscription :

MARGUERITE DE KÉROULAN

DIX-SEPT ANS

PRIEZ POUR ELLE !

Olivier pria et pleura.

Près de ce monument, il y en avait un autre qui attira également l'attention du jeune homme. Il était en marbre noir et portait le nom de madame Yolande.

— Pauvre mère ! murmura-t-il, si elle du moins m'était restée, nous pleurerions ensemble ! Mais non, je suis seul demeuré vivant au milieu de ces tombes. Ici, Marguerite, là sa mère, puis tout là-bas, à la suite des Kéroulan ses aïeux, Mériadec, mon noble père adoptif !

La tête d'Olivier se pencha sur ses mains et il demeura longtemps prosterné. Quand il se releva, il remarqua avec surprise qu'au pied du mausolée de madame Yolande, il y avait un magnifique bouquet de fleurs des champs, cueillies du matin même ou de la veille tout au plus. Sans doute, la main invisible qui allumait la lampe funéraire l'avait déposé là. Olivier s'en approcha avec l'intention d'y enlever deux ou trois fleurettes qu'il voulait conserver comme un souvenir ; du milieu des fleurs tomba un petit papier

plié dont il se saisit avec un redoublement de surprise. Il y lut :

« Olivier, un ennemi en veut à ta vie ; tiens-toi sur tes gardes. »

— Folie ! se dit Olivier en froissant le papier dans ses mains, je n'ai pas d'ennemi.

Cependant, après une minute de réflexion et par respect pour le lieu où il avait trouvé ce mystérieux papier, il le serra précieusement.

— N'est-ce point le baron qui a voulu m'effrayer pour me forcer à quitter le château où ma présence le gêne beaucoup, sans nul doute ? se demanda le jeune marin en abandonnant la chapelle et reprenant le chemin de son appartement.

Mille pensées diverses se croisèrent dans son esprit ; et, en traversant la galorio, l'entretien du baron et de son serviteur lui revint en mémoire.

— Ma pauvre mère adoptive nous disait souvent que M. de Charvignay était capable de tout, pensa Olivier comme malgré lui.

Il renvoya cette idée comme mauvaise et y revint, poussé par une sorte de pressentiment qui

parlait au dedans de lui et se trouvait parfaitement d'accord avec l'avis de son mystérieux protecteur.

— La prudence est la mère de la sûreté, se dit-il en rentrant chez lui ; je ferai ce que me dit ce petit billet, je me tiendrai sur mes gardes. Mais, certes, je ne quitterai pas le domaine de mes pères ; je ne veux pas qu'il puisse être dit qu'un Kéroulan ait fui devant un ennemi peut-être imaginaire.

Si ce billet était une ruse du baron de Charvignay, il dut être fort désagréablement surpris lorsqu'il eut acquis la conviction qu'Olivier ne songeait nullement à quitter le château, où il lui eût été si doux de reprendre son premier rôle.

VI

,

LA CHAISE-AU-DIABLE

VI

LA CHAISE-AU-DIABLE

Onze heures sonnaient à l'horloge de la collégiale. Deux hommes sortirent du château par une porte dérobée et s'enfoncèrent dans la campagne.

— Jésus-Dieu ! que la nuit est noire ! monsieur le baron !

— As-tu déjà peur, poltron ?

— Peur ! non, certes, monsieur.

— Silence ! fit le baron en posant sa main sur le bras de son domestique Jérôme ; j'ai cru entendre du bruit.

— Bah ! repartit Jérôme qui voulait faire le brave à son tour, quelque fresaie qui remue dans ces ruines.

Ils passaient en ce moment devant la vieille tour des Jehan.

— Est-ce donc là que nous allons, monsieur ? demanda Jérôme avec un peu moins d'assurance.

— Non, c'est à la Chaise-au Diable.

— A la Chaise-au-Diable ! répéta Jérôme, à la Chaise-au-Diable, en plein minuit !

— Reste, maudit poltron, reste, j'irai seul. Mais je t'avertis que...

— Oh ! monsieur le baron, interrompit le domestique, je vous suivrais au bout du monde. Ne connaissez-vous pas le dévouement de votre fidèle serviteur ?

— Je te conseille de vanter ton dévouement et tes services, dit le baron en haussant les épaules ; en vérité, mon pauvre Jérôme, tu t'abuses étrangement. Ça, te souvient-il que je t'avais donné un mois ?...

Et tandis que M. de Charvignay faisait cette

question, Jérôme l'eût vu, s'il eût fait plus clair, darder sur lui un regard étrange, un regard à donner le frisson à tous ceux sur lesquels il se fixait.

— Je m'en souviens, sans doute, balbutia le domestique qui, s'il ne voyait pas le regard, comprenait la colère contenue sous ce peu de paroles ; mais il a la vie bien dure, monsieur le baron, oui, bien dure puisque...

— Plus bas, malheureux ! fit vivement M. de Charvignay ; les buissons ont des oreilles dans ce pays-ci !

— Chaque jour, reprit Jérôme à voix basse et avec un calme aussi parfait que s'il eût parlé de la chose la plus naturelle du monde, j'ai mis dans les boissons qui lui étaient destinées une dose de cette petite poudre blanche que vous m'avez confiée... — Et Jérôme se rengorgea. — Une dose suffisante pour quatre hommes, vous m'entendez bien?... — Et Jérôme eut un petit ricanement sinistre. — J'avais placé les bouteilles en question dans l'armoire du petit cabinet contigu à la biblio-

thèque, bien certain que personne n'irait les chercher là. Avant chaque repas, j'allais les prendre et je versais moi-même à boire à M. de Kéroulan. Ma foi ! c'est un gaillard fièrement bâti, ajouta Jérôme avec une sorte d'admiration, car après un mois d'un pareil traitement, il se porte mieux que vous et moi.

— C'est bien étrange, murmura à part lui M. de Charvignay.

— Sans doute, il est protégé par quelque grande puissance, dit Jérôme d'un ton sentencieux ; dans ce cas-là, il vaudrait mieux le laisser tranquillement vivre ; car, que sont nos faibles forces auprès de celles des êtres surnaturels ?

— Épargne-moi tes conseils, maître Jérôme ; obéis à mes ordres, c'est tout ce que je te demande.

Le baron et son serviteur s'engagèrent dans le petit sentier qui conduit, après plusieurs détours, à la Chaise-au-Diable.

— Ah ! monsieur le baron, s'écria Jérôme, nous passerons tout à l'heure devant l'Étang-du-

Diable ; j'eusse mieux aimé faire le grand tour.

— As-tu fini de me rompre la tête avec tes sottises frayeuses, imbécile ? Qu'a donc cet étang de si terrible ?

— Les Lavandières y viennent la nuit ! répliqua le domestique d'une voix étranglée par la peur.

— En vois-tu, des Lavandières, maître fou ?

Jérôme regarda autour de lui, et quoique les abords de l'étang fussent déserts, quoique ses eaux fussent parfaitement calmes, quoique l'on n'entendit aucun bruit, si ce n'est le murmure du vent dans le feuillage, il ne se rassura point.

Le baron entra le premier sous la voûte épaisse et ombreuse qui abrite le rocher où s'adosse la *Chaise-au-Diable* ; Jérôme le suivit en tremblant de tous ses membres.

M. de Charvignay n'était pas non plus fort rassuré, et le son de sa voix trahissait une émotion secrète.

Et, pourtant, il n'est guère possible de rêver un lieu plus agreste, plus paisible, plus délicieux que celui auquel les habitants de Guérande donnent

le nom de *Chaise-au-Diable*. Le bois ne s'étend pas en largeur, car, d'un côté, une ligne de co-teaux, de l'autre des talus couverts de genêts et de bruyères, lui forment deux sortes de barrières, mais en longueur, il se prolonge assez pour que l'œil ne voie pendant longtemps qu'un rideau de verdure qui finit enfin par s'ouvrir, pour laisser apercevoir un coin de l'horizon et le tapis vert et fleuri d'une prairie voisine.

— Monsieur le baron, voici là-bas la maison de Gothon la Maudite ; elle jette des sorts, savez-vous ?

M. de Charvignay feignit de ne pas entendre et continua d'avancer. Bientôt, il fut près du grand fauteuil de pierre où, selon la tradition bretonne, Satan vient, au coup de minuit, s'asseoir pour présider l'assemblée des démons.

— Jérôme, dit le baron désignant une bêche piquée en terre à quelques pas du fauteuil diabolique, il faut creuser en cet endroit et creuser jusqu'à ce que tu sentes quelque chose résister sous ta bêche.

— Il faut creuser là ? répéta Jérôme, jetant vers la *Chaise-au-Diable* un regard effaré ; et pourquoi faire, miséricorde ?

— Veux-tu, oui ou non, m'obéir ?

Pour toute réponse, Jérôme saisit la bêche d'un air désespéré et se mit à creuser.

— Écoute, reprit le baron de Charvignay après s'être assuré qu'ils étaient bien seuls, tu vas trouver à cette même place un coffret enfoui dans ce bois depuis plus de deux siècles ; ce coffret contient de merveilleuses richesses, de l'or en abondance et un couteau, un poignard plutôt, qui possède des vertus singulières, car il fut donné à Renaud II de Kéroulan par un magicien célèbre à l'époque. L'or sera pour toi si, au besoin, tu sais te servir du couteau.

Jérôme écoutait avec une épouvante croissante, il lui semblait que c'était sa propre poitrine qu'il était condamné à frapper avec ce couteau qui ne devait manquer aucune de ses victimes ! La sueur lui venait au front, et pourtant des frissons glacés couraient dans ses veines.

— Est-ce donc Gothon la Sorcière qui vous a révélé l'existence de ce précieux dépôt? demandait-il d'une voix faible.

— Peu t'importe! sache seulement que nul autre que moi n'en connaît l'existence.

Après ces mots, prononcés avec une superbe emphase, le baron s'assit sur un monticule voisin et attendit avec une fiévreuse impatience l'apparition du coffret.

Jérôme s'était mis à l'œuvre et il travaillait avec courage; la pensée d'avoir de l'or chassait ses terribles frayeurs.

— Eh bien? interrogea le baron avec inquiétude, car déjà une large ouverture était faite, et Jérôme ne sentait aucun corps dur sous sa bêche.

— Rien, monsieur le baron, répliqua le serviteur que le découragement commençait à gagner, c'est plus loin peut-être.

— Non, c'est là, j'en suis sûr. Continue, creuse encore, creuse plus avant; nous travaillerons jusqu'au jour, s'il le faut.

Minuit sonna à la collégiale.

Jérôme s'arrêta pour essuyer la sueur qui dé-coulait de son front et il se dépouilla de sa veste de travail.

— Courage, dit le baron, creuse toujours.

— Creuse ! creuse ! répéta une voix comme un écho lointain.

Le baron et son serviteur tressaillirent ; ils regardèrent autour d'eux : pas une ombre ne glissait sous les arbres.

Jérôme continua de fouiller la terre avec ardeur.

— Creuse ! dit encore la voix avec un moqueur éclat de rire.

— Monsieur le baron, entendez-vous?... Nous sommes perdus !

— Rassure-toi, dit M. de Charvignay, qui éprouvait le besoin de se rassurer lui-même ; on dit qu'il y a un écho très-fameux à la Chaise-au-Diable. Va toujours.

Jérôme reprit sa bêche ; mais ses mains trem-

blaient et ses dents claquaient, tant son épouvante était forte.

Tout à coup, une grande forme blanche se montra sur le sommet du fauteuil de Satan ; Jérôme tomba à la renverse ; le baron voulut fuir ; la frayeur le cloua à sa place.

— Vous voyez que vous n'êtes pas le seul à posséder le secret du précieux dépôt, monsieur de Charvignay, dit l'apparition en montrant un long poignard qui brilla dans ses doigts. Ne craignez-vous pas que l'une de vos victimes ne vienne un jour vous le plonger dans le cœur ?

Le fantôme écarta le voile blanc qui masquait son visage ; le baron recula, plein d'épouvante.

— C'est elle ! cria-t-il.

Et il tomba évanoui près de son serviteur.

Lorsqu'ils revinrent à eux, ils virent que le trou fait par Jérôme avait été comblé ; la terre fraîchement remuée indiquait seule l'endroit où il avait creusé.

— N'est-ce point un rêve ? se demandait le baron.

— Un rêve, monsieur ! Oh ! que non, ce n'est point un rêve ! Me croirez-vous une autre fois ? Je savais bien, moi, qu'il y avait des laveuses de nuit à l'Étang-du-Diable !

— Oh ! je l'ai bien reconnue, elle ! murmura M. de Charvignay avec un reste d'égarement. Éloignons-nous, nous n'avons plus rien à faire ici.

Cette fois, ils firent le grand tour : c'est-à-dire qu'après avoir gagné le faubourg Bizienne en traversant plusieurs prairies et un chemin de traverse, ils longèrent les remparts de Guérande et vinrent prendre le faubourg Saillé. Pour éviter de passer devant l'Étang-du-Diable, ils faisaient plus du double du chemin. Il était trois heures du matin lorsqu'ils s'arrêtèrent devant la grille du manoir.

— Monsieur le baron, voyez la singulière chose, dit Jérôme désignant du doigt une fenêtre du château, la croisée de mademoiselle est ouverte et il y a de la lumière dans sa chambre.

— La pauvre enfant s'est trouvée malade peut-être. Ah ! je cours...

Le baron rentra précipitamment au château et se dirigea vers la chambre de sa fille; vainement il essaya de l'ouvrir, le verrou était mis en dedans.

— Hélène ! cria-t-il, Hélène, ma chère enfant !

Aucune voix ne répondit.

— Hélène, dormez-vous ?

Même silence.

Après avoir frappé et appelé pendant une demi-heure, M. de Charvignay se décida à enfoncer la porte ; le bois en était légèrement vermoulu, il céda, et le malheureux père put entrer dans cet appartement où l'attendait la plus poignante des déceptions.

— Hélène ! Hélène ! appela-t-il encore.

Les rideaux du lit étaient fermés, il les ouvrit frénétiquement : le lit était défait et vide.

La chambre à coucher était déserte, le cabinet de toilette l'était aussi.

— Elle s'est enfuie ! murmura l'infortuné père avec un large sanglot, enfuie, ma fille, mon Hélène ! Oh ! c'est à en mourir !

Le baron parcourut tout le château en appelant

Hélène ; il était désespéré, il était fou : sa fille, le plus aimé de ses enfants !

— Hector, dit-il en venant secouer rudement le chevalier qui dormait d'un profond sommeil, levez-vous à l'instant... Votre sœur... notre Hélène n'est plus au château... ne perdez pas de temps, mon fils, je vous en conjure!... la malheureuse s'est enfuie, ou plutôt, oh ! c'est cela ! je pressens un guet-apens terrible.

— Ma sœur?... qu'y a-t-il ? que dites-vous?... fit Hector qui était à moitié endormi et qui ne comprenait rien aux phrases rompues du baron.

Ce dernier se remit un peu de sa violente émotion et lui répéta la triste nouvelle ; Hector, tout à fait réveillé, se dressa sur son lit et fixa sur son père un regard atterré.

— Elle s'est enfuie ! dites-vous. Oh ! malheur, trois fois malheur sur nous !

— Non, oh ! non, elle n'aurait pas abandonné son vieux père, ne le croyez pas, Hector ! Vous connaissez son cœur, vous connaissez ses prin-

cipes sévères ; sa pauvre mère avait pris tant de soins pour former son âme au bien !

Et, comme s'il eût senti que les paroles qu'il venait de prononcer étaient un blâme qu'il s'adressait à lui-même, le baron changea de couleur et eut dans sa voix un léger tremblement.

— Nous avons des ennemis, Hector, reprit-il après un moment de silence ; ils savent qu'au monde je n'ai rien de plus cher que mes enfants et c'est en torturant ma tendresse qu'ils cherchent à me prouver leur haine ; je ne craindrais pas d'affirmer par serment que notre Hélène est au pouvoir de ces ennemis implacables.

En ce moment, le bruit d'un éclat de rire tout plein d'une sanglante ironie se fit entendre à quelque distance.

— Qu'est-ce ? dit Hector en regardant son père dont les traits venaient une fois encore de subir une altération profonde.

— Quelqu'un de nos serviteurs qui fait un joyeux rêve : ne vous inquiétez pas. Faites vos apprêts et partez. Peut-être serez-vous assez heu-

reux pour trouver quelques traces de votre sœur ou pour nous la ramener. Adieu, mon fils.

Hector, pendant cet entretien, s'était habillé à la hâte ; il se rendit chez Olivier qui, déjà levé, mettait de l'ordre dans quelques papiers.

— Mon cher cousin, pardonnez-moi ma visite si matinale, dit Hector en tendant la main à l'officier de marine, mais je viens vous faire mes adieux.

— Vous partez, monsieur le chevalier, retournez-vous à Paris ?

— Oh ! non ! mon père vient de me charger d'une mission importante qui me tiendra peut-être longtemps éloigné de Kéroulan, je vous supplie, mon cher comte, de me remplacer près de mon père, car ma sœur est souffrante, et il serait bien isolé, sans votre compagnie.

— Il suffit, répliqua Olivier, qui ne voulait faire aucune promesse.

— Adieu, cher comte.

— Au revoir, chevalier.

Les deux jeunes gens échangèrent un serrement

de mains et se séparèrent. Hector courut dire à son père d'espérer, et quitta le château.

Le même jour le bruit courut à Kéroulan et à Guérande que mademoiselle de Charvignay était fort malade. Beaucoup de gens la plaignirent, car si Hélène se montrait un peu hautaine, on savait cependant qu'elle ne repoussait ni la prière du pauvre, ni celle de l'orphelin; il y eut quelques voix qui affirmèrent — dans quel lieu ne se trouvent donc pas des langues mauvaises? — que mademoiselle de Charvignay n'était plus à Kéroulan.

Qui donc avait le premier assuré ce fait? Vous le devinez, c'était maître Jérôme, Jérôme, le discret, le dévoué serviteur!

VII

LES LAVEUSES DE NUIT

VII

LES LAVEUSES DE NUIT

Il y avait quatre ou cinq jours qu'Hector de Charvignay avait quitté le château; le baron ne le voyant pas revenir était plongé dans une tristesse mortelle; ses nuits se passaient sans sommeil, ses jours étaient torturés par l'angoisse et la douleur.

Le cinquième jour, vers dix heures du soir, le baron venait de regagner ses appartements; fatigué outre mesure et des nuits d'insomnie et des journées passées dans les pleurs, il cherchait à trouver un peu de repos, à défaut du sommeil qui

lui eût été pourtant si nécessaire, quand il fut tenu forcément éveillé par les accents d'une voix mélancolique et pure qui chantait non loin le refrain plaintif d'une chanson du pays.

— Encore ! murmura le baron en s'ensevelissant sous ses couvertures comme s'il eût espéré fuir ces accents qui devenaient plus distincts à mesure qu'ils se rapprochaient. Entendrai-je toujours cette voix qui ravive tous mes remords ?

— Tu dors, baron de Charvignay, cria la voix si douce tout à l'heure et maintenant menaçante et terrible, tu dors et ta fille pleure !

— Ma fille ! s'écria-t-il malgré lui.

— Ta fille qui t'a été ravie et que tu ne reverras jamais peut-être. C'est là une juste punition de tes crimes, auxquels tu ne songes pas à mettre un terme. Ne cherches-tu pas chaque jour à te défaire d'un noble et digne jeune homme qui ne t'a fait d'autre mal que de partager avec toi son pain, sa demeure, sa fortune ? N'est-ce pas dans l'intention de le faire périr que, surmontant tes terreurs, tu es allé à minuit chercher le poignard dont je ne

sais quel parchemin t'avait révélé l'existence? Mais d'autres que toi connaissent ce précieux secret et l'arme du magicien est entre les mains d'une de tes victimes. Cette victime, ai-je besoin de te la nommer? Ne sais-tu pas qu'elle se trouve parmi les Laveuses de nuit de l'Étang-du-Diable? Ne sais-tu pas qu'elle a juré de se venger quand l'heure en serait venue?

— Ma fille, ma fille! Rendez-moi ma fille!

— Rends à Olivier les biens enfouis dans la cachette secrète; abandonne le toit de ses ancêtres, fuis bien loin de ce pays en jurant de respecter à jamais les jours du dernier Kéroulan; à ce prix, tu la reverras, ton Hélène. Seulement, elle sera pauvre, elle n'aura ni position ni honneurs, mais si elle a la vie sauve, que peux-tu désirer de plus?... Ah! je sais, je sais quel est ton vœu secret. Baron de Charvignay, retiens bien les paroles de celle qui ne t'a jamais trompé! Entre ta fille et Olivier, il y a un abîme; Hélène de Charvignay ne sera jamais comtesse de Kéroulan. Au lieu de te bercer d'illusions chimériques, accepte

mes conditions. Veux-tu donc que ton Hélène, dont tu es si fier et qui est aujourd'hui au pouvoir des Lavandières, soit, elle aussi, condamnée à laver éternellement son suaire à l'Étang-du-Diable ?

Le baron se sentit frissonner jusqu'à la moelle des os ; il ne répondit pas.

La voix recommença sa triste chanson, elle s'éloigna peu à peu ; bientôt on ne l'entendit plus que comme un murmure, puis elle s'éteignit tout à fait.

— Ma fille ! ma pauvre fille ! répétait M. de Charvignay en proie au plus navrant désespoir, qu'est-elle devenue ? Qu'en a-t-on fait ? Chère enfant, elle appelle à son secours et son père est forcé de rester sourd à sa voix. Ah ! mon Hélène bien-aimée, si ton père fut coupable, il est encore plus malheureux !

Le baron cacha sa tête dans ses mains et il pleura. Il pleura, lui l'être insensible par excellence, il pleura sa fille pour laquelle il eût donné

mille fois sa vie parce que c'était là sa seule affection !

Olivier avait été, lui aussi, réveillé par les accents de la voix mystérieuse qui, selon le dire des gens du manoir, *n'appartenait à personne*. Il s'était levé, et, engagé par la beauté de la nuit, il était sorti du château, heureux de pouvoir échapper à des visions importunes.

La campagne était solitaire et déserte, le silence n'était interrompu que par des coups de battoir qui se répercutaient au loin.

Machinalement, Olivier prit le chemin de l'Étang-du-Diable.

On les disait profondément méchantes, les Lavandières, mais comment Marguerite, autrefois si aimante et si douce, aurait-elle pu cesser d'être bonne ? Non, même parmi ces créatures si redoutables au paysan breton, si terribles pour les voyageurs égarés qui tombent dans leur repaire, Marguerite devait avoir conservé son aimable caractère, elle devait être bonne toujours, pauvre Marguerite !...

Olivier approchait de l'Étang-du-Diable et les coups de baltoir se faisaient entendre de plus en plus distincts : c'était bien de là qu'ils partaient. Bientôt, à travers les branchages du petit sentier, il vit les étoiles scintiller dans l'eau et quelque chose de blanc penché sur le lavoir. Était-ce Marguerite ?

Olivier s'arrêta, le cœur lui battait avec force ; il ne se sentait plus le courage d'avancer.

Pourtant, ayant repris un peu de calme, il fit quelques pas encore et se trouva à l'entrée de l'étang. Soit que la Lavandière ne l'aperçût pas, soit qu'elle feignît de ne pas le voir, elle continua de savonner avec ardeur, sans prendre garde à sa présence.

— Marguerite ! cria-t-il d'une voix si forte que tous les échos du bois en tressaillirent.

La Lavandière poussa un cri d'effroi et s'enfuit. Mais, quelque précipitation qu'elle eût mis à s'éloigner, Olivier avait eu le temps de voir son visage ; ce n'était point Marguerite. Marguerite avait une couronne de blonds cheveux ; de lon-

gues tresses noires encadraient les joues de celle-ci.

— Que je suis enfant ! se dit-il ; ne sais-je pas que ma pauvre Marguerite est morte et que les morts ne quittent pas leur tombe !

Marguerite ma mie
A de bien blonds cheveux...

chanta, en ce moment, une voix douce et peu éloignée.

— Mon Dieu ! comme c'est bien là sa voix, murmura Olivier en joignant les mains.

— Renée ! Renée ! Alix ! cria-t-on par trois fois.

Puis une forme blanche glissa, légère, entre les arbres du sentier. Olivier crut voir un objet briller dans sa main.

L'apparition s'arrêta à l'entrée de la Chaise-au-Diable et attendit.

Olivier attendait, lui aussi ; il semblait qu'une main invisible le clouât au milieu de ce sentier.

Un bruit de feuilles froissées se fit entendre et deux ombres sortirent du bois.

— Nous voici, sœur, dirent-elles.

— Marguerite ! murmura Olivier, c'est Marguerite.

— Regardez, dit la première apparition en montrant l'objet qu'elle tenait dans ses mains, et partagez ma joie, mes sœurs, c'est la clef du trésor.

— Mon Dieu ! pensa encore Olivier, mais celle-là aussi a sa voix ; laquelle est donc Marguerite ?

Olivier n'avait pas peur, et pourtant il était pâle et la sueur perlait sur son front.

— La clef du trésor ! répétèrent les deux ombres ; mais le trésor où est-il ? C'est là ce qu'il nous importe de savoir.

— Oh ! ne craignez rien, mes sœurs, nous le trouverons quand nous devrions passer les nuits à le chercher.

— Nous avons mis près de trois ans à trouver cette clef, ma sœur.

— Et quand nous en mettrions quatre pour découvrir le lieu où est enfoui le trésor, regret-

terais-tu l'emploi de ton temps si l'élévation de la maison de Kéroulan est à ce prix, dis, Alix?

— Qu'entends-je? se dit Olivier; oh! je fais un rêve!

— Vous savez, mes sœurs, reprit le premier fantôme, que le comte Renaud V de Kéroulan, grand-père du comte Mériadec, avait enfoui de l'or et des pierreries en quantité dans une cachette connue de lui seul; mais vous ignorez de quelle manière j'ai appris l'existence de ce trésor : écoutez-donc ce que je vais dire.

« Le comte Renaud de Kéroulan n'avait qu'un fils, et ce fils il l'avait donné au roi. Pendant que ce jeune homme était à l'armée, le vieillard tomba dangereusement malade, et se voyant près de mourir, il se fit apporter une feuille de parchemin sur laquelle il écrivit son testament. Dans ce testament, il disait le lieu où il avait enfoui une grande partie de ses richesses, et à quel chiffre énorme elles montaient. Il confia ses volontés dernières au chapelain du château et mourut en bénissant son fils absent.

« Quand celui-ci revint, le vieux prêtre était mort aussi. Parmi ses papiers on en trouva un qui apprenait la remise que le comte Renaud lui avait faite de son testament ; quant au testament, il fut impossible de le retrouver. Qu'était-il devenu ?

« Nul ne pourrait le dire ; ce qui est bien certain, c'est qu'aucun des Kéroulan n'a eu connaissance du trésor.

— Comment donc sais-tu, toi, qu'il y en a un ?

— Je vais te le dire. Une nuit, — il y a trois ans de cela, — je pénétrai dans la bibliothèque du château avec l'intention d'y choisir quelques livres. Je me trouvai soudain en présence de M. de Charvignay, lequel était étendu sur un fauteuil et dormait profondément. Une de ses mains s'appuyait sur une table où se trouvait une grande confusion de papiers et de livres. Je m'avançai, et, à la clarté de la lune qui brillait à travers la grande fenêtre, je distinguai parmi les papiers épars un morceau de parchemin dont je

me saisis vivement, guidée par je ne sais quel instinct. Je m'approchai de la fenêtre et j'essayai de déchiffrer les caractères de ce fragment qui me semblait fort ancien. A peine eus-je jeté les yeux sur les premières lignes qu'un cri de bonheur s'échappa de mes lèvres : c'était le testament du comte Renaud !

— Entre les mains du baron de Charvignay, juste ciel !

— Mais puisque tu as eu ce testament en ta possession, comment se fait-il que tu ignores la cache secrète ?

— Oh ! rien de plus simple à expliquer ; sans doute quelque étincelle était tombée de la bougie — éteinte alors — du baron sur les papiers épars devant lui, car de la feuille dont je m'étais emparée avec tant d'ardeur, il ne restait rien qui pût m'intéresser ; c'est-à-dire que j'appris bien l'existence du trésor, mais nullement le lieu où il se trouvait ; le reste du testament avait été brûlé.

— Oh ! malheur ! malheur ! s'écrièrent les deux autres voix avec un accent si lugubre qu'Olivier.

fort intéressé par cet entretien, se sentit frissonner jusqu'au fond de l'âme.

— Pourtant ce parchemin seul était brûlé. Peut-être le baron s'était-il réveillé à temps pour arrêter l'incendie de ses papiers et s'était-il rendormi ensuite.

— Ou peut-être avait-il mis lui-même le feu au testament de crainte que quelqu'un ne le vît.

— Peut-être ! Ce qui est certain, c'est que ce Charvignay qui a déjà tant fait de mal à Kéroulan et qui lui en fera encore, je le crains, possède le secret du trésor, et que ce trésor il le dérobera si le comte Olivier le chasse un jour du château. Un autre malheur menace le dernier Kéroulan.

— Oh ! il y a bien des malheurs qui le menacent, le pauvre jeune homme !

Les trois ombres se parlèrent quelques minutes à voix basse. Olivier eut beau prêter l'oreille, il ne recueillit aucun son.

Mais l'un des fantômes blancs s'agita tout à coup et prononça ces paroles d'une voix sourde :

— L'heure de la vengeance est proche.

— Paix, Renée, ne parlons pas de vengeance. Et, d'ailleurs, tu t'es cruellement vengée déjà.

— Cruellement, dis-tu? Mais cet homme a voulu faire périr Olivier, mais il a allumé l'incendie...

— Chut! interrompit vivement la douce voix qui vibrait si harmonieusement à l'oreille d'Olivier. Je le crois, mes sœurs, oh! oui, je le crois, car je ne sais quel pressentiment dit à mon âme : Kéroulan va revivre et, grâce à cette précieuse clef, son règne sera plus beau que jamais. Cette clef avait sans doute été donnée au chapelain avec le testament et perdue avec lui. Je l'ai trouvée, à l'instant même, sur le seuil de la bibliothèque. Je suppose qu'ordinairement le baron la portait sur lui, et qu'il la déposait sous son chevet pendant la nuit. Aujourd'hui, elle sera tombée de ses vêtements et il aura oublié de la placer à l'endroit accoutumé; Dieu l'a permis ainsi pour qu'elle pût arriver dans nos mains. Il faut dire aussi que ce malheureux est comme fou de désespoir depuis

que sa fille, son Hélène dont il a tant d'orgueil, est au pouvoir des méchantes Lavandières !

— Qu'il prenne garde d'y tomber lui aussi, et surtout qu'il ne s'avise plus de venir à la Chaise-au-Diable déterrer des trésors. Oh ! si je l'avais vu !... Il aurait tordu à en mourir l'un de nos grands linceuls.

— Renée, Renée, que tu es méchante ! Va, ta place est bien parmi les Laveuses de l'Étang-du-Diable !

— Que je meure si je comprends quelque chose à tout ceci, se disait Olivier. Jusqu'à ce jour, j'ai toujours traité de fable absurde les fantômes et les Lavandières, en existe-t-il donc réellement?... Et si l'une d'elles n'était pas Marguerite, s'intéresseraient-elles tant à ma famille, à moi-même ? Il y a là-dessous un mystère, un mystère que je découvrirai, foi de Kéroulan.

Les trois ombres blanches qui, jusqu'alors, étaient demeurées cachées derrière les saules qui bordaient le lavoir, s'approchèrent tout à fait de l'Étang : chacune d'elles prit un lavoir en main.

C'étaient donc bien des Lavandières : mais laquelle était Marguerite, la blonde, la douce Marguerite?

La lune qui s'était cachée sous un nuage, reparut plus brillante ; ses rayons tombèrent d'aplomb sur la figure d'une des Laveuses de Nuit. Olivier poussa un cri et s'élança les bras tendus.

— Marguerite ! Marguerite ! proféra-t-il.

Les trois fantômes répondirent par un grand cri.

En deux bonds, le jeune homme fut à la place où il avait vu les Lavandières, mais il n'y avait plus rien que leurs battoirs et un suaire.

Olivier se frappa le front à plusieurs reprises.

— Sûrement je deviendrai fou ! s'écria-t-il, elles étaient là, j'en suis sûr. D'ailleurs, n'ai-je pas entendu leur long entretien ? Par où ont-elles pu disparaître et si vite ?

Il reprit, rêveur, le chemir du château. Vingt fois il se retourna, croyant voir derrière lui l'ombre de Marguerite.

C'est qu'une voix pure et mélodieuse le suivait en chantant tout au long une touchante ballade

que lui-même il avait apprise à Marguerite et que tous deux ils savaient seuls au pays, il en était certain.

Cependant devant lui, autour de lui, la campagne était déserte.

Quand Olivier, brisé d'émotion, rentra chez lui, il entendit comme les accords mourants d'une harpe, et les dernières paroles de la ballade vibrèrent à son oreille.

Il parcourut deux ou trois chambres voisines. Elles étaient silencieuses et désertes. Olivier était Breton; il ne douta plus que toutes ces visions ne fussent des visions fantastiques.

Il se mit à genoux et, comme il n'avait oublié aucune des croyances de son enfance, il pria pour les âmes en peine qui errent dans les landes et sur les grèves bretonnes. Il se sentit plus calme après avoir prié.

VIII

LES TERREURS. DE RINETTE

VIII

LES TERREURS DE RINETTE

Il pouvait être huit heures du soir. Reine Glénic, assise sur le bord de la petite rivière de Marguerite, effeuillait tristement un bouquet de fleurs des champs que Drio Mervan avait cueillies pour elle en revenant de son travail.

— Que devient donc M. Olivier, se disait la jeune fille, on ne le voit plus ; serait-ce vrai ce que l'on dit, qu'avant six mois d'ici il sera le mari de mademoiselle Hélène ?

— N'accuse pas Olivier, dit une voix derrière la jeune fille ; il est malade, bien malade.

Reine se retourna vivement.

Une femme au visage pâle et mélancolique se tenait à quelques pas d'elle, appuyée contre un saule.

— Oh ! notre demoiselle, est-ce bien vous ? s'écria Reine, la voix pleine de larmes, oh ! oui, e vous reconnais, quoique vous soyez bien changée !... Ne fuyez pas ! Je n'ai pas peur... j'ai tant désiré vous revoir !..

— Me revoir, pauvre Rinette !... Ne sais-tu pas que je ne suis plus la jeune fille folle et rieuse des beaux jours ; n'as-tu pas ouï dire que Marguerite de Kéroulan était maintenant parmi les Laveuses de nuit de l'Étang-du-Diable ?

— Vous n'êtes plus bonne comme par le passé, notre demoiselle ! s'écria Reine à travers un sanglot. Oh ! mon Dieu, je ne puis pas le croire !

La Laveuse de nuit secoua tristement la tête.

— Ne sais-tu pas que les Lavandières sont toutes méchantes, Rinette ?

— Toutes, mais pas vous, mademoiselle Marguerite... oh ! non, c'est impossible ! Mais pour-

quoi n'êtes-vous pas venue plus tôt voir votre rivière? Vous aviez donc oublié la promesse faite à votre pauvre petite Rinette?

— Quelle idée, Reine! Marguerite n'oublie rien, crois-le bien, mais elle n'est plus la maîtresse de ses actions. Écoute, Rinette, veux-tu être dévouée à Marguerite morte comme tu l'étais à Marguerite vivante?

— Morte! morte! elle est morte! fit Reine pleurant plus fort.

— Réponds bien vite à ma question, Reine, reprit la Lavandière avec un peu d'impatience, je n'ai pas de temps à perdre, ma fille.

Reine essuya ses yeux et assura sa voix :

— Parlez, notre demoiselle, que faut-il que je fasse?

— Avant tout, consentirais-tu à abandonner tes parents?

— Abandonner mes parents! Que dites-vous donc là, mademoiselle?

— Rassure-toi, ce ne serait pas pour toujours; avant un mois peut-être, tu leur serais rendue.

— Mais, mademoiselle, le père Glénic croira que je l'ai abandonné et il en deviendra fou, lui qui aime tant sa petite Rinette.

— Sois tranquille, je me charge de le rassurer à ton sujet.

— Oui-dà, notre demoiselle, et que lui direz-vous, s'il vous plaît ?

— Que par ton absence, tu travailles au bonheur des Kéroulan. Veux-tu, oui ou non, Rinette ?

— Sans doute, mademoiselle, car je n'ai jamais su que vous obéir.

Mais Reine ajouta en elle-même :

— Mon Dieu ! comme mademoiselle Marguerite est changée ! elle ne paraît plus douce comme autrefois ; elle me ferait peur si je ne l'aimais pas autant.

La Laveuse de Nuit s'approcha de Reine un bandeau à la main et le lui mit sur les yeux.

— Doux Jésus ! notre demoiselle, pourquoi voulez-vous m'empêcher de voir ?

— Parce qu'il est important que tu ne saches

pas où je vais te conduire. Ne crains rien, je ne te ferai pas de mal. Donne-moi la main.

Rinette obéit à contre-cœur ; elle se sentit frissonner de la tête aux pieds sous la pression du fantôme. De la main qu'elle avait de libre, elle fit un signe de croix.

— Où va-t-elle me conduire, sainte Vierge !... Ah ! mon père avait raison de dire que c'est mal aux vivants de chercher à voir les morts et que ça porte malheur, surtout que mademoiselle Marguerite est Lavandière... Pauvre chère demoiselle !

Rinette ne voyait pas, mais elle comprit que son étrange compagne lui faisait descendre un escalier ; l'escalier descendu, elles marchèrent longtemps sans proférer une parole. Rinette tremblait d'épouvante et priait tout bas sa patronne de la protéger.

Soudain son bandeau, mal attaché, se dénoua et tomba ; la jeune fille poussa un cri de terreur et cacha sa figure dans ses mains.

— Où suis-je, sainte Vierge ! s'écria-t-elle. Oh ! c'est horrible ! horrible !

— Que tu es enfant, Rinette ! Ne t'ai-je pas dit que tu n'avais rien à craindre ?

Reine avait vu à la lueur d'un flambeau que portait la Lavandière un couloir souterrain d'une longueur effrayante. Elle se croyait à l'entrée de l'empire des morts.

La Laveuse éteignit son flambeau, mais les ténèbres paraissant encore plus horribles à la pauvre Rinette, elle ralluma son flambeau et lui rebanda les yeux.

— Allons, nous voici arrivées, arrêtons-nous ici un instant, dit la Laveuse de nuit après un quart d'heure de marche qui avait semblé un siècle à Reine Glénic.

La Lavandière frappa plusieurs fois dans ses mains et chaque coup retentit comme le tintement d'un glas funèbre au fond du cœur de Rinette. Il semblait à la pauvre fille qu'on la conduisait à la mort.

Le bruit d'une porte qui s'ouvrit bruyamment près d'elle redoubla ses frayeurs.

— Est-ce toi, sœur ? cria une voix. Pourquoi

avoir tant tardé? L'heure approche où les Korrigans danseront devant les sentiers et où les Lavandières laveront leurs linceuls à l'eau des fontaines.

— Sainte Vierge! je meurs de peur! fit Rinette d'une voix étouffée.

Un rire bruyant et sardonique arrêta la parole sur les lèvres de la malheureuse enfant qui ne put que tomber à genoux comme pour demander grâce.

— Oh! mademoiselle Marguerite, dit-elle lorsqu'elle put enfin parler, en joignant ses mains suppliantes; en souvenir de l'amitié que vous portiez jadis à votre pauvre petite sœur de lait, épargnez-la, ne lui faites ni mal, ni peur.

— Mon enfant, calme-toi, répliqua une voix bien douce, Marguerite t'aime toujours, et elle ne permettrait pas que l'on te fit aucun mal.

— Chère petite demoiselle, voilà bien votre voix doucerette que j'aimais tant dans nos beaux jours!

— Prends garde, prends garde, Reine, nous gravissons un escalier haut et incommode.

Reine, soutenue par sa compagne, monta soixante degrés tout d'une haleine.

— Que c'est haut ! sainte Vierge ! soupira Rinette, ce n'est pas au paradis, pourtant, que vous me conduisez, notre demoiselle !

— Chut ! répliqua la Lavandière, on ne parle pas si haut ici. Rinette, ajouta-t-elle, jure que tu ne révéleras rien de ce que tu as vu et entendu à la personne que tu vas voir.

— Ah ! c'est bien facile de vous obéir, mademoiselle, je ne dirai rien.

— Quand tu seras au milieu de la chambre dont je touche la porte, tu ôteras ton bandeau, mais je désire que tu ne le fasses pas auparavant.

IX

LA PRISONNIÈRE

IX

LA PRISONNIÈRE

Qu'on se figure la surprise de Rinette lorsqu'elle ôta son bandeau. Elle se trouvait dans une vaste pièce hermétiquement fermée à laquelle on ne voyait d'autre ouverture que la porte par où elle était entrée.

Une lampe suspendue au plafond répandait une vive lumière dans l'appartement. Une jeune et belle personne était tristement assise sur une bergère de velours ; une petite paysanne, à la mine éveillée, se tenait à ses côtés ; du reste, il n'y avait ni fantôme ni Lavandière.

— Seigneur Jésus! s'écria Reine qui tombait de surprise en surprise, c'est mademoiselle de Charvignay et Ermèle!

Ermèle était la nièce de Gothon la Maudite, une jeune et jolie fille aux yeux et aux cheveux noirs, recueillie par la sorcière à la mort de ses parents. Autant on détestait la tante, autant on aimait la nièce : elle était peu communicative, mais elle était si charitable et si bonne! Il y avait trois ans qu'elle habitait la Chaise-au-Diable, et les gens de Guérande disaient que bien qu'elle eût peu d'argent à sa disposition, — Gothon était si avare! — il eût été impossible de compter les bienfaits que la douce enfant avait répandus dans le pays; aussi comme on la plaignait d'être la nièce d'une aussi méchante créature que Gothon la Maudite!

— Qu'est devenue mademoiselle Marguerite? demanda Reine en regardant de tous côtés.

— Mademoiselle Marguerite! que veux-tu dire, Reine! s'écria Ermèle; tu perds la tête, ma petite; il n'y a jamais eu de demoiselle Marguerite ici.

— Eh ! si fait, puisqu'elle est entrée avec moi.

— Mademoiselle Hélène, dites-lui donc qu'elle ne sait ce qu'elle dit. C'est moi qui t'ai amenée ici, ma pauvre Reine, ajouta Ermèle en riant.

Reine Glénic haussa les épaules avec impatience.

— Ressembles-tu à mademoiselle, toi, dit-elle, avec tes cheveux tout noirs. Tu es bien vivante, toi, d'ailleurs.

— Je l'espère du moins, répliqua Ermèle en partant d'un grand éclat de rire. Tiens, ajouta en se levant, la nièce de la sorcière, prends ma place ici et file, si tu veux, cette quenouille. Je te recommande mademoiselle, amuse-la, distrais-la, tu n'es ici que pour cela. Mais garde ta langue, ajouta-t-elle en se penchant à l'oreille de la jeune fille.

Ermèle fit une profonde révérence à Hélène et sortit. Les deux prisonnières l'entendirent tirer les verrous et s'éloigner à la hâte.

Reine Glénic n'aimait pas mademoiselle de Charvignay qui, disait-elle, avait pris la place de

sa chère sœur de lait; néanmoins, elle fut touchée de la profonde tristesse répandue sur les traits de la jeune fille

— Sainte Vierge, c'est-y bien vous que je vois là, mademoiselle! Que faites-vous ici?

— Vous le voyez, répondit Hélène avec un mélancolique sourire, je suis prisonnière.

— Prisonnière! vous, mademoiselle de Charvignay? Comment ça peut-il se faire? Prisonnière de qui? d'Ermèle?

— Je l'ignore, répondit sèchement Hélène, vous qui êtes chargée de me garder, vous devez le savoir.

— Moi? Ah! bien oui, est-ce que je sais quelque chose? On m'amène ici les yeux bandés sans me dire de quoi il retourne; je crois être conduite par une chère petite demoiselle que j'aimais de tout cœur, et puis voici qu'elle a disparu je ne sais comment, et que je vous trouve dans cette grande chambre avec Ermèle, et, bien sûr, je ne m'attendais point à vous rencontrer là toutes les deux.

— Mais vous êtes venue avec Ermèle. ma pauvre Reine!

— Pas possible?

— Rien n'est plus vrai.

— Eh bien! mademoiselle, vous pouvez dire sûrement que j'ai perdu la raison pendant deux heures; et en vérité je me demande maintenant encore si je l'ai retrouvée.

— Que trop, ma pauvre enfant.

— Ça, mademoiselle, fait-il toujours nuit ici?

— Depuis huit jours que j'y suis, je n'ai pas encore vu le soleil. Ne remarquez-vous pas qu'il n'y a point de fenêtre et que nous ne recevons l'air que par ce petit soupirail auquel ni vous ni moi nous ne pourrions atteindre. Ah! c'est un bien triste séjour!... Et pourtant cette réclusion n'est rien comparée à l'inquiétude où je suis au sujet de mon père.

— Je l'ai aperçu hier qui entrait à Guérande, il se porte bien, mademoiselle. C'est notre monsieur qui est malade.

— Qui cela, Reine?

— Tiens ! Eh bien ! monsieur Olivier, donc !

— Monsieur de Kéroulan ! Il est malade, dites-vous, et qu'a-t-il ?

— Je n'en sais rien, mais il guérira bien, allez ! Quand le bruit courut, il y a quatre ans qu'il était mort en mer, il y en avait beaucoup qui refusèrent de le croire, parce qu'ils disaient comme ça que Kéroulan ne pouvait pas finir ainsi tout d'un coup. Dame, c'est qu'ils sont fièrement aimés ici les Kéroulan ! Mais faites excuse, mademoiselle, voudriez-vous bien me dire qui vous a amenée dans cette grande salle qui a quasiment l'air d'un tombeau ?

— Je ne le sais pas, répondit en souriant la jeune fille, et en vérité, si je n'avais la certitude d'être éveillée, je croirais comme vous tout à l'heure que je rêve encore. Un soir, je m'étais couchée très-souffrante d'une violente migraine, et, bien que j'eusse grand besoin de sommeil, la douleur me tenait éveillée. Il me sembla entendre un léger bruit dans le cabinet de toilette voisin de ma chambre à coucher ; pensant que c'était quelque

souris qui cherchait une bonne aubaine qu'elle ne trouverait point dans ces parages, je m'occupai peu de cet incident et réussis enfin à m'endormir. Une commotion violente me réveilla. Jugez de mon étonnement, de mon effroi ! j'avais un bandeau sur les yeux et j'étais sur un cheval où deux bras vigoureux me retenaient assise.

« J'eus beau pousser des cris, me défendre, appeler au secours, tout fut inutile, un second bandeau fut fixé sur ma bouche pour étouffer mes plaintes, et comme l'être qui me conduisait et que je ne pus voir était le plus fort, ma résistance ne servit qu'à augmenter ma fatigue. On me conduisit ici, où, épuisée, presque mourante, je me laissai tomber sur cette bergère, que j'inondai de mes larmes. Mon bandeau était tombé, cependant je ne voyais rien, car cette lampe n'était pas allumée encore, mais j'avais trop de chagrin pour songer à m'effrayer des ténèbres ; je n'avais qu'une idée : la douleur de mon père en ne voyant plus sa fille chérie accourir près de lui à son réveil !... »

Hélène s'arrêta pendant un instant pour reprendre haleine. Reine l'écoutait, frémissante d'impatience et d'indignation.

— Bientôt l'unique porte de ma prison s'ouvrit : Ermèle, que je connaissais déjà, entra un flambeau à la main ; elle alluma la lampe et vint en souriant s'asseoir à mes pieds. Depuis ma réclusion, je n'avais encore vu qu'elle seule ; elle m'apportait mes repas et me tenait compagnie, mais, comme elle s'absente souvent, mes ennemis inconnus ont voulu me donner une autre gardienne et, je ne sais pourquoi, ils ont jeté les yeux sur vous.

— Dame, ni moi non plus, je n'en sais rien, mademoiselle, répliqua Reine en réfléchissant, je vous assure que je n'en sais rien du tout et que pour rien au monde je ne voudrais vous faire du mal. Faut-il, mon Dieu, qu'il y ait au monde de si méchantes gens !... Enfermer une jeune fille comme vous dans une aussi triste prison qui n'est pas vilaine, si vous voulez, mais où l'on ne voit pas un petit brin de jour, c'est une abominable action.

Mais, mademoiselle, il ne faut pas vous décourager, ajouta la petite paysanne avec une vivacité qui fit sourire Hélène, Notre-Dame et le grand saint Aubin, qui sont les patrons du pays, arrangeront bien tout pour le mieux.

On était dans une cruelle inquiétude chez le père Mervan, l'oncle de Rinette ; il était plus de onze heures et la jeune fille n'était point encore rentrée.

— Où-peut-elle s'être attardée comme ça, cette enfant ! répétait à toute minute le bonhomme Mervan qui allait et venait dans la cabane ne pouvant rester en place, tant son angoisse était grande : si ça a du bon sens ! ces jeunesses, ça n'a peur de rien !

— Elle sera retournée aux Beaux-Pins, dit André qui voulait se rassurer lui-même en rassurant son père.

— Nous l'aurait-elle pas dit, donc ! Eh bien où vas-tu maintenant ? ajouta Mervan en voyant Drio se lever et prendre sur une chaise son chapeau et son bâton.

— Je vas voir par là, père ; qui sait ? elle est peut-être encore assise sous le vieux saule à notre demoiselle.

— Tu n'iras pas seul, je veux t'accompagner. La bonne femme dort, la petite aussi, personne ne s'apercevra de notre absence. En route et que Dieu nous garde.

André ouvrit la porte devant son père et il sortit après lui. Tous deux marchaient bon pas : en moins d'un quart d'heure, ils furent arrivés devant la petite rivière de Marguerite. Reine n'y était point.

— Elle y est venue, la pauvre chère enfant, dit André en montrant les débris du bouquet de la jeune fille, voici les fleurs que je lui ai données en rentrant à la cabane. Rinette ! petite cousine Rinette ! cria-t-il de toute la force de ses poumons.

Aucune voix ne répondit ; Drio renouvela ses appels.

— Rinette ne peut t'entendre, dit-on enfin derrière les deux Mervan.

Ils se détournèrent et devinrent livides : un fantôme était là, appuyé contre le tronc du saule où peu d'heures auparavant Reine avait vu la Lavandière.

— Mademoiselle Marguerite ! s'écrièrent Mervan et Drio reculant frappés d'épouvante. Une morte !

— Je ne suis plus Marguerite, je suis la Laveuse de nuit de l'Étang-du-Diable ; est-ce que vous l'ignorez ?... Mais, rassurez-vous, je ne vous ferai aucun mal. Vous reverrez votre nièce, Mervan ; dites à Glénic qu'elle travaille au bonheur de Kéroulan, et que son absence était nécessaire. Ne parlez de ceci à aucune autre personne. Adieu.

Et la Laveuse de nuit disparut entre les branches des saules qui s'inclinaient sur la petite rivière.

Les deux Mervan restèrent longtemps immobiles et blêmes à la même place.

— Seigneur Dieu ! nous l'avons échappé belle, dit Drio en faisant un signe de croix.

— J'avais là un préservatif contre les maléfices du méchant esprit, dit le bonhomme en montrant un petit sachet retenu à son cou par un cordon, une parcelle de la branche de romarin que la bonne femme fit bénir à la Pâques-Fleurie dernière. Écoute, mon gars, tu iras demain aux Beaux-Pins, et tu répéteras à ton oncle les paroles de la Lavandière, à seule fin de le rassurer sur la petite. Saint Jésus ! se peut-il qu'une si charmante enfant comme notre pauvre petite demoiselle soit condamnée au terrible supplice des Laveuses de l'Étang-du-Diable !... Toujours laver, toujours tordre leur suaire et faire mourir les malheureux voyageurs égarés !...

— Ah ! oui, c'est terrible !... Mais, père, dites-moi, que peut faire une petite fille comme Rinette pour la grande maison de Kéroulan ?

— Dame, mon gars, as-tu donc point entendu souventes fois M. le recteur dire que le bon Dieu se servait des plus petits comme des plus grands ?

— C'est vrai, et tout de même ça me paraît drôle, répliqua André pensif.

— Rentrons, mon fils, reprit Mervan; avant de nous mettre au lit, nous prierons pour les âmes en peine et en particulier pour celle de notre défunte maîtresse.

Le lendemain, il n'était bruit dans tout Guérande que de la merveilleuse apparition de la Laveuse de nuit, Marguerite.

— C'est donc bien vrai, que la pauvre chère enfant est Lavandière, se disait-on avec tristesse.

On disait aussi — mais c'était de peu d'importance — que Reine Glénic était allée passer quelque temps à Vannes chez une de ses parentes.

C'étaient là les nouvelles qui défrayaient les conversations du jour et devaient servir de thème aux histoires de la veillée.

X

SCÈNES NOCTURNES

X

SCÈNES NOCTURNES

Olivier de Kéroulan avait été effectivement fort malade ; une fièvre ardente mêlée de délire s'était emparée de lui, et le médecin n'avait pas caché qu'il ressentait sur son état de vives inquiétudes. Il lui faisait des visites aussi fréquentes qu'il le pouvait, mais elles étaient toujours bien courtes. Jérôme était chargé de lui donner les remèdes prescrits et sitôt qu'il les lui avait administrés, il s'éloignait. Le pauvre jeune homme était donc seul presque toujours ; il eût pu mourir sans qu'une main amie fût venue lui fermer les yeux, car Illec-

tor, le seul qui eût vraiment un peu d'amitié pour lui, n'était pas de retour encore et on ne savait quand il reviendrait.

Était-ce un effet du délire ? je l'ignore ; mais il avait semblé au pauvre malade qu'il voyait, comme à travers un nuage, une douce figure, une femme aux blonds cheveux qui le regardait avec émotion et lui souriait ; et, plusieurs fois, cette vision, réelle ou imaginaire, avait approché de ses lèvres le breuvage dans lequel il puisait un peu de forces.

Olivier allait mieux ; le délire avait complètement cessé, la fièvre était presque abattue, ses premières paroles furent pour s'informer de l'état du baron qui, lui aussi, avait été indisposé.

— M. le baron est rétabli, répondit maître Jérôme à qui s'adressait cette question ; il m'a chargé de demander à M. le comte s'il lui plairait de le recevoir.

— M. le baron sera toujours le bienvenu chez moi, répliqua Olivier avec courtoisie, mais sans empressement.

Peu d'instants après, M. de Charvignay entra dans la chambre d'Olivier, qui répondit aux grandes démonstrations de son cousin par la politesse froide dont depuis son arrivée à Kéroulan il ne s'était pas départi vis-à-vis des Charvignay.

— Maître Jérôme, vous m'avez indignement trompé, dit le baron quand il eut quitté la chambre d'Olivier pour retourner dans la sienne; cet homme est-il près de mourir?

— Comment, monsieur le baron, vous croyez qu'il ira loin!

— Non-seulement je le crois, mais j'en suis sûr. Pauvre imbécile que tu es, ne vois-tu pas qu'il se porte mieux que toi et moi?

— Parbleu! monsieur, il faut que le diable s'en mêle, car si vous voyiez quelle dose je mets chaque jour dans ses tisanes : c'est à ne pas y croire!

Le baron parcourait sa chambre à grands pas en donnant toutes les marques d'une violente impatience.

— Il faut pourtant en finir, murmurait-il, il le faut !

— J'essaierai encore, dit Jérôme d'un ton patelin. — M. de Charvignay ouvrit une petite armoire pratiquée dans le mur et en tira une boîte soigneusement cachetée.

— La boîte *qui endort* ! s'écria Jérôme.

— Tu en connais l'usage, va !

Le serviteur s'inclina et sortit.

Dans la soirée du même jour, Olivier le vit entrer chez lui avec un plateau sur lequel il y avait une tasse contenant une boisson jaunâtre. Il déposa plateau et tasse sur la table de nuit et demanda au jeune homme s'il n'avait point quelque ordre à lui donner ; sur sa réponse négative il allait se retirer, lorsque se ravisant :

— Le docteur a dit que M. le comte ne devrait pas trop tarder à prendre cette potion.

— Bien, dit Olivier.

Jérôme salua et se retira.

Olivier se saisit de la tasse et en avala tout d'un trait le contenu.

Il était environ onze heures ; peu de minutes après le départ de Jérôme, le jeune comte les avait entendues sonner à l'horloge du château.

A peine Olivier eut-il remis la tasse sur le plateau que sa vue se troubla légèrement, puis s'obscurcit tout à fait ; sa tête devint lourde et s'affaissa sur sa poitrine ; il retomba sur son lit profondément endormi.

La porte roula sans bruit sur ses gonds, le baron parut sur le seuil ; et derrière lui la hideuse figure de son serviteur.

— Il dort, dit le baron avec un mouvement de joie cruelle.

— S'il allait se réveiller ? suggéra Jérôme.

— Imbécile ! fit M. de Charvignay.

— C'est que c'est un fameux gaillard que M. de Kéroulan, reprit Jérôme en jetant un regard d'inquiétude sur le jeune homme, et il a une fière épée, savez-vous ?

— Te tairas-tu, maudit bavard ; crois-tu donc que mon épée ne vaut pas la sienne ? Voyons, approche-toi.

Jérôme obéit à contre-cœur. Il saisit le jeune comte par les pieds tandis que le baron lui soutenait la tête. Ils l'emportèrent à moitié vêtu.

Vers le milieu de la galerie, le baron s'arrêta :

— N'ai-je pas entendu du bruit? dit-il en désignant une porte.

Jérôme prêta un instant l'oreille.

— Hum! je crois que vous ne vous êtes pas trompé, monsieur le baron. C'est peut-être quelque domestique qui rôde par là. Faut-il fermer la porte?

— Oui, ferme, nous serons plus tranquilles.

Jérôme s'avança vers la chambre en question, il tourna la clef dans la serrure et la retira.

— Vraiment oui, je crois qu'il y a quelqu'un là-dedans, dit-il.

— Bah! que ce soit qui cela voudra, peu nous importe.

Le baron et Jérôme sortirent par une des issues de la grande galerie.

Or il y avait, en effet, quelqu'un dans cette

chambre dont Jérôme avait retiré la clef, mais ce n'étaient pas des gens du château.

C'étaient deux femmes belles et jeunes : l'une avait de soyeuses boucles qui tombaient sur sa robe blanche ; l'autre de beaux bandeaux de cheveux noirs autour de son front.

— Eh bien ! ma sœur, nous sommes prisonnières, dit la jeune femme aux boucles blondes.

— Oh ! si Renée était ici, nous ne le serions pas longtemps ; son esprit inventif saurait bien nous délivrer.

— C'est possible. Mais Renée étant ailleurs, il faut nous passer d'elle.

Et ce disant, elle courut à une fenêtre, l'ouvrit avec précaution et cependant avec bruit.

— Que fais-tu, Marguerite ? On va venir.

— Que peuvent craindre les morts, Alix ? Que peuvent craindre surtout les Lavandières de l'Étang-du-Diable ?

— Mais que veux-tu faire ? Voyons, explique-le moi.

Marguerite, sans répondre autrement, prit la

main de sa compagne et l'entraîna sur le large balcon de pierre qui s'étendait devant plusieurs fenêtres.

— Suis-moi, dit-elle.

Et elles disparurent.

En cet instant, Jérôme rentrait chez Olivier pour prendre les habits du malheureux jeune homme que lui et son maître avaient emporté demi-nu.

Comme il allait se retirer, une vitre tomba dans la chambre et se brisa en mille morceaux; la fenêtre, violemment ouverte, livra passage à une jeune femme qui s'élança du balcon dans la chambre, légère et vive comme un oiseau.

— Quel désordre ici! dit-elle. Et Olivier qui n'y est plus!... Ah! je crains de deviner quelque affreux malheur.

— La Laveuse de nuit! cria Jérôme blême d'épouvante.

— C'est toi, misérable, dit-elle en lui saisissant le bras, qu'as-tu fait du comte? Parle.

— Lâchez-moi! lâchez-moi! je ne l'ai pas

vu... il est sorti... Ah ! j'étouffe, je meurs.

— Il paraît que tu as oublié ma menace ! Si tu touches à un seul des cheveux d'Olivier, t'ai-je dit, tu ne périras que de la main d'une Lavandière. Tiens, ajouta-t-elle en lui montrant un poignard long et aigu, voici l'arme que ton maître venait chercher à la Chaise-au-Diable : c'est le couteau du magicien.

— Bonté divine ! allez-vous me tuer ?

Un amer sourire plissa les lèvres de la Lavandière.

— Non, dit-elle, mais j'exige une entière franchise. Où est Olivier ?

— Je l'ignore... il n'est pas ici... Je... je ne sais pas où il est allé. Je vous jure qu'il vit, qu'il se porte bien. J'ai désobéi à mon maître pour vous obéir.

La Laveuse de nuit haussa les épaules.

— Parce que ton maître n'a pas mon pouvoir et que tu me crains plus que lui. Va, souviens-toi de ta promesse ou sinon...

Elle n'acheva pas, c'était inutile. Jérôme avait

vu étinceler la lame du poignard : il avait compris.

A peine avait-il quitté la chambre que la compagne de la Lavandière apparaissait sur le balcon.

— Eh bien ! sœur, et le trésor ?

— Il ne s'agit plus du trésor, Alix, répondit Marguerite en secouant la tête avec tristesse, c'est d'Olivier qu'il faut s'occuper. Le désordre de cette chambre n'annonce rien de bon... Ne vois-tu point du sang à terre ?...

— Non, Marguerite, non, tranquillise-toi, je t'en prie ; si Olivier est en péril, nous le sauverons.

— Puisses-tu dire vrai ! mais, je le sens, Alix, mon courage est à bout.

— Oh ! Marguerite, ne parle pas ainsi, je t'en conjure, si tu perds courage près d'arriver au but, comment veux-tu que Renée et moi nous restions fortes !

— Chut ! fit Marguerite posant sa main sur le bras de sa compagne, j'entends des pas dans la galerie.

— Le baron, sans doute, dit Alix.

M. de Charvignay, un flambeau allumé à la main, entr'ouvrit la porte et plongea son regard dans l'appartement. Le courant d'air qui s'établit entre la porte et la fenêtre éteignit sa lumière, mais il lui avait suffi d'un instant pour apercevoir deux ombres silencieuses qui glissaient au fond de la pièce.

— Qu'est-ce? cria M. de Charvignay d'une voix forte, mais émue.

— C'est moi! répliqua une autre voix parfaitement calme et qui produisit sur le baron l'effet de lame acérée d'un poignard.

— Encore vous! fit M. de Charvignay en serrant son front dans ses mains avec une sorte d'égarément. Que ne puis-je vous rendre au centuple le mal que vous me faites!

— Le mal, c'est vous qui le commettez, baron de Charvignay! Qu'avez-vous fait du dernier Kéroulan?

— Qu'avez-vous fait de ma fille? Elle est malheureuse, elle souffre loin de son père. Eh bien!

il souffrira, lui aussi, et vous ne pourrez rien pour lui.

Un éclat de rire moqueur vint répondre à la menace du baron. Furieux, il s'élança vers le lieu où les ombres se tenaient immobiles; ses mains ne rencontrèrent que le vide. Il ralluma son flambeau et regarda autour de lui : il était seul.

— Oh! se dit-il en se frappant violemment le front, si je ne suis déjà fou, je le deviendrai sûrement.

Les premiers coups de minuit vibrèrent à l'horloge du château.

La voix mystérieuse s'éleva à peu de distance et entonna le premier couplet de la ballade bretonne de Marguerite.

— Elle! toujours elle! murmura M. de Charvignay avec accablement. C'était ainsi qu'elle chantait dans la nuit...

Le baron n'acheva pas, sa propre voix lui faisait peur. Il demeura longtemps à la même place, la tête appuyée sur ses mains, rêvant tristement; puis il s'approcha de la fenêtre restée ouverte,

afin de respirer un peu d'air frais, car son front était en feu et il souffrait.

Le ciel était étoilé, la lune brillante, trois blancs fantômes glissaient sous les arbres si légèrement, si légèrement, que l'herbe des prairies semblait ne pas s'incliner sous leurs pieds.

— Encore ces maudits lutins! murmura le baron avec un geste de colère.

Il referma bruyamment la fenêtre et s'enfuit.

Cette nuit-là était celle où Reine Glénic avait été conduite près d'Hélène, et où le fantôme de Marguerite avait tant effrayé les deux Mervan.

XI

LE DERNIER KÉROULAN

XI

LE DERNIER KÉROULAN

Les Laveuses de nuit étaient penchées sur l'Étang-du-Diable, et elles savonnaient avec une infatigable ardeur.

— A quoi songes-tu, Marguerite? disait l'une d'elles; voici trois fois que je t'interroge et je n'ai pas encore obtenu de réponse.

— Pardon, j'étais préoccupée. D'ailleurs, que puis-je te répondre, Alix; je t'ai cent fois répété que toutes les issues du château m'étaient parfaitement connues. Je les ai traversées tant de fois dans ma jeunesse!

— Pourtant , Marguerite , depuis six jours qu'Olivier a disparu, nous n'avons pas encore pu trouver le lieu de sa réclusion.

— Hélas ! il est mort peut-être.

— Oh ! non, non, Marguerite, non, ne crois pas cela.

Un pénible silence régna pendant quelques minutes. Marguerite le rompit la première.

— Allons, mes sœurs, il est temps, dit-elle.

Les Lavandières se levèrent simultanément. Toutes trois, un paquet à la main, s'enfoncèrent dans le bois de la Chaise-au-Diable. Elles s'arrêtèrent devant la maison de Gothon la Maudite, Marguerite en ouvrit la porte, et elle entra la première dans une vaste pièce où ses compagnes la suivirent. Elles déposèrent sur une chaise leur linge mouillé et s'occupèrent de leur toilette. Sur un lit voisin, il y avait trois robes de percale blanche, chacune d'elles en prit une et elles déposèrent à la place leurs jupons de futaine et les casaquins de drap dont elles s'étaient revêtues pour faire leur lessive nocturne. Ces Lavandières

si redoutées, si terribles, étaient bien les trois plus charmantes créatures que l'on pût rencontrer, et, certes, il fallait être aveuglé par la peur ou par les remords d'une conscience bourrelée pour voir en elles d'horribles fantômes, car elles n'avaient, je vous l'assure, rien d'effrayant.

— Gothon dort, n'est-ce pas? demanda Marguerite.

— J'en réponds et de bon cœur même. Ne l'entends-tu pas ronfler?

Marguerite ferma au verrou la porte s'ouvrant sur la Chaise-au-Diable, elle ferma également une porte menant dans une pièce voisine de laquelle provenaient des ronflements très-réguliers et très-sonores; puis elle souleva une trappe qui laissa à découvert un noir escalier. Elle mit le pied sur la première marche et se retourna vers ses sœurs.

— Nous te suivons, dit Renée, s'avançant un flambeau à la main.

Alix venait la dernière; elle referma la trappe

avec le moins de bruit possible, dans la crainte d'éveiller la vieille Gothon.

Nos trois Lavandières se trouvaient dans un souterrain d'une longueur effrayante, lequel s'étendait en différentes directions. De distance en distance, on avait pratiqué des ouvertures conduisant dans la campagne, et qui se trouvaient cachées sous des buissons d'ajoncs ou de genêts.

Sans doute ce passage ténébreux était bien connu des Lavandières, car elles n'hésitèrent point entre les différents chemins qui se croisaient devant elles ; elles prirent à gauche. Arrivées à l'extrémité de la voûte, elles ouvrirent une porte dont elles avaient la clef et un nouvel escalier s'offrit à leurs regards. Elles le franchirent lestement, et leur flambeau toujours allumé, elles parvinrent par un passage que, seules peut-être, elles connaissaient, à la chambre d'Olivier.

— Rien encore ! dit douloureusement Marguerite.

— Non, rien, ajoutèrent Renée et Alix dont les yeux erraient, désappointés, d'une extrémité à

l'autre de la pièce ; mais calme-toi, Marguerite, nos recherches seront peut-être, cette fois, moins infructueuses. Prends ce flambeau à ton tour et guide-nous à travers ce dédale d'appartements que tu connais mieux que nous.

Elles sortirent doucement et se rendirent dans la grande galerie.

— Ici était jadis l'appartement du comte Charles, le père d'Olivier, dit Marguerite, désignant une porte devant laquelle elles passaient, ici, celui du chevalier Tanneguy, le plus jeune des Kéroulan — et la voix de la Lavandière, se fit tremblante et émue — tous deux je ne les ai pas connus. Là, cette porte massive ferme la chambre où mourut le vieux comte Renaud l'auteur du testament que vous savez. La terreur a toujours éloigné les habitants de Kéroulan de cette partie du château où l'on prétend que le vieillard revient chercher son testament et faire le sabbat.

— Il me semble avoir entendu remuer, dit Alix.

— Bah ! une idée !

Mais ce n'était point une idée, car la porte s'ou-

vrit presque au même instant et Jérôme parut sur le seuil.

Les Laveuses de nuit éteignirent leur flambeau et demeurèrent immobiles. Jérôme, causant avec lui-même, passa à côté d'elles sans les apercevoir.

— Dame ! ces maudits lutins, diront ce qu'ils voudront, ça ne me regarde plus ; je m'en lave les mains comme feu Pilate. Pauvre jeune homme ! ajouta-t-il en secouant la tête avec un air de compassion qui eût fait sourire tout autre que nos Lavandières, pauvre jeune homme ! C'est tout de même dommage, ça avait une santé de fer, ça pouvait vivre cent ans ! Et puis un vrai bel homme, ma foi !.. Ah ! celui-là n'est pas un freluquet, un bon à rien comme M. le chevalier Hector, c'est un brave officier du roi, qui a fait ses preuves et qui n'a pas peur !... J'aime les hommes de cette trempe-là, moi ! Aussi s'il n'avait dépendu que de son serviteur Jérôme, il aurait vécu bien heureux et bien honoré dans ses riches domaines, et jamais je n'eusse pensé à le dépouiller d'un brin de sa fortune, et surtout !... Je ne dis plus rien, car

•

monsieur assure toujours que dans ces maudits châteaux bretons les murs ont des oreilles ; mais suffit ! je m'entends. Enfin ! M. le baron veut faire le coup tout seul ; je ne puis rien, moi, désormais, ah ! rien du tout. Pauvre jeune homme ! répéta-t-il, il ne se doute pas qu'aujourd'hui est son dernier jour !

Jérôme parlant toujours avec lui-même disparut par une des issues de la galerie.

Les trois Laveuses de nuit, consternées, se rapprochèrent, les paroles du domestique étaient tombées froides sur leur cœur, elles éprouvaient le besoin de confondre leur douleur : elles s'embrassèrent en pleurant. Renée s'arracha la première à l'étreinte de Marguerite qui répétait d'une voix déchirante :

— Kéroulan est perdu !

Et elle dit avec une grande énergie :

— Pourquoi, mes sœurs, perdre un temps précieux dans les larmes ? Nous pouvons peut-être encore sauver Olivier.

— Dieu, l'entende, Renée ! répliqua Marguerite

en essayant de reprendre un peu de calme ; pour moi, je n'espère plus.

Renée ne répondit pas, mais elle entra dans la chambre du comte Renaud.

Marguerite et Alix étaient restées sans force à la même place ; une exclamation de Renée vint les arracher à cette torpeur.

— Mes sœurs, mes sœurs, il est sauvé ! criait-elle, venez, oh ! venez vite.

Les deux Lavandières retrouvèrent leur courage ; elles s'élancèrent sur les pas de leur compagne.

— Voyez ce cadre, dit Renée, en montrant, à la clarté de la lune dont les rayons tombaient d'aplomb sur le point qu'elle désignait, un grand cadre à moitié détaché du mur, il y a là une issue secrète, une issue inconnue même à Marguerite. Le bonhomme Jérôme n'y voyait point trop clair, il a mal remplacé le cadre et c'est pour nous un grand bonheur, car, ou je me trompe fort, ou cette issue aboutit au but de nos recherches.

Renée détacha entièrement le cadre, qui mas-

quait en effet un passage où toutes trois elles se précipitèrent à la fois.

— Sainte Vierge ! qu'il fait noir là-dedans, dit Alix ; il n'y a point de fenêtres et nous n'avons pas de lumière.

Elles firent beaucoup de chemin en tâtonnant, sans savoir où elles étaient ni où elles allaient. Soudain, Renée qui ouvrait la marche, mit le pied sur les premiers degrés d'un escalier.

Lorsqu'elles l'eurent descendu, Marguerite dit à ses compagnes :

— N'entendez-vous point quelque chose comme des plaintes ?

Elles écoutèrent. Mais soit que Marguerite se fût trompée, soit que les plaintes eussent cessé, elles n'entendirent rien, si ce n'est les cris rauques et sauvages qu'une orfraie jetait à la nuit.

— Mauvais présage ! murmura Alix.

— Présage de mort ! dit Marguerite.

Renée, elle, prêtait toujours l'oreille et, cette fois, elle entendit distinctement gémir à quelque distance,

— Voyez-vous, là-bas, cette faible lueur? dit-elle en serrant les mains de ses compagnes.

Pour toute réponse, Marguerite et Alix se précipitèrent vers le lieu d'où sortait la lueur. Il y avait au fond une porte basse, étroite, mais dont les triples barreaux de fer annonçaient une solidité à toute épreuve. La clef en avait été retirée.

Marguerite se tordit les mains avec désespoir. Alix resta anéantie; Renée seule ne perdit pas courage.

— Olivier! cria-t-elle, Olivier!

Personne ne répondit.

— Tes clefs, Marguerite, donne-moi tes clefs, dit Renée frappée d'une idée subite.

Marguerite remit à sa sœur un trousseau de clefs, mais ce ne fut qu'après en avoir essayé plusieurs qu'il s'en trouva une enfin qui put ouvrir la porte.

Quel triste, quel navrant spectacle se présenta à leurs yeux! Olivier de Kéroulan, le front pâle et défait, était étendu sur quelques bottes de paille; ses beaux cheveux noirs, que la poudre n'a-

vait jamais ternis, tombaient en désordre sur la terre humide; toute sa personne révélait la douleur et la souffrance; il dormait pourtant, mais d'un sommeil agité, d'un sommeil fatigant.

A côté de lui étaient déposés sur une pierre plate un verre d'eau et un morceau de pain.

— Est-ce bien là l'héritier de Kéroulan ! s'écria Marguerite en tombant agenouillée près du triste chevet du prisonnier, quel dénuement, quelle nourriture !

Et un sanglot s'échappa de sa poitrine, tandis que Renée et Alix contemplaient, pâles et atterrées, ce spectacle de désolation.

— Profitons de son sommeil pour lui apporter des secours, mes sœurs, dit Renée qui, même aux heures les plus critiques, ne perdait pas son sang-froid; si nous ne pouvons pas le tirer d'ici, nous pouvons du moins lui apporter une meilleure nourriture.

— Quoi ! tu veux que nous l'abandonnions ? Mais ils vont le tuer ?

— Est-ce nous qui pourrons le défendre ?

— Est-ce lui? Il n'a plus son épée, il n'a aucune arme... Ah! Dieu soit avec nous! il me vient une idée!

Marguerite répandit sur le sol le contenu du verre et remit celui-ci sur la pierre; près de lui, elle posa le poignard du magicien trouvé à la Chaise-au-Diable, et, tirant ses tablettes, elle griffonna quelques mots à la hâte, déchira la page où elle avait écrit, la plia et la posa sur le verre. Puis elle secoua rudement le dormeur qui fit un mouvement.

— Venez, dit-elle en entraînant ses sœurs qui ne savaient que penser du rayonnement soudain de ses traits, venez et ne craignez rien. Le comte Mériadec l'a dit : Kéroulan n'est pas près de mourir.

A peine Marguerite refermait-elle la porte de la prison sur elle et sur ses compagnes étonnées qu'Olivier s'éveilla.

Une soif ardente le dévorait, il étendit la main pour prendre son verre; chose étrange! il était vide; et sur le verre il y avait un papier qu'une

main invisible y avait déposé pendant son sommeil. Ce n'était pas la première fois que pareille chose arrivait au jeune homme ; il prit le billet et voici ce qu'il lut :

« Olivier, ce verre contenait une boisson qui devait te plonger dans un lourd sommeil propre à l'accomplissement des projets de ton ennemi. L'arme de mort est suspendue au-dessus de ta tête. Veille et sois fort. »

— Quel est donc mon mystérieux protecteur ? se demandait le jeune homme après avoir lu et relu le billet. Est-ce une des Laveuses de nuit ? Est-ce ma pauvre Marguerite ?

Malgré sa grande faiblesse, Olivier se leva. Ce fut alors qu'il aperçut le couteau de Marguerite, il s'en saisit et se mit à l'examiner avec une minutieuse attention. Puis s'asseyant sur un escabeau, seul meuble qui fût dans sa prison, il attendit.

Il y avait déjà six jours qu'Olivier de Kéroulan était prisonnier dans cet effroyable réduit. Le ba-

ron était venu plusieurs fois déjà insulter à son infortune.

— Personne autre que moi ne connaît ta retraite, lui dit-il un jour, si je le voulais, tu y périrais sans qu'aucun de tes amis pût te porter secours. Oh ! tu es bien en mon pouvoir ! Il y a de l'or ici, cet or t'appartient, c'est celui qu'un de tes ancêtres se plut à ensevelir loin de tous les regards, dans une cachette mystérieuse ; cet or tu ne le contempleras jamais, tu n'en jouiras jamais. Écoute, ajouta cet homme infâme en présentant un papier à sa victime, signe ce parchemin, et je te ferai grâce de la vie.

— Peu m'importe la vie, répondit Olivier avec noblesse, vous pouvez me l'arracher, j'en conviens, mais vous ne me la ferez jamais acheter par une bassesse.

— Où voyez-vous une bassesse dans cette action

— Eh quoi ! ce n'en est pas une que de renoncer volontairement aux biens de ses ancêtres, au nom qu'ils ont porté avec honneur, légué sans

tache à leurs descendants ! Moi, je renierais par crainte le nom de mon père ! je fuirais comme un criminel loin de ce château où je suis né et qui est le mien ! Je serais pauvre, dépouillé, plus que cela, je serais mort aux yeux du monde, tandis que vous, l'assassin des Kéroulan, vous vivriez riche, heureux, honoré sur mes dépouilles ! Non, mille fois non, il n'en sera pas ainsi !

— Oh ! si ce n'est de gré, ce sera de force, monsieur de Kéroulan !

— Ce sera de force.

Voyant qu'Olivier résistait avec une telle énergie, le baron de Charvignay résolut d'adopter un autre parti. Il avait juré de se défaire du comte à tout prix, et il trouverait un moyen, sinon plusieurs : nous savons déjà qu'il était l'homme aux expédients.

Cependant les heures s'écoulaient et Olivier, assis sur un escabeau en face de la petite lampe que son ennemi avait daigné faire allumer dans cette affreuse demeure, Olivier attachait ses regards sur la lueur vacillante, qui seule lui tenait

compagnie, et il commençait à croire que cette fois son mystérieux conseiller l'avait trompé. Soudain, des pas lourds et criards retentirent dans le couloir qui précédait la prison; Olivier feignit de dormir profondément.

La porte s'ouvrit, M. de Charvignay parut, une lanterne à la main.

Il posa sa lanterne et s'arrêta devant le lit de paille et la pierre qui servait de table à son prisonnier.

— Il a bu, murmura-t-il avec une profonde satisfaction en voyant le verre vide; tout va bien! Ah! ah! maintenant, je défie bien tous les esprits et toutes les puissances naturelles et surnaturelles de l'ôter de mes mains. Oh! oh!

Il éclata d'un rire sec et nerveux qui fit mal à Olivier.

— Ah! ah! le voici dormant de ce bon sommeil dont il ne sortira pas. Tout va bien! Tout va bien!

Et M. de Charvignay se frotta les mains avec un véritable contentement et un redoublement

de bonne humeur. Il atteignit un poignard.

C'était horrible de voir cet homme qui, de sang-froid, presque gaiement, s'apprêtait à donner le coup de la mort à un parent qui n'avait jamais cessé de le combler de bontés à défaut d'affection. Mais l'arme échappa aux mains du baron, il poussa un cri et recula jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'appui du mur.

Olivier, pâle comme un spectre, mais calme et grave, s'était dressé devant lui.

— Pourquoi ne frappez-vous pas, baron de Charvignay? dit-il; est-ce donc que vous croyiez avoir affaire à un ennemi désarmé et que vous êtes atterré de lui voir une arme?

Et Olivier fit étinceler le couteau de la Lavandière.

— Oh! ne me tuez pas! cria M. de Charvignay d'une voix suppliante.

— Lâche et cruel! murmura Olivier en détournant la tête avec dégoût; cet homme me fait horreur! Je ne suis pas un assassin, moi, baron de Charvignay. Vous savez ce que j'ai été pour vous.

En arrivant dans cette demeure qui était la mienne, j'avais le droit de vous en expulser sur l'heure ; mais je respectais en vous le descendant d'une famille dont le sang est mêlé au mien ; je me respectais moi-même, ou plutôt le nom que je porte ; je pensais qu'il eût été peu honorable pour un Kéroulan de renvoyer un parent pauvre qui, après tout, avait bien pu se croire le seul héritier de cette grande fortune. Je n'ai plus de parents, je ne désire pas me marier, je comptais partager avec vos enfants mes biens et ma fortune ; mais j'étais bien aise auparavant d'étudier leurs caractères, de m'assurer s'ils ne ressemblaient pas à leur père pour lequel j'avais peu d'estime, sans le croire pourtant un assassin et un voleur !

A ces sanglantes épithètes, la colère du baron se ralluma et il retrouva son énergie.

— Vous m'insultez grossièrement, monsieur, dit-il ; vous oubliez que vous êtes mon prisonnier !

— Votre prisonnier ! Ne voyez-vous donc pas

que j'ai maintenant une arme pour me défendre? Ah! vous niez les puissances surnaturelles! Voyez ce couteau, je ne l'avais pas il y a trois heures.

Le baron pâlit; mais il se croyait le plus fort, il retrouva son assurance, et, levant son poignard, il fondit sur Olivier.

— Comte de Kéroulan, cria-t-il avec rage, tu vas mourir!

— Ah! ah! vous n'avez donc plus peur? répliqua le jeune homme qui gardait son beau sang-froid même en face du péril; à la bonne heure, monsieur le baron. Je vais essayer de me défendre; malgré cela, vous n'aurez pas grand mérite à tuer le dernier Kéroulan, car mes forces sont épuisées par six jours de fièvre et de privations.

Puis, pendant quelques minutes, on n'entendit plus dans le cachot que le cliquetis du fer. L'arme du baron s'échappa la première de sa main.

— Ah! je suis mort! cria-t-il en tombant comme

une masse sur la terre du cachot ; elle avait bien dit que ce couteau me tuerait !

Sans prendre garde à une large blessure qu'il avait à l'épaule, Olivier voulut courir au secours de son cousin ; mais ses forces le trahirent, il s'affaissa sur lui-même et perdit connaissance.

En cet instant, deux femmes pénétrèrent dans la prison.

— Trop tard ! dit l'une d'elles ; hélas ! il n'est plus.

Elle vint s'agenouiller près du corps inanimé du jeune homme dont elle examina la blessure.

— Dieu soit loué ! dit-elle, il n'est qu'évanoui. Olivier, mon pauvre Olivier, vas-tu donc mourir au moment d'être heureux ! Olivier, réponds-moi, je suis Marguerite, ne me reconnais-tu pas ?

— La Laveuse de nuit ! s'écria Jérôme qui, inquiet de son maître, arrivait pour lui prêter secours en cas de besoin ; encore la Laveuse de nuit !

Il allait s'enfuir, Marguerite le retint avec force par le pan de son habit.

— Secours ton maître, dit-elle ; il est blessé... peut-être dangereusement.

— Miséricorde ! vous avez assassiné mon maître !

Marguerite, belle et digne, lui montra Olivier gisant à terre pâle, défiguré, couvert de sang.

— Il a défendu sa vie, dit-elle ; les Kéroulan n'assassinent pas.

Puis, se tournant vers sa compagne :

— Aie bien soin d'Olivier, chère Alix, ajouta-t-elle ; je te le confie.

— Où vas-tu donc, Marguerite ?

— Donner des soins à ce pauvre homme. Je crois la blessure d'Olivier peu grave.

Jérôme contemplait avec stupéfaction ces singulières visiteuses et il avait bonne envie de s'en aller, mais elle n'entendait pas plaisanterie, la Lavandière.

Sur un signe d'elle il prit son maître dans ses bras et l'emporta hors du cachot ; elle le suivit.

Alix, demeurée seule près d'Olivier, lui fit res-

pirer un flacon d'odeur et lui jeta quelques gouttes d'eau au visage ; il ouvrit les yeux.

— Est-ce donc toi, Marguerite ? demanda-t-il, voyant une blanche figure penchée sur lui. Hélas ! ajouta-t-il douloureusement, pourquoi donc ce nom me revient-il toujours aux lèvres !...

— Je suis votre garde-malade, monsieur le comte ; buvez ceci, c'est un breuvage qui ne vous fera que du bien.

— Quel est donc votre nom, grand Dieu ? s'écria Olivier se redressant subitement, vous qui avez la voix de Marguerite !

— Je me nomme Alix.

— Une des Laveuses de nuit ?

— Chut ! fit-elle avec un doux sourire, nous ne sommes pas ici à l'Étang-du-Diable.

Une demi-heure après, Olivier, transporté par deux domestiques du cachot dans son ancienne chambre, dormait étendu sur un canapé.

Deux jeunes et belles femmes, agenouillées près d'une image pieuse, priaient avec une touchante ferveur.

En se relevant, elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre en s'écriant :

— Ma sœur, Kéroulan est sauvé !

— Grâce à toi, Marguerite.

— Grâce à nous, Alix, grâce à Dieu plutôt, c'est lui qui a tout conduit.

Marguerite et Alix jetèrent un dernier regard sur Olivier endormi et sortirent doucement.

Dans la prison d'Olivier, nos Lavandières avaient remarqué une petite armoire pratiquée dans l'épaisseur du mur : elles l'avaient ouverte avec la clef du trésor et leurs yeux avaient été éblouis par la prodigieuse quantité de pièces d'or, de bijoux, de pierreries qui s'y trouvaient entassés dans des cassettes et amoncelés sur des étagères disposées à cet effet.

— Le trésor ! le trésor ! s'étaient-elles écriées, Ah ! Dieu soit béni ! Kéroulan va revivre.

Oui, Kéroulan allait revivre, puisque la mystérieuse cachette du comte Renaud était retrouvée et que l'ennemi de Kéroulan était mortellement atteint.

XII

RENÉE

XII

RENÉE

Le chevalier Hector de Charvignay était à Rennes depuis quelques jours lorsqu'il reçut dans cette ville une lettre de son père qui le rappelait à Kéroulan.

« J'en ai acquis la certitude, mon cher fils, disait M. de Charvignay, c'est près de nous qu'il faut chercher votre sœur, revenez donc au plus tôt; l'isolement dans lequel je me trouve plongé est tellement affreux que je ne puis rien faire. A bientôt ! »

Dès la réception de cette lettre, Hector reprit

la route de Guérande. Il était environ sept heures du soir quand il abandonna le faubourg Saint-Michel pour se diriger vers le faubourg Saillé par lequel, nous le savons, on se rendait au manoir.

Hector cheminait tout pensif, il ne s'occupait ni de la beauté de la soirée, ni de la beauté de la campagne : il songeait à sa chère ville de Paris qu'il n'avait abandonnée que pour obéir à son père.

— Paris, ma ville bien-aimée, faut-il que l'on m'ait forcé à désertter tes murs ! se disait le chevalier qui était sentimental à ses heures ; faut-il que j'aie quitté un séjour qui avait pour moi tant de douceur et de charmes !... Et puis là-bas, j'avais, je ne sais quel vague espoir de *la* retrouver, de *la* revoir !... Mon Dieu ! mais *la* reconnaitrais-je ? — Oh ! oui, car après trois ans elle est présente à mon souvenir, comme si c'était hier que je l'eusse rencontrée. Je vois encore cette chevelure blonde si soyeuse, qui se bouclait d'elle-même et tombait sur sa pauvre robe fanée ; je vois ces

grands yeux bleus si suppliants et si doux et ce sourire qu'elle m'adressa en signe de remerciement!... Comme elle était belle et distinguée malgré sa détresse!... Comme sa main blanche, fine, tremblait en s'ouvrant pour recevoir une aumône qu'elle n'était pas habituée à solliciter!... Ah! jamais, jamais, je ne l'oublierai!...

Le chevalier poussa un profond soupir et se tut. Il pressa le pas de sa monture qu'il avait jusqu'alors laissée aller à son gré, et au loin. Kéroulan apparut.

A l'entrée d'un taillis qui bordait la route, une petite paysanne portant le costume des paludières de Saillé regardait curieusement s'avancer le beau voyageur.

— Dieu me pardonne! s'écria-t-elle, je crois que le brave gentilhomme qui vient là-bas est celui qui voulait si bien faire la guerre aux diables de la Bretagne.

Et elle se mit à rire follement à ce souvenir.

Hector, lui aussi, avait aperçu la jeune fille et

il se disposait à lui faire de la main un petit salut protecteur en passant près d'elle ; mais, la reconnaissant soudain, il poussa un cri de joyeuse surprise et arrêta son cheval.

— Renée ! cria-t-il. Renée, c'est vous, vous ici !

La petite paysanne l'avait elle aussi reconnu, sans doute, car ses traits sur lesquels se répandit une légère couche de pâleur exprimèrent le plus vif étonnement ; toutefois, au lieu de répondre à la question du gentilhomme, elle s'enfuit précipitamment à travers le taillis.

Hector était resté tout abasourdi au milieu de la route, se disant que « c'était encore une hallucination de ce maudit pays ».

La paludière s'était arrêtée, tout essoufflée, sur la lisière du taillis opposée à la route, et elle prêtait l'oreille. On entendait au loin le galop d'un cheval fuyant sur le chemin de Saillé.

— Lui ! murmura-t-elle douloureusement, lui ! il est le fils du baron de Charvignay !... Lui, si bon, si généreux, il est le fils d'un tel père ! Oh !...

Deux larmes coulèrent sur les joues de la jeune Bretonne et, la tête penchée sur ses mains, elle demeura quelques minutes comme écrasée sous le poids d'un immense chagrin.

— Mon Dieu, dit-elle quand la parole lui revint, vous défendez la vengeance, j'ai désobéi à votre loi, vous m'en punissez; je m'incline sous votre main divine qui me frappe; mais, je vous en conjure, que Marguerite soit heureuse, cet ange qui ne sait que pardonner!

Après ces paroles, la jeune fille retrouva quelque courage, elle reprit sa marche un moment interrompue et disparut dans le bois.

Si Hector de Charvignay avait quelques ridicules, il avait aussi un cœur accessible à de nobles sentiments, une âme essentiellement bonne et généreuse; seulement, pour bien apprécier cette nature presque constamment repliée sur elle-même, il fallait vivre avec lui, à force d'affection, s'initier dans les replis de cette âme et percer, pour ainsi dire, cette enveloppe d'apparente nullité. Seule, la jeune fille que nous venons de

voir fuir devant lui l'avait, sans le connaître, jugé tel qu'il était réellement, et cela sur un acte que nous allons rapporter.

Trois ans avant l'époque où commence notre histoire, Hector, ayant rendez-vous avec quelques camarades de son âge, traversait une des rues les plus populeuses de Paris et il se pressait, car il y avait sous jeu une agréable partie et notre gentilhomme avait hâte d'être rendu.

Près d'arriver au lieu désigné par ses amis pour le rendez-vous, il se sent tiré par son habit, il se détourne vivement, et s'apprête à passer outre; mais la pitié le contraint à s'arrêter. Une jeune fille de seize à dix-huit ans, belle malgré sa pâleur et ses pauvres habits, lui tendait une main amaigrie par la souffrance; de grosses larmes roulaient sur ses joues décolorées et disaient plus que toutes les paroles : cette infortunée, cela se voyait clairement, n'était pas habituée à mendier.

Hector, profondément ému, mit sa bourse dans

la main de l'indigente, dont les larmes coulaient encore, mais de joie, cette fois.

— Oh ! monsieur, s'écria-t-elle d'une voix dont le timbre était harmonieux et sonore, dites-moi votre nom, vous qui sauvez la vie à mon père !

— Je me nomme Hector... Et vous ?

La jeune fille rougit.

— Et moi, Renée, répliqua-t-elle.

Puis adressant un dernier regard de reconnaissance au jeune homme, elle disparut.

Hector resta longtemps, rêveur, à la même place, il ne songeait plus à ses amis et à la partie de plaisir auquel il était convié, toutes ses pensées suivaient la pauvre mendiante dont plus d'une grande dame eût envié la beauté et la distinction. Il se demandait qui elle pouvait être et il regrettait de ne connaître d'elle que son nom de baptême, car, avec ce faible indice, il n'avait pas l'espoir de la retrouver.

— Oh ! mais je la rencontrerai de nouveau ! se disait-il au fond du cœur et sûrement je la reconnaitrai.

Plus heureux qu'Hector, nous saurons qui était cette jeune fille.

En quittant celui qui venait si généreusement de l'assister, Renée avait traversé précipitamment deux ou trois rues, en cherchant à éviter la foule ; elle était entrée dans une boutique où elle avait échangé une pièce d'or contre quelques provisions, et elle s'était acheminée ensuite vers une de ces ruelles sales, tristes, enfumées qui fourmillaient à cette époque dans la grande ville et où se cachaient tant de poignantes misères.

Elle entra dans une allée étroite et sombre et monta rapidement, sans le secours de la corde grasseuse, les sept étages d'un escalier de bois raboteux et raide.

Arrivée sur le palier où se montraient plusieurs portes mal jointes, Renée se prit à écouter, et son cœur se serra sous l'étreinte d'un pressentiment fatal ; elle entendit comme un bruit de sanglots et de gémissements étouffés.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en joignant les mains, faites que je n'arrive pas trop tard !

Elle s'élança vers l'une des portes dont nous avons parlé, la poussa et pénétra dans le plus affreux réduit de cette affreuse demeure.

Là, sur un grabat, il y avait un homme étendu ; son visage était d'une pâleur effrayante, ses yeux étaient fermés, ses mains étaient jointes. Une jeune fille à genoux sanglotait près de lui.

Au bruit quo fit la porte en s'ouvrant, elle se retourna, ses deux mains désignèrent le lit près duquel elle pleurait et elle vint tomber dans les bras de Renée.

— Trop tard ! j'arrive trop tard ! s'écria cette dernière serrant par une convulsive étreinte sa sœur dans ses bras, pauvre, pauvre père !

Renée se jeta au pied du lit funèbre et couvrit, de baisers et de larmes les mains inertes de celui qui n'était plus.

Longtemps, bien longtemps, les deux pauvres jeunes filles se livrèrent à l'amère consolation de pleurer leur père chéri. Mais Renée était une de ces âmes fortes chez lesquelles les défaillances durent peu ; elle s'était dit qu'elle devait être

l'appui de sa sœur plus jeune qu'elle de deux ou trois années; elle avait contemplé un crucifix d'ivoire, seul ornement de cette pauvre chambre, et elle s'était relevée sublime de courage et de résignation.

— Alix, dit-elle en baisant le front de sa sœur, Dieu a épargné une terrible épreuve au dernier des Coëtven : son enfant a tendu la main.

La voix de la jeune fille mourut sur ses lèvres; les larmes reparurent dans ses yeux, mais elle les refoula avec énergie.

Alix lui passa ses bras autour du cou et lui rendit ses caresses.

— Chère Renée, dit-elle, que tu es grande et courageuse; plutôt que de subir une telle humiliation, je serais morte, moi.

— La pensée de notre père me soutenait, chère sœur. Hélas! je n'ai pu arriver assez tôt pour l'empêcher de mourir! ... Et quelle mort! le besoin, les privations, la souffrance... Pauvre bon père!...

— Renée, il est mort les lèvres appuyées sur les pieds du Christ ; prions Dieu pour lui.

Alix entraîna sa sœur vers la couche funèbre ; et les deux pauvres enfants qui n'avaient pas peur de la mort, passèrent la nuit en prières près de celui qui les avait tant aimées et dont la perte les laissait sans appui.

Le lendemain, un prêtre de l'église la plus voisine conduisit à leur dernière demeure les restes de Louis de Coëtven. Deux jeunes filles et quelques voisins suivaient seuls le convoi funèbre.

Grâce à la générosité d'Hector, Renée et Alix purent donner une petite place au défunt et faire mettre sur sa tombe une croix qui portait son nom. Ce pieux devoir accompli, il ne leur resta plus rien : la bourse du chevalier était vide.

— Qu'allons-nous devenir, ma pauvre Alix ? dit Renée à sa sœur. Ah ! si Dieu pouvait nous rappeler toutes deux à lui !

— Ce serait une belle grâce assurément, mais puisqu'il ne lui plaît pas de nous la faire, il faut

songer à pourvoir aux besoins de notre pauvre vie. J'ai un projet, Renée, mais tu ne l'approuveras pas. je le crains bien.

— Dis-le toujours. Quel est-il?

— Si nous allions frapper à la porte de notre oncle, Mériadec de Kéroulan, crois-tu qu'il ne nous recevrait pas? Ne sommes-nous pas les nièces de Berthe de Coëtven, l'épouse qui lui fut prématurément enlevée et qu'il chérissait si tendrement. Et, à défaut de notre oncle, n'avons nous pas notre tante Yolande qui serait heureuse de voir les filles de son frère?

Renée réfléchit durant quelques minutes.

— Soit, dit-elle, partons. Mais nous ne demanderons pas l'aumône, Alix, je ne le veux pas. Nous travaillerons pour gagner le pain nécessaire à notre existence.

— Chère Renée, toujours fière et courageuse! Je t'admire!

Quelques heures après, nos deux jeunes filles, ayant au bras un léger paquet contenant leurs

rare objets de toilette, s'agenouillaient sur la tombe de leur père et lui faisaient en pleurant de touchants adieux. Cette nouvelle séparation était si pénible à leurs pauvres cœurs déjà tant affligés !

En quittant le cimetière, elles ne retournèrent point dans leur laide demeure parisienne, elles prirent la route de Bretagne. Elles voyageaient bien lentement, les pauvres petites ! Pourtant elles ne s'arrêtaient que pour passer la nuit chez quelques bonnes âmes qui avaient pitié de leur jeunesse et de leur détresse et leur donnaient un lit où elles pussent se reposer et une place à la table de famille qu'elles ne quittaient jamais sans bénir ceux qui les assistaient.

Enfin, un jour, elles mirent le pied sur le sol de Bretagne.

La Bretagne ! le pays de leur père ! le pays qu'il leur avait appris à aimer et dont elles avaient hégayé le nom en même temps que celui de leur mère !

Renée et Alix tombèrent à genoux et versè-

rent de délicieuses larmes de joie et d'émotion.

Eh ! qui n'a pleuré ainsi en voyant le pays de ses ancêtres ? Qui n'a versé de douces larmes en se trouvant aux lieux où ils furent honorés et chéris ?

XIII

GOTHON LA MAUDITE

XIII

GOTHON LA MAUDITE

Un soir les deux sœurs pénétrèrent dans la petite ville de Guérande, et elles se firent indiquer le chemin du manoir de Kéroulan.

Elles étaient bien lasses, les pauvres enfants : leurs chaussures s'étaient usées et leurs pieds étaient tout meurtris et ensanglantés.

Alix surtout était exténuée de fatigue ; Renée n'eut bientôt plus la force de la soutenir, et la malheureuse jeune fille tomba lourdement sur le sol.

— Renée, je n'en puis plus, dit-elle d'une voix épuisée, je vais mourir ; va seule à Kéroulan, va et sois heureuse.

— Un peu de courage, ma petite sœur, nous arrivons ; tantôt nous serons rendues.

Alix essaya de se lever, mais elle ne le put.

— Oh ! mon Dieu ! cria Renée avec l'accent du désespoir, nous abandonnez-vous ?

« Alix, si tu meurs, je veux mourir avec toi, ajouta-t-elle en se penchant sur sa sœur qui venait de s'évanouir.

— Qu'avez-vous, pauvres enfants ? dit une voix cassée derrière les jeunes filles.

Renée se détourna et elle ne put retenir un geste d'épouvante en apercevant près d'elle une vieille femme courbée, décharnée, hideuse, à qui des vêtements de couleur sombre et de forme étrange achevaient de donner un air sinistre.

— N'ayez pas peur, jeune fille, dit la vieille femme s'efforçant de sourire et d'adoucir le timbre naturellement rauque de sa voix ; Gothon

n'est pas aussi méchant qu'on le dit au pays, elle ne vous fera aucun mal. Qui êtes-vous ? Où allez-vous ?

— Nous allons chez le comte de Kéroulan, au château là-bas.

La vieille branla tristement la tête.

— Le règne de Kéroulan est passé, dit-elle, car Kéroulan n'est plus.

— Quoi ! le comte est mort ?

Gothon désigna avec son bâton les tourelles du manoir qui s'élevaient au-dessus des grands arbres.

— Il y avait là de braves cœurs, dit-elle, des cœurs bienfaisants et généreux qui accueillaien toutes les infortunes. Ah ! ils ne repoussaient pas la pauvre Gothon, eux, malgré tout le mal qu'on dit d'elle. Le comte, puis la bonne madame... Kéroulan n'est plus, l'étranger a pris sa place, ne le savez-vous pas ?... Oh ! laissez faire, Kéroulan revivra !

Renée de Coëtven considérait avec un étonnement profond cette femme singulière dont elle

ne comprenait pas bien toutes les paroles. Ce qui ressortait clairement pour elle dans tout ce verbiage, c'est que ceux qu'elles étaient venues chercher si loin n'étaient plus de ce monde.

Soudain, Gothon s'approcha de la jeune fille et elle écarta vivement les boucles souillées de poussière qui cachaient à demi son visage.

Renée recula de nouveau et avec effroi.

— Kéroulan ! s'écria la vieille femme en joignant les mains. Kéroulan !... Ah ! pauvres jeunes filles, qu'êtes-vous venues chercher ici ? Ne savez-vous pas que Kéroulan n'y a plus d'asile ?

— Le comte est donc mort ? demanda Renée pour la seconde fois.

— Lui et tous les siens. N'allez pas frapper à la porte du manoir, jeune fille, votre père vous maudirait.

— Mais ma sœur se meurt de fatigue et moi-même je suis épuisée par notre longue marche, murmura la pauvre Renée avec découragement.

— Tant qu'il y aura une goutte de sang dans les veines de Gothon qu'ils appellent *la Maudite*, il appartiendra à Kéroulan ; tant qu'elle aura une cabane et un morceau de pain, elle les partagera avec les enfants de ses maîtres.

Renée, attendrie, tendit la main à Gothon la Sorcière.

— Je ne vous fais donc plus peur, notre demoiselle, dit-elle, souriant et dardant sur la jeune fille ses petits yeux gris dans lesquels s'allumaient ces lueurs étranges qui lui valaient son surnom de maudite et qui n'étaient, pourtant, qu'un pur don de la nature, car, ainsi qu'elle le disait sans cesse, la pauvre Gothon valait bien mieux que sa réputation.

— Non, ma bonne femme, non ; je n'ai plus peur, répliqua Renée ; oubliez ma sottise frayeuse et veuillez me pardonner si je vous ai fait de la peine.

— Kéroulan ! Kéroulan ! marmotta encore la vieille d'un accent plein d'émotion. Le cœur et les traits, c'est bien cela !

— Aidez-moi à secourir ma sœur, je vous en prie, ma bonne.

Renée, aidée de Gothon, souleva Alix dans ses bras et fit quelques pas courbée sous le poids de son précieux fardeau; mais ses forces, épuisées par son long voyage, l'abandonnèrent tout à fait, et, laissant retomber sa sœur dont l'évanouissement ne cessait pas malgré les soins qu'elle lui avait prodigués, Renée perdit connaissance à ses côtés.

Lorsqu'elle recouvra ses sens, elle se vit installée dans une grande chambre faiblement éclairée; car la seule lumière qu'il y eût provenait d'une résine placée dans le foyer.

— Où est ma sœur, ma pauvre Alix? demanda-t-elle avec anxiété.

— Elle dort, répondit une voix bien douce, vous la verrez demain; tâchez, en attendant, de prendre le repos dont, vous aussi, vous avez si grand besoin.

Renée se souleva sur le lit où on l'avait déposée et chercha à apercevoir celle qui lui parlait ainsi.

Une jeune paysanne filait au coin de l'âtre; à sa vue, Renée poussa un cri d'étonnement inouï : elle avait cru voir son propre visage encadré dans une coiffe de mousseline.

— Qu'avez-vous? demanda la paysanne en accourant près d'elle.

— Mon Dieu ! comme vous me ressemblez ! Qui êtes-vous donc ?

— Demain, vous le saurez, répondit en souriant la jeune fille, mais il est tard, vous êtes fatiguée ; dormez bien. Adieu.

La jeune Bretonne la salua d'un gracieux signe de tête et sortit. Renée, restée seule, murmura une prière de remerciement envers le Seigneur qui l'avait assistée, et elle s'endormit.

XIV

MARGUERITE

XIV

MARGUERITE

Le lendemain, à son réveil, la première personne que Renée vit fut la jeune paysanne de la veille qui lui souhaita gaiement le bonjour et l'invita à se lever pour venir prendre part au repas du matin.

— Vous nous excuserez, mademoiselle, ajouta-t-elle, nous sommes pauvres et ne pouvons, par conséquent, vous offrir qu'un repas bien frugal ; mais c'est de si bon cœur que nous vous invitons à notre maigre table, que vous vous y asseoiriez, j'en suis sûre, avec plaisir.

— Certes, vous avez raison, répondit Renée en tendant la main à la jeune paludière, et je puis affirmer que, depuis bien longtemps, ce sera le meilleur repas auquel j'aie pris part.

Renée trouva sur une chaise un costume complet de Guérandaise dont elle se revêtit joyeusement.

— Nous sommes de la même taille, mes habits vous vont très-bien. Je suis bien fâchée de n'en avoir pas de plus beaux à vous offrir, mademoiselle.

— C'est charmant, ce costume-là, dit Renée se regardant de la tête aux pieds ; il est un peu lourd peut-être, mais je m'y ferai.

— Maintenant vous allez juger de notre ressemblance, reprit la jeune paludière. J'entends les pas de la bonne femme Gothon ; elle vient ici.

Ce disant, elle courut comme un enfant espiègle se blottir derrière un bahut. Renée prit en souriant une quenouille qui se trouvait près d'elle, et s'asseyant sur un escabeau, elle s'essaya à filer.

La porte s'ouvrit, Gothon entra appuyée sur son bâton.

— Déjà à l'ouvrage, chère enfant, dit-elle. Que ce m'est un grand crève-cœur de vous voir ainsi toujours filant, toujours travaillant, tandis que je me repose. Laissez votre quenouille, mademoiselle Marguerite, et allez faire un tour dans le bois en attendant le déjeuner.

La tête riieuse de Marguerite apparut au-dessus du bahut ; elle poussa un frais éclat de rire et battit des mains.

— Ah ! bien, dit Gothon riant aussi, vous avez voulu toutes deux me jouer un tour, mes petites espiègles.

— Nous avons voulu te faire juge de notre ressemblance, répondit Marguerite sortant tout à fait de sa cachette et venant prendre la main de Renée. Qu'en dis-tu, hein ?

La bonne femme promenait son regard de l'une à l'autre des deux jeunes filles.

— Je dis que cette ressemblance n'a rien de surprenant, ma chère fille, car vous êtes unies

par les liens du sang. Vous êtes la fille de Louis de Coëtven, mademoiselle, dit-elle en se tournant vers Renée qui n'avait pourtant pas dit son nom, et, sans attendre sa réponse, Gothon ajouta en désignant Marguerite :

« Celle-ci est la fille d'Yolande de Coëtven, la sœur de votre père.

— Ma cousine ! s'écria Renée en se jetant dans les bras de Marguerite à qui Gothon avait déjà appris qui étaient les jeunes filles qu'elles avaient recueillies, car elle avait reconnu Renée à sa ressemblance avec madame Yolande et Marguerite.

« Mais comment se fait-il que vous soyez ici, ajouta Renée toute surprise ; n'êtes-vous pas l'héritière de notre oncle Mériadec ?

— C'est là une longue histoire que je vous conterai après le déjeuner. Allons retrouver votre sœur.

Dans une petite chambre voisine, belle de propreté à défaut d'élégance, trois couverts étaient mis sur une nappe d'une éblouissante blancheur.

Marguerite fit asseoir ses deux cousines et s'assit elle-même entre elles.

A l'âge de nos jeunes filles on a bon appétit, on mange bien, mais vite, car on aime peu rester à table. A peine le repas fut-il terminé, que Marguerite entraîna ses compagnes sur un banc rustique élevé devant la cabane de Gothon, à peu de distance du rocher où se dresse la Chaise-au-Diable.

— Nous avons promis de nous raconter mutuellement notre histoire ; voici un lieu propice aux confidences, n'est-ce pas ? Voyez comme ces bois, ces coteaux sont agrestes et solitaires ; nul, soyez-en bien persuadées, ne viendra nous déranger ici ; commencez, mes chères cousines.

— Vous savez, Marguerite, dit Renée, que mon père était passé à la Guadeloupe pour y tenter la fortune ?

— Oui, répondit la jeune fille, et ma mère et ma tante Berthe, n'entendant plus parler de lui, le pleuraient comme mort. J'ai même ouï dire que cette dernière a succombé au chagrin que lui

faisait éprouver la perte d'un frère chéri. Mais je n'ai pas connu la femme de mon oncle Mériadec, je ne puis affirmer que cela soit. Reprenez donc votre récit.

— Mon père se maria avec une jeune fille pauvre comme lui et de naissance tout à fait obscure, voilà pourquoi il ne donna point signe de vie à sa famille ! Il aimait mieux qu'elle le crût mort que de lui faire connaître sa mésalliance ; aussi ne chercha-t-il point à revenir en France, malgré son désir de revoir sa patrie.

« Après la mort de ma mère, il tomba dans une tristesse que rien ne pouvait vaincre, ni distraire. Aux regrets de la perte qu'il avait faite se mêlaient ceux d'avoir abandonné son pauvre pays de Bretagne qu'il aimait tant ! Il n'en disait rien, mais pour Alix et pour moi, il était évident qu'il se mourait de douleur à la pensée de demeurer toute sa vie éloigné de sa bien-aimée patrie.

« — Père, lui dis-je un jour, pourquoi restons-nous ici ? Alix et moi nous serions bien heu-

reuses de connaître votre Bretagne ; vous n'avez donc pas le désir de la revoir, vous !

« — Peux-tu dire cela, Renée, mon enfant ! s'écria-t-il en me serrant avec transport dans ses bras.

« — Partons donc, père, repris-je : il me semble que la Bretagne est notre pays à nous aussi, puisqu'elle est le vôtre. »

« Quelques jours après, nous faisons voile pour la France.

« Hélas ! chère cousine, Louis de Coëtven ne devait pas la revoir, cette Bretagne, après laquelle il avait tant soupiré ! Il ne devait pas y mourir, lui qui avait pleuré tant de fois au souvenir de ses belles années passées sous le ciel de son pays ! Une terre étrangère devait recouvrir ses restes, lui qui nous parlait si souvent du paisible repos des cimetières de Bretagne et avait marqué sa place auprès du tombeau de sa mère que les cyprès entourent et que les saules voilent. Pauvre cher père !... »

La jeune fille essuya deux grosses larmes qui

coulaient lentement sur ses joues et elle se tut un instant, dominée par son émotion. Alix, elle aussi, pleurait, et Marguerite, qui savait par expérience ce que c'est que d'être orpheline, respectait leur douleur et se sentait prête à la partager.

Renée apprit encore à sa cousine que son père étant tombé dangereusement malade à Paris, leurs faibles ressources avaient été promptement épuisées. Enfin, chose affreuse ! Louis de Coëtven était mort faute des soins nécessaires à la maladie et épuisé par les privations nombreuses qu'il lui avait fallu subir.

Pourtant, Renée et Alix s'étaient procuré un peu d'ouvrage et elles avaient travaillé avec ardeur, pieuses filles ! Mais l'ouvrage avait manqué et la mort était venue.

— A vous maintenant, ma cousine, de nous conter votre histoire, dit Renée à Marguerite qui, les larmes aux yeux, avait écouté son récit ; il faut, pour que nous vous voyions en ce lieu et sous ce costume, qu'il vous soit arrivé d'étranges choses.

— Vous dites vrai, Renée. A chacun ici-bas sa part de peines ; les miennes sont grandes.

« J'avais seize ans quand mon oncle Mériadec mourut, il y a deux ans de cela, c'est vous dire qu'aujourd'hui j'en ai dix-huit. Je me souviendrai toujours de ses derniers moments.

« Il avait désiré voir le baron de Charvignay, son cousin, afin de se réconcilier avec lui avant de mourir — car depuis de longues années ils étaient brouillés et ne se voyaient plus — et le baron arriva comme le comte touchait à sa dernière heure. Sa vue produisit sur mon pauvre oncle un effet si terrible qu'il en perdit subitement la parole et ne la retrouva qu'un instant avant sa mort.

« Je sanglotais à quelque distance, il me fit signe d'approcher. Faisant taire ma douleur, j'obéis à cet ordre et je vins tomber près de son lit. Son regard se fixa, caressant et doux, sur mon visage, il éleva au-dessus de ma tête sa main amaigrie et me bénit. Je vois encore l'expression sereine de sa noble figure : vous eussiez dit l'un de ces vénérables patriarches dont parlent les Écritures.

« — Marguerite, murmura-t-il faiblement à mon oreille, Marguerite, mon enfant bien-aimée, écoute-moi ! Kéroulan est appelé à passer par de grandes épreuves et tu en auras ta part, ma fille ; mais je désire que tu le saches, Kéroulan ne périra pas, Kéroulan se relèvera plus grand que jamais. Promets-moi que tu seras forte, promets-moi que tu seras soumise aux divins décrets du ciel. »

« Pour toute réponse, je couvris sa main de baisers et de larmes : il parut satisfait de cette tacite promesse et me bénit de nouveau.

« Les yeux du comte s'arrêtèrent ensuite sur ma mère qui avait été pour lui la sœur la plus dévouée, la plus aimante qu'il pût souhaiter et que de son côté, il chérissait avec la plus vive tendresse. Près d'elle se tenait le baron de Charvignay qui feignait un grand chagrin : ce fut sur lui que se posa en dernier lieu le regard du comte.

« — Je pardonne, » s'écria le saint vieillard d'une voix retentissante et solennelle.

« Ce fut tout. Sa tête retomba sur l'oreiller : Mériadec de Kéroulan n'était plus.

« Cette mort fut mon premier chagrin ; il devait être bientôt suivi d'une douleur plus terrible encore. A peine une année s'était-elle écoulée, que ma mère allait rejoindre là-haut tous ceux qu'elle avait pleurés et je restai sur la terre, orpheline, privée de tout appui et de toute affection.

— Pauvre cousine ! et vous aussi vous avez bien souffert ! dit Renée entourant Marguerite de ses bras.

— Oh ! oui, allez. j'ai souffert ! et je ne vous ai pas encore tout dit.

« Peu après la mort de mon oncle, ma mère avait pris au service du château deux hommes qui lui étaient inconnus, mais que le baron de Charvignay, notre cousin, qui faisait de fréquentes visites à Kéroulan, lui avait particulièrement recommandés. Madame Yolande n'aimait pas M. de Charvignay, cependant elle était encore loin de le connaître ; elle n'hésita point, sur ce qu'il lui disait de ces deux hommes, à les admettre dans notre maison. Hélas ! quel malheur ce fut pour moi !

« Après la mort de ma mère, je ne pus me décider à habiter la partie du château où se trouvaient ses appartements : j'allai m'établir dans une des tourelles.

« Un soir, seule avec ma sœur de lait qui était désormais l'unique lien qui m'attachât à la vie, car nous nous chérissions tendrement, je chantais pour me distraire une charmante ballade bretonne composée par Olivier de Kéroulan, un de mes cousins, qui lui aussi était mort. — Il avait péri dans un naufrage et par sa mort, je me trouvais l'unique héritière des biens de notre oncle Mériadec, puisque nous ignorions le sort de Louis de Coëtven et votre existence. — Rinette, ma sœur de lait, m'écoutait, ravie, et quand je m'arrêtais pour reprendre haleine, elle essayait de promener ses doigts sur la harpe dont je m'accompagnais et elle s'arrêtait aussitôt, découragée, car les cordes sous ses doigts vibraient de la façon la plus discordante et la plus désagréable.

« — Chantez encore, notre demoiselle, me disait-elle, et faites aller votre instrument à votre idée,

car je vois bien qu'il faut pour que ce soit joli, avoir des doigts de fée comme vous. »

« Au moment où, souriant de la réflexion de Rinetto, j'allais reprendre ma ballade, on gratta légèrement à ma porte.

« — Ouvre, Rinette, » dis-je à ma sœur de lait.

« Elle m'obéit. Grande fut notre surprise à toutes deux en voyant entrer Michel, l'un des nouveaux serviteurs du château.

« — Mademoiselle, dit-il en s'inclinant et en jetant un regard de côté sur Rinette, je voudrais bien vous entretenir seule quelques minutes.

« — Va, ma fille, dis-je à Reine, descends au jardin, j'irai t'y rejoindre tout à l'heure, et nous ferons une petite promenade avant de nous mettre au lit. »

« Reine sortit comme à regret et je demeurai seule avec Michel.

« — Mademoiselle, savez-vous que M. le baron de Charvignay est arrivé ce soir secrètement au château.

« — Non, Michel, je ne le savais pas.

« — Eh bien ! mademoiselle, il y est, aussi vrai que vous êtes mademoiselle de Kéroulan ; et il y est venu dans une intention que votre bonté ne supposerait jamais...

« — Qu'allez-vous dire, malheureux !

« — La vérité, mademoiselle, rien que la vérité. Cette nuit, ce soir même, le feu doit être mis à la partie du château que vous habitez.

« — Michel, je ne puis ajouter foi à de semblables paroles. Qui doit mettre le feu ? par quel ordre le mettra-t-on ?

« — A ces deux questions, je puis répondre, mademoiselle. Le feu doit être mis par Jérôme et par moi ; l'ordre de le mettre vient de celui qui est venu, sans y être invité, s'installer sous votre toit, du baron de Charvignay enfin ! »

« J'étais atterrée.

« — Mais dans quel but, grand Dieu?... Oh ! Michel, vous me trompez... c'est indigne !...

« — Mademoiselle, je vous jure, par tout ce que j'ai de plus cher, la mémoire de ma mère, que je dis la vérité. Eh quoi ! vous ne devinez pas dans

quel but il veut attenter aux jours de la dernière des Kéroulan?... Vous avez donc oublié, mademoiselle, que par la mort de M. Olivier et la vôtre, le baron de Charvignay devient l'héritier légitime des domaines du comte Mériadec!... Or, ces domaines, il les veut à tout prix et par n'importe quels moyens; je le connais, il en viendra à ses fins. Quelle résistance une pauvre enfant comme vous opposera-t-elle à un homme qui ne recule devant aucun crime?... Ah! mademoiselle, j'ai bien réfléchi au parti que vous avez à prendre : il n'y en a qu'un seul : la fuite, autrement, la mort sera sans cesse suspendue au-dessus de votre tête, elle vous poursuivra en tous lieux et l'idée fatale de cette mort à laquelle vous ne pourrez échapper empoisonnera toutes vos jouissances, ne vous laissera pas une heure de repos. Ce qu'il faut, mademoiselle, c'est que Charvignay n'entende plus parler de vous, c'est qu'il vous croie morte, c'est qu'il devienne réellement le possesseur de vos domaines.

« — Quoi ! vous voulez que j'abandonne des biens dont je suis la légitime héritière ?

« — Préférez-vous déclarer que votre cousin est un meurtrier et le livrer aux mains de la justice?

« — Oh! jamais! Ah! mon Dieu! qu'on me laisse mourir puisque les miens sont morts!

« — Mademoiselle, si, par la fuite, vous pouvez échapper à une mort certaine, ne serait-ce pas un grand mal que de ne pas fuir? »

« Je ne répondis pas à Michel, mais mon regard ayant rencontré le portrait du comte Mériadec, ses dernières paroles me revinrent en mémoire.

« — Kéroulan passera par de cruelles épreuves dont tu auras ta part. Promets-moi d'être forte : Kéroulan ne périra pas. »

« Je sentis revenir mon courage, je me levai, j'assemblai mes objets les plus précieux, mes bijoux et divers papiers de famille qui peuvent me faire reconnaître un jour.

« — Mais par où fuirez-vous, mademoiselle? s'écria Michel en se frappant le front; si Jérôme ou M. de Charvignay vous aperçoivent sortir, tout sera perdu.

« — Ils ne me verront ni l'un ni l'autre, répliquai-je ; suivez-moi. »

« Nous sortîmes de ma chambre et nous nous glissâmes à pas de loup le long de la grande galerie menant à la bibliothèque et aux appartements de madame Yolande ; il y avait là une issue secrète qui m'était parfaitement connue et dans laquelle je m'engageai.

« — Grand Dieu ! mademoiselle, où allez-vous par là ? cria Michel plein d'effroi à la vue de l'ouverture béante et sombre du passage secret.

— A la Chaise-au-Diable, chez Gothon qu'on appelle ici la Maudite. C'est une pauvre femme qui nous est toute dévouée et qui sera trop heureuse de donner un asile à l'enfant dépouillée de ses maîtres. Si vous ne craignez pas de vous aventurer dans les parages de l'Étang et de la Chaise-au-Diable, venez parfois me donner des nouvelles. Adieu. »

« Puis, m'armant d'un flambeau, je m'élançai dans le secret passage.

« — Adieu et merci, Michel ! criai-je encore ; je ne vous oublierai pas ! »

« Le bruit que fit le panneau mobile en se refermant pénétra jusqu'à mon cœur. C'était comme si j'eusse vu se refermer sur moi ma tombe. N'étais-je pas, vivante, morte pour le monde ?

« Je descendis le long et tortueux escalier que ma mère m'avait plus d'une fois fait traverser quand, dans ses courses charitables, elle ne voulait être vue de personne ; je me trouvai bientôt dans un souterrain humide qui passe sous la Chaise-au-Diable, se joint à un autre souterrain conduisant aux ruines du vieux castel de Kéroulan et aboutit d'un côté à la tour des Jehan et de l'autre à cette chaumière.

« La surprise de Gothon fut extrême lorsqu'elle me vit arriver par ce chemin, pâle, hors d'haleine, chargée d'un volumineux paquet.

« Mais ses larmes coulèrent en abondance quand elle eut appris que la fille de ses maîtres était forcée d'abandonner le toit de ses pères pour fuir une mort certaine.

« Que vous dirai-je de plus, mes chères cousines ? Bien peu de chose. Le lendemain de mon arrivée chez Gothon, les cloches de Saint-Aubin de Guérande tintaient le glas funèbre de la dernière des Kéroulan qui avait péri dans un incendie effroyable, lequel avait ravagé toute la partie du château où ses appartements étaient situés. Son corps à demi consumé avait, disait-on, été retrouvé dans les décombres et déposé dans un cercueil, recouvert de magnifiques draperies.

« Mes funérailles se célébrèrent avec la pompe accoutumée pour notre famille, tout Guérande y assista, la mort dans l'âme ; nous étions si universellement aimés ! La douleur de Reine Glénie, ma sœur de lait, faisait mal à voir. La pauvre enfant s'accusait de n'avoir pas assez veillé sur sa maîtresse, et, pendant quelques mois, on craignit qu'elle ne succombât à son chagrin.

« Quand Reine recouvra la santé, bien des changements avaient eu lieu au manoir : M. de Charvignay était venu s'y fixer avec sa fille et il avait renvoyé tous nos anciens serviteurs ; il

avait gardé seulement l'un de ceux qu'il nous avait recommandés, maître Jérôme, qui était devenu son intendant. Michel était mort ; sa femme, désespérée, avait quitté le château.

« Voici maintenant ce que l'on dit dans le pays de Guérande, ajouta Marguerite riant et pleurant à la fois : c'est que Marguerite de Kéroulan, — la si bonne petite demoiselle, — est maintenant avec les méchantes Laveuses de nuit de l'Étang-du-Diable, parce que, lorsqu'elle était petite, Gothon la Maudite, l'avait ensorcelée.

— Et ils croient cela, vos bons Guérandais ! s'écria Renée partant d'un grand éclat de rire.

— Ah ! vous riez, mesdemoiselles, on voit bien que vous ne connaissez pas notre pays ; il s'y passe d'étranges choses, allez ! Et d'abord, messire Satan possède là, tout près, adossé à ce bloc de rocher que vous voyez d'ici, un grand fauteuil où il vient s'asseoir à minuit pour présider le sabbat où viennent assister korrigans, kourils, poulpiquets, gobelins, tous les lutins bretons enfin !... Ah ! mais, rien n'est plus certain :

— Ma foi ! si je n'ai pas vu les pieds fourchus du mauvais ange, j'ai toujours bien aperçu, cette nuit, une espèce de je ne sais quoi tout blanc qui a fait le tour de ma chambre, dit gaiement Alix de Coëtven.

— Et moi une ombre qui s'est engloutie dans les entrailles de la terre, ajouta Renée sur le même ton ; je croyais l'avoir rêvé, par exemple.

— Eh bien ! mes chères cousines, quand vous la verrez cette ombre, n'ayez plus peur, dit Marguerite ; car cette ombre, c'est moi.

— Vous, Marguerite ?

— Sans doute, moi. Moi, qui cherche partout la clef d'un trésor enfoui dans le château de Kéroulan par le comte Renaud, mon bisaïeul et qui n'ai pu la trouver encore. Moi, qui suis une des Laveuses de nuit de l'Étang-du-Diable.

— Quoi ! ce conte absurde ?

— Est réel.

— Expliquez-vous, Marguerite, j'ai peine à comprendre.

— C'est bien simple pourtant. Gothon est

vieille, pauvre, bien usée, et souvent souffrante ; de plus, elle jouit dans le pays de la réputation de sorcière, réputation bien usurpée, je vous l'affirme. Personne ne l'aime, personne ne l'assiste, elle mourrait de faim dans sa pauvre cabane sans les bienfaits des Kéroulan. Je n'ai donc pas voulu être une charge pour elle et je travaille pour subvenir aux besoins de mon existence. Le jour, je file le lin ou la laine qu'une sœur de Gothon qui habite Saillé et qui ne me voit jamais parce qu'elle craindrait de traverser la Chaise-au-Diable, va vendre dans les châteaux et les fermes ; la nuit, je vais laver mon linge à l'Étang-du-Diable. Je ne puis le faire le jour pour deux raisons : Gothon s'en apercevrait infailliblement et, de plus, je pourrais être reconnue de quelques paysans des alentours, car, si la nuit les éloigne de la Chaise-au-Diable, leurs frayeurs disparaissent quand arrive le jour ; ils ne se risqueraient pas à traverser le bois, tant la cabane de Gothon les effraie à cause des sorts qu'elle est censée jeter sur ceux qui lui déplaisent ; mais ils s'aven-

turent volontiers jusqu'à l'entrée de l'étang.

— Chère Marguerite, que vous êtes bonne et dévouée ! s'écrièrent Renée et Alix en lui serrant les mains.

— Non, je veille à ma pauvre et triste vie, voilà tout. Oh ! maintenant elle sera animée, joyeuse ; nous serons trois à nous aimer, à nous consoler.

— Nous serions une charge trop forte pour vous, ma cousine, nous ne pouvons accepter votre offre dont nous savons, néanmoins, tout le gré possible à votre cœur généreux.

— Vous travaillerez comme moi, mes amies, reprit Marguerite avec un doux sourire, et tant que nous aurons un morceau de pain, nous le partagerons en sœurs. Vous restez, n'est-ce pas ?

— Allons, il le faut bien : nous ne saurions vous refuser sans vous faire de peine et à nous-mêmes, maintenant cela nous serait bien dur de vous quitter.

Ce fut vers cette époque qu'on apprit à Guérande l'arrivée d'une nièce de Gothon qui se nom-

mait Ermèle et était belle et modeste comme une image de sainte. Ermèle n'était autre qu'Alix de Coëtven, laquelle, ne ressemblant nullement à Marguerite, pouvait circuler librement dans le pays sans que l'on fût tenté de la prendre pour sa cousine.

Il y eut, dès lors, trois Lavandières à l'Étang-du-Diable.

XV

LE PARDON

XV

LE PARDON

Ce fut Jérôme qui vint, d'un air consterné, ouvrir la grille d'entrée au chevalier Hector.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le jeune homme, mon père serait-il malade?

— Oh! oui, monsieur le chevalier, bien malade.

Hector n'en demanda pas davantage; il sauta à bas de son cheval, jeta la bride au domestique, traversa précipitamment la cour d'honneur et gagna les appartements de son père.

Il frappa un léger coup et entra.

Le baron, livide et défiguré, reposait sur son lit. Une femme jeune et charmante soutenait d'une main sa tête défaillante, tandis que de l'autre elle lui présentait un verre.

— Est-ce donc encore une illusion? se dit Hector en passant à plusieurs reprises sa main sur ses yeux. Est-ce vous, Renée? demanda-t-il à voix basse.

La jeune femme le regarda en souriant.

— Je ne suis pas Renée, dit-elle; je me nomme Marguerite et suis la garde-malade de M. votre père.

— Quelle étrange ressemblance! murmurait Hector en montant les degrés de l'estrade du lit.

— Ah! vous voilà, mon fils, dit le baron d'une voix faible en lui tendant la main. Je suis heureux, bien heureux que vous soyez revenu aujourd'hui; car demain vous n'eussiez peut-être plus trouvé de père.

— Ciel! mon père, que dites-vous? Êtes-vous donc en danger?

— La mort est proche, mon cher fils; mais qu'elle vienne, je ne la crains plus. Grâce à cet ange, mon cœur endurci a été touché et maintenant que Dieu — je le crois — m'a pardonné, par la voix du prêtre, ma vie coupable et criminelle, je mourrais en paix, je mourrais heureux si j'avais le pardon de celui que j'ai tant fait souffrir, et si je pouvais embrasser ma bien-aimée Hélène.

— Hélas ! où la retrouver ? s'écria douloureusement Hector.

Marguerite s'était retirée à l'écart, et, la tête inclinée sur ses mains, elle paraissait rêver. Elle revint près du malade dont le visage s'éclaira à sa vue.

— Mon fils, dit-il, voici...

— Chut ! fit Marguerite, il n'est pas encore temps, monsieur le baron, ajouta-t-elle plus haut, votre vœu va être rempli ; dans quelques instants vous reverrez votre fille, je vous le promets.

Il y avait bien près de quinze jours qu'Hélène de

Charvignay était prisonnière dans la chambre murée, sans autre distraction que le babil de Reine qui mettait bien tout en œuvre pour l'égayer, mais qui n'y réussissait pas toujours. Mademoiselle de Charvignay était naturellement triste, et cette disposition de son âme n'avait fait que s'accroître durant sa captivité.

Et puis, elle-même, la pauvre Rinette, habituée à l'air vif des champs et à une douce liberté, se trouvait bien malheureuse entre ces quatre murs si sombres. Comme elle priait de tout son cœur sainte Reine et saint Aubin de la venir délivrer !

Parfois, Ermèle en venant leur apporter les provisions de chaque jour, s'asseyait quelques instants et leur donnait des nouvelles du pays ; ses saillies déridaient mademoiselle de Charvignay et amusaient Reine ; mais ses visites étaient toujours si courtes !

Un jour, Ermèle ne vint pas. Les deux jeunes filles frissonnèrent : leurs provisions étaient finies de la veille.

Hélène s'était jetée, épuisée de besoin, sur la bergère; Rinette avait posé sa quenouille, ses doigts se refusant au travail.

— Jésus-Dieu ! vous avez grand'faim, pas vrai? disait-elle pour la vingtième fois à la jeune fille.

— Moi ! non. C'est toi qui souffres, ma pauvre Reine.

— Oh ! que nenni, mamz'elle ; je suis forte, moi ; je ne suis pas une demoiselle, voyez-vous, je suis dure au mal.

Mais toutes deux, la demoiselle et la paysanne, auraient payé bien cher un petit morceau de pain, eût-il été du froment ou du seigle le plus grossier.

Reine, en vraie petite Bretonne qu'elle était, ne se désespéra pas ; elle s'agenouilla et se mit à prier.

— Sainte Reine ne m'a jamais rien refusé, dit-elle secouant sa tête mutine, elle m'accordera bien un pauvre morceau de pain. Mettez-vous à genoux, mademoiselle Hélène, et priez avec moi.

Hélène obéit machinalement, et elle répéta la

prière improvisée par Reine qui mit toute sa ferveur à la dire :

— Grande sainte, ma patronne, vous qui demeurez dans le paradis du bon Dieu où nous irons tous un jour, demandez pour nous à notre Seigneur et Maître un morceau de pain qui puisse soutenir nos forces épuisées ; demandez-lui aussi de nous faire sortir de cette vilaine prison où l'on ne voit jamais le soleil et où l'on a tant d'ennuis. Je vous promets un beau cierge bien blanc que j'allumerai moi-même le jour de votre fête.

Quand Reine se releva, elle avait retrouvé sa gaieté.

— Parions qu'à présent nous ne mourrons pas de faim, dit-elle avec un franc éclat de rire.

A peine achevait-elle de parler, qu'on entendit au loin le parquet crier sous des pas précipités.

— Sainte Vierge ! entendez-vous, mademoiselle Hélène, c'est Ermèle. Là, que je vous disais-t'y ?

La porte s'ouvrit. Une jeune fille parut tenant un flambeau d'une main, un panier de l'autre. Elle déposa ces deux objets sur une table et étala

devant nos pauvres affamées une appétissante collation.

— Mademoiselle Marguerite, c'est vous? dit Reine partagée entre la joie de revoir sa sœur de lait et la crainte qu'elle lui inspirait, car elle la prenait toujours pour un fantôme, pour une méchante Lavandière.

— Quoi! toi aussi, tu es là, ma pauvre Reine? fit mademoiselle de Kéroulan avec un geste de profonde surprise.

— Bon! ne le saviez-vous pas, notre demoiselle? C'est vous qui m'avez conduite ici pour distraire mademoiselle Hélène. Doux Jésus! vous m'avez fait assez grand'peur pourtant!

— Tu te trompes, Reine, ce n'est pas moi.

Pour le coup, Reine crut devenir folle; elle regarda Marguerite avec de grands yeux effarés et demeura muette de stupeur.

— Mademoiselle de Charvignay, dit Marguerite s'adressant à Hélène, M. le baron est un peu souffrant, il désire vous voir, voulez-vous bien me suivre près de lui?

Hélène jeta sur Marguerite un regard défiant.

— Je ne vous connais pas, madame, dit-elle ; est-ce bien près de mon père que vous allez me conduire ?

— Si vous me connaissiez, vous ne me feriez pas l'injure d'en douter, mademoiselle, répondit Marguerite avec douceur. Votre père vous attend, il est souffrant, je vous le répète ; s'il ne vous voyait pas à son chevet, son état s'en aggraverait peut-être. Vous n'êtes plus prisonnière, mademoiselle, mais pour que vous quittiez cette triste demeure où un acte de vengeance que je déplore vous avait conduite, il faut que je vous montre le chemin. Suivez-moi en toute confiance.

Mademoiselle de Kéroulan sortit la première, Hélène et Reine la suivirent un peu tremblantes.

Après avoir descendu l'escalier aux soixante marches, que les deux prisonnières se ssuvinrent parfaitement avoir monté, Marguerite leur fit traverser un large corridor et s'arrêta devant une porte dans laquelle elle introduisit une clef.

— Ne soyez pas effrayées, dit-elle en se retour-

nant vers ses deux compagnes ; nous allons passer par un souterrain qui conduit à Kéroulan.

— Ah ! dit Reine, lorsqu'elle fut sous la voûte que le flambeau de Marguerite éclairait faiblement, je me reconnais ! C'est ici que le mouchoir qui me cachait les yeux est tombé et que j'ai eu si grand'peur. D'où vient donc que je suis moins effrayée que cette nuit-là ? Est-ce parce que mademoiselle Marguerite paraît moins méchante aujourd'hui ?...

— Reine, dit à voix basse mademoiselle de Charvignay interrompant les réflexions de la petite paysanne, quelle est donc cette femme ?

— Une Lavandière de l'Étang-du-Diable, mademoiselle.

— Allons donc ! fit Hélène en haussant les épaules, est-ce que j'ajoute foi à ces fables ridicules ?

— Dame, mademoiselle, rien n'est plus vrai. Cette Lavandière, c'est Marguerite de Kéroulan, celle qui périt dans l'incendie, vous savez ?

— Ma pauvre Reine, vous me faites des contes à dormir debout.

Marguerite ouvrait en ce moment la porte conduisant au château.

— Où donc que nous étions là-bas? demanda Rinette tout à fait rassurée bien qu'elle crût de bonne foi avoir devant elle une Laveuse de nuit.

— A la tour des Jehan, Rinette.

— C'est-il bien possible ! Je croyais être à une lieue de Kéroulan, tellement vous m'aviez fait faire de chemin en m'y conduisant.

Cinq minutes après, le baron de Charvignay pleurait de joie en revoyant sa chère fille, et Marguerite de Kéroulan, assise au chevet du lit, jouissait de ce bonheur qui lui était dû. C'était là sa vengeance.

— Hector, Hélène, je vais mourir, dit le baron en réunissant dans ses mains déjà froides les mains de ses enfants, puissiez-vous être heureux!...

On venait de frapper à la porte; le baron s'interrompit pour ordonner d'aller ouvrir. On lui obéit.

Olivier entra soutenu par Renée et Alix; der-

rière eux venait Rinette; Rinette, à qui Marguerite avait dit en rentrant au château : « Va à l'ancien appartement de ma mère, tu m'y trouveras. »

Et la jeune fille avait obéi, et non-seulement elle avait trouvé là Marguerite, ou plutôt Renée, qu'elle prenait pour elle, mais encore Ermèle, la jolie paysanne.

— Monsieur le baron, dit Olivier en tendant la main au mourant, j'ai appris que vous êtes gravement malade, et j'ai voulu, quoique un peu souffrant moi-même, vous apporter mes regrets de la scène affligeante qui s'est passée cette nuit. Vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

— Ah ! Olivier, s'écria M. de Charvignay en cachant son front dans ses mains avec confusion : est-ce à moi de pardonner ?

— Monsieur le baron, jetons un voile sur le passé, j'ai tout oublié, je ne veux rien savoir.

— Merci, merci mille fois, généreux jeune homme, reprit le baron touché jusqu'au fond

de l'âme de cette noble conduite. Oh! vous êtes un digne Kéroulan. Et Marguerite, mon ange consolateur, où est-elle, que je puisse vous apprendre à tous ce qu'elle a fait pour moi.

Tous les regards se tournèrent vers Renée, debout au bas de l'estrade du lit.

— Laquelle est Marguerite? dit-elle avec un sourire malin en montrant du doigt sa cousine qui s'était réfugiée derrière les rideaux de la fenêtre.

— Laquelle est Marguerite? répétèrent Olivier et le baron; y en a-t-il donc deux?

Et leur regard étonné allait de l'une à l'autre des jeunes filles.

Hector, lui, se demandait tout bas laquelle était Renée.

Quant à Reine elle était tellement saisie, qu'elle ne pût même pas prononcer une de ses exclamations favorites.

Olivier hésita un instant; puis il vint droit à la véritable Marguerite dont il prit la main.

— Celle-ci est Marguerite, dit-il, Marguerite de Kéroulan, ma fiancée, que j'ai crue morte et que je retrouve pleine de vie.

— Sainte bonne Vierge ! elle n'est pas Lavandière, s'écria enfin Reine Glénic en faisant un saut de joie. Notre pauvre demoiselle que nous avons tant pleurée ! Quel bonheur pour tout le pays.

Reine riait et pleurait tout à la fois ; mais rires et pleurs étaient également doux ; la joie les provoquait.

— Votre cousine est un ange, dit le baron en arrêtant sur la jeune file un regard ravi ; c'est elle qui a pansé mes blessures, elle qui a pris soin de moi avec une tendresse toute filiale ; chère et noble enfant, dont j'avais ordonné la mort et que je croyais ma victime !

— Que dit donc notre père ? s'écria Hector regardant Hélène avec une pénible surprise ; a-t-il bien toute sa raison ?

— Oui, mon fils, je l'ai pleinement encore, répartit le baron malgré les efforts de Marguerite

pour lui imposer silence. Je n'avais qu'un désir au monde, mes enfants, vous voir riches, heureux, considérés, et pour accomplir ce désir, j'ai voulu anéantir la famille de Kéroulan dans la personne de ces deux nobles jeunes gens. La maison de Kéroulan était protégée par Dieu : Marguerite fut sauvée par miracle, et à son tour, elle sauva Olivier. Elle le sauva en jetant chaque jour les boissons empoisonnées qui lui étaient préparées, elle le sauva en effrayant l'assassin Jérôme ; elle le sauva enfin en le prévenant que la mort était suspendue au-dessus de sa tête et en lui donnant une arme pour se défendre. Oh ! qu'elle a été courageuse et grande, Marguerite, dans cette lutte que j'avais entreprise avec la maison de Kéroulan !... Mes enfants bien-aimés, votre père vous fait horreur, continua douloureusement le malade, mais voyez, ils lui ont pardonné, eux ; serez-vous plus cruels ?

Pour toute réponse, Hector et Hélène baisèrent la main défaillante de leur père.

— Olivier, votre sort sera digne d'envie, car

celle que vous avez choisie pour être votre femme est un ange de douceur et de bonté !

La voix du baron devenait de plus en plus faible, Olivier, Marguerite, ses cousines et Rinette se retirèrent dans la chambre de madame Yolande pour laisser le mourant seul avec ses enfants.

— Je comprends tout maintenant, dit à voix basse Olivier souriant à Marguerite, le mystère de la voix qui chante et des apparitions nocturnes.

— Renée surtout jouait parfaitement son rôle, répliqua Marguerite avec gaieté. Vous les aimez mes bonnes cousines, Olivier, elles sont devenues mes sœurs adoptives, elles deviendront les vôtres. Ce sont les filles de ce pauvre Louis de Coëtven que notre mère a tant pleuré.

— Je ne m'étonne plus de l'étrange ressemblance de mademoiselle de Coëtven avec vous, Marguerite.

— Chère Renée ! dit mademoiselle de Kéroulan

avec attendrissement ; vous lui devez bien de la reconnaissance, car sans elle vous seriez mort dans cet affreux petit réduit où vous étiez prisonnier, mort loin de nous, et de quelle mort !... Oh ! je ne veux pas songer à cela.

Marguerite se détourna pour esuyer une larme ; Olivier tendit la main aux deux jeunes filles de Coëtven.

— Oui, dit-il, les cousines de ma chère Marguerite me seront toujours chères et par les liens qui nous unissent et par le souvenir de ce qu'elles ont fait pour moi.

— Sainte Vierge ! en v'là d'une autre ! Ermèle qui est la cousine à notre demoiselle !

Inutile de dire que c'était Reine Glénic qui s'exclamait ainsi.

— C'est donc vous, mademoiselle, qui m'avez conduite dans la vilaine chambre noire ? vous que je prenais pour ma bonne petite sœur de lait. Dame ! c'est que vous lui ressemblez fièrement tout de même, à telle fin que notre monsieur qui a de bons yeux pourtant s'y est trompé, lui aussi.

Mais, sauf votre respect, vous n'avez pas la voix de mam'zelle Marguerite; la voix si doucerette que l'on dirait quand elle parle que c'est une musique. Ah! mais, Jésus! que vous êtes donc maligne et que vous m'avez fait grand'peur. Vous rappelez-vous, mamz'elle, là-bas, sous la grande voûte?

Renée de Coëtven éclata de rire à ce souvenir, et elle allait apprendre à Olivier ce dont il s'agissait, quand mademoiselle de Charvignay entra.

— Mon père vous demande tous, dit-elle d'un ton triste, venez, je vous en prie.

Les jeunes gens la suivirent avec empressement. Pendant le trajet de la chambre d'Olivier à celle du baron, Renée s'approcha d'Hélène.

— Mademoiselle, voulez-vous me pardonner? dit-elle.

— Eh quoi?

— Mon indigne conduite à votre égard; c'est moi qui vous ai conduite à la tour des Jehan et

vous y ai retenue prisonnière ; ma cousine n'y était pour rien. Elle vous eût délivrée plus tôt, car elle est la bonté même, mais elle n'avait pas la clef de votre prison. Quant à ma sœur, il ne faut pas lui en vouloir, elle n'a jamais su qu'obéir à mes désirs.

— Je ne lui en veux pas, ni à vous non plus, mademoiselle ; seulement Reine et moi, nous n'avions plus de provisions depuis avant-hier.

— Alix était garde-malade et vous a oubliées. Ah ! pardonnez-nous, mademoiselle.

— C'est fait, dit Hélène, en lui tendant la main ; Marguerite de Kéroulan nous apprend à tous de quelle façon il faut se venger.

Ils entrèrent chez le baron qui s'affaiblissait graduellement. Un silence complet se fit dans la chambre, chacun voulait recueillir avec une respectueuse attention les dernières paroles d'un homme dont la vie avait été criminelle, mais dont la fin chrétienne rachetait le passé.

— Hélène, Hector ! puisque ma main souillée a été purifiée avec mon âme, je vais l'élever sur

vos têtes pour vous bénir, car la bénédiction d'un vieillard porte bonheur.

— Vous nous la donnerez à nous aussi, mon cousin, dit Olivier parlant pour lui et pour ses compagnes.

Les jeunes gens s'agenouillèrent sur l'estrade du lit dans une pieuse attitude; la main du baron parcourut ces six têtes jeunes et gracieuses.

— Mes enfants, je vous bénis, murmura-t-il. Adieu !

Puis il retomba sans mouvement sur ses oreillers.

Hélène poussa un grand cri et s'évanouit dans les bras de son frère, qui l'emporta loin du lieu funèbre.

— L'âme du baron de Charvignay est devant son juge, dit Olivier d'une voix solennelle; prions.

Lorsque Hector revint dans la chambre mortuaire, le baron reposait sur un lit de velours qu'entouraient de nombreux cierges; les serviteurs, Olivier, Marguerite, Reine et les demoiselles de Coëtven priaient autour du lit d'honneur.

Les cloches de Saint-Aubin et de Notre-Dame-la-Blanche jetaient dans l'air les tristes sons des glas funèbres ; la chapelle du château était tendue de deuil.

On rendit au baron de Charvignay les mêmes honneurs qu'à un comte de Kéroulan.

A deux mois de là, il y avait une joyeuse et belle fête en la ville de Guérande.

Olivier de Kéroulan et sa blonde fiancée vinrent, selon l'usage de leur famille, recevoir la bénédiction nuptiale à Saint-Aubin. La noce était peu nombreuse, elle se composait de la famille et de quelques amis ; on fit aussi peu de réjouissances, car au château on portait le deuil du baron.

Huit jours après, la gentille Rinette épousa André Mervan. Le mariage se fit au manoir, et les jeunes Kéroulan comblèrent de cadeaux les rustiques fiancés ; mais à ces noces-là il n'y eut pas plus de réjouissances qu'à celles de Marguerite. Hélène et Hector résidaient encore à Kéroulan.

— Ces étrangers ne s'en iront pas, se disaient entre eux les gens du pays; non, vous verrez qu'ils ne s'en iront pas !

Ils ne devaient pas s'en aller, en effet.

Olivier, pour cimenter un pardon juré au lit de mort du baron, engagea Hector à solliciter la main de Renée de Coëtven; Hector n'osait pas, il craignait un refus; il fallut qu'Olivier se chargeât de négocier cette importante affaire. Renée fronça d'abord les sourcils, car elle était, on s'en souvient, l'ennemie déclarée du baron, mais elle estimait le noble caractère d'Hector, et ce n'était jamais sans larmes qu'elle se rappelait la façon généreuse dont il avait scouru sa détresse. Olivier et Marguerite la supplièrent tant qu'elle consentit.

— Désormais, tout est vraiment oublié, dit Olivier quand elle eut fait connaître sa décision, nous n'allons plus former qu'une seule famille.

Le mariage d'Hector et de Renée fut célébré après l'expiration du deuil du chevalier; le

même jour, Alix épousa un jeune gentilhomme du voisinage, mais elle ne quitta pas Kéroulan.

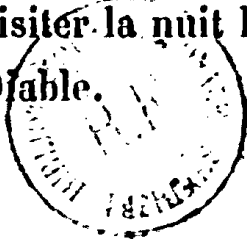
Quant à Hélène, elle déclara qu'elle voulait rester la vieille tante *Gâteau* de tous les petits Kéroulan et Charvignay futurs et qu'elle ne se marierait pas. Nos amis étaient trop heureux de la conserver parmi eux pour la presser beaucoup.

Renée et Alix eurent la consolation de pouvoir aller de temps en temps prier sur la tombe de leur père. Par l'ordre d'Olivier, les restes de Louis de Coëtven avaient été transportés en Bretagne et placés près de ceux de sa mère, sous l'ombrage d'un de ces grands saules qui, comme nous, pleurent les morts. Du moins, l'un des derniers désirs du pauvre gentilhomme se trouvait accompli.

Gothon la Maudite mourut entourée de la famille de Kéroulan et elle prédia aux enfants de ses trois chères filles, ainsi qu'elle se plaisait à les appeler, un sort heureux et prospère.

La légende ajoute que, depuis ce temps, les

Lavandières ne vinrent plus tremper leur suaire à l'Étang-du-Diable, mais que messire Satan ne cessa point, lui, d'apparaître au coup de minuit et de s'asseoir sur le grand fauteuil que la nature lui a taillé dans les rochers du bois guérandais. Aujourd'hui, il y vient encore sans doute, car nul au pays, même parmi les plus hardis gars, n'oserait s'aventurer à visiter la nuit les abords de la sombre Chaise-au-Diable.



FIN

TABLE

Chapitres	Pages
I. — Le retour au pays.	5
II. — Le manoir de Kéroulan	27
III. — Les Kéroulan.	51
IV. — La voix qui chante	67
V. — Mystères	89
VI. — La Chaise-au-Diable.	107
VII. — Les Laveuses de nuit	125
VIII. — Les terreurs de Rinette.	143
IX. — La prisonnière	153
X. — Scènes nocturnes	169
XI. — Le dernier Kéroulan.	183
XII. — Renée.	211
XIII. — Gothon la Maydite.	227
XIV. — Marguerite.	237
XV. — Le pardon	263

TABLE

I.

- Le retour au pays

II.

- Le manoir de Kéroulan

III.

- Les Kéroulan

IV.

- La voix qui chante

V.

- Mystères

VI.

- La Chaise-au-Diable

VII.

- Les Laveuses de nuit

VIII.

- Les terreurs de Rinette

IX.

- La prisonnière

X.

- Scènes nocturnes

XI.

- Le dernier Kéroulan

XII.

- Renée

XIII.

- Gothon la Maudite

XIV.

- Marguerite

XV.

- Le pardon